

2^e ÉDITION
revue et augmentée

FÉLIX LOUAT

HISTOIRE
DE LA
VILLE DE SENLIS

(Illustrations inédites)



IMPRIMERIES RÉUNIES DE SENLIS
9, Place Henri-IV

—
1944

HISTOIRE DE LA VILLE DE SENLIS

Félix LOUAT

ERRATUM

**Page 13, lire : « Les Arènes et les Jeux »
et non « Les Arènes et les Eaux »**

Histoire de la Ville de Senlis

(Illustrations inédites)

*En mémoire de M. MACON,
Président de la Société d'Histoire
et d'Archéologie de Senlis, qui a
approuvé et encouragé ce modeste
travail.*

F. LOUÂT.

2^e Edition
revue et augmentée

FÉLIX LOUAT

HISTOIRE
DE LA
VILLE DE SENLIS



IMPRIMERIES RÉUNIES DE SENLIS

9, PLACE HENRI-IV

1944

D U M Ê M E A U T E U R

Senlis, Cité d'Art et de Souvenirs, poésies (1926).

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Senlis au XIX^e siècle.

(Récits et études historiques).

Senlis, cette inconnue !

Conférence sur l'antique cité.



I

La Gaule

Avec Meaux et Soissons, Senlis est l'une des plus anciennes villes du Nord de la France.

Ses origines gauloises sont certaines.

L'emplacement d'une ville n'est pas l'effet du hasard, les premiers habitants ont toujours utilisé la géographie pour s'installer au mieux de leur sécurité et de leurs approvisionnements.

Rotomagus, son emplacement, ses communications

Nos ancêtres ont donc choisi un petit promontoire à la lisière d'une grande forêt ; promontoire défendu par deux rivières, élargies d'ailleurs par des marécages.

C'est le plateau qui prolonge le Senlis actuel entre les routes de Creil et de Chantilly, au-dessus du confluent de l'Aunette et de la Nonette.

Les deux paisibles rivières d'aujourd'hui avaient alors un plus gros débit en raison de la masse boisée plus importante encore et, peut-être aussi, de la présence de diverses sources, taries depuis des siècles.

Quelle était l'importance exacte de cette population et quelle était celle de la ville elle-même ? Nous ne possédons rien de précis à cet égard, mais nous sommes en mesure d'affirmer que le Senlis gaulois était admirablement relié aux villes, ou centres voisins, par des routes, étroites certes, mais qui étaient les routes normales de l'époque et que de nombreux chars de transport y circulaient.

Ce peuple de Celtes n'avait qu'un enseigne-

ment oral, que des traditions orales, croit-on, mais ils écrivaient; quelques inscriptions lapidaires, en caractères grecs, nous sont parvenues, sur quoi écrivaient-ils plus pratiquement, rien ne nous le révèle ?

Nous ne savons donc de sa vie et de son Histoire que ce que les écrivains latins ont appris et ont bien voulu nous transmettre.

Ce que ces Gaulois ont laissé de plus durable, ce sont leurs monnaies, assez grossières, dont un atelier existait à Senlis même.

Quand les Romains pénétrèrent dans la Gaule du Nord et en entreprirent la conquête, les « Sylvanectes », dont la ville se nommait Rotomagus, ne se trouvaient pas fédérés avec des tribus décidées à résister et l'installation romaine se fit sans coup férir.

La Gaule romaine

Les nouveaux venus, plus civilisés, apprécièrent cependant les avantages du réseau routier existant en ces parages et décidèrent, dès *le premier siècle*, d'y créer une station importante. Imitant ce qui se passe de nos jours, au Maroc par exemple, ils bâtirent leur ville à côté de la ville gauloise, sans mélange

avec celle-ci. La disposition des lieux les obligea à se placer en arrière, plus à l'Est, là où la ville de Senlis se trouve encore.

La nouvelle ville Augustomagus

Ils y trouvaient plus d'espace, plus encore de facilités de communication et, comme leurs Légions et leurs alliés, enrôlés comme soldats auxiliaires, tenaient en respect tout ennemi s'il s'en présentait, ils n'éprouvaient aucun besoin de défense et de fortification. C'est ce que nous appelons une ville ouverte qu'ils bâtirent.

Ils la disposèrent symétriquement, suivant leur habitude, avec des rues parallèles se coupant à angle droit mais un peu inclinées par rapport à l'orientation et aux points cardinaux pour éviter qu'elles devinssent des couloirs de circulation pour les vents et, au contraire, pour se défendre contre ceux-ci.

Toute cette voirie était desservie et commandée par deux artères principales se coupant à angle droit, l'une dirigée Nord-Sud, l'autre dirigée Est-Ouest. Au point de jonction ils établirent le centre de la vie et de l'animation urbaine dans tous les domaines, leur « forum ».

Le « forum », lieu de réunion, marché des villes romaines, devint bientôt le centre politique des cités, et même l'endroit choisi pour y rendre la justice. Cela indique clairement toute son importance.

A Senlis, le « forum » se plaçait là où se trouve encore notre hôtel de ville, au croisement des voies principales survivantes de l'antiquité : *a)* la rue de Paris et sa suite la rue du Châtel; *b)* la rue de Beauvais qui se continue par l'Apport-au-Pain, la rue Sainte-Geneviève, la rue de Meaux.

Les différents quartiers

Le gouverneur plaçait sa demeure et ses services à l'endroit le plus élevé. Les édifices consacrés au culte étaient rangés auprès de lui. C'est dans l'enceinte de notre Vieux Château qu'il faut chercher les vestiges, encore visibles, du palais du gouverneur romain et, place de la Cathédrale et aux alentours, qu'il faut imaginer l'emplacement des temples des dieux romains.

Le quartier commerçant devait se trouver là où il est encore de nos jours, près du « forum ». Les bains, les étuves, dont les

Romains usaient largement, étaient là où des sources furent découvertes; sur la pente Ouest : rue de la Montagne-Saint-Aignan, rue du Lion, rue du Heaume, actuelles; n'avons-nous pas précisément encore la place de la « *Fontaine-des-Etuves* » ?

Le quartier industriel et ouvrier, celui de la culture aussi, était plus bas, auprès de la Nonette : à cause de l'utilisation de l'eau, ce qui est bien évident, mais aussi en raison du moyen de transport que représentaient à cette époque notre rivière et son affluent.

Malgré leur civilisation brillante et raffinée, les Romains n'avaient pas le secret pour la construction de chars à la fois résistants et légers, surtout des chars de transport capables de contenir de lourdes charges et de les facilement mener à des longues distances. Puis, la disposition de leurs routes, rigoureusement rectilignes, entraînait fatalement l'obligation de gravir des côtes assez raides qui exigeaient trop de chevaux pour les fardeaux; aussi ils usaient beaucoup du transport par eau, plus lent peut-être, mais plus économique et plus pratique aussi pour les poids transportés. Avec de petits bateaux plats appropriés, la Nonette amenait de l'Oise et y conduisait les matériaux et provisions, objets des échanges

entre Senlis et les autres parties de la Gaule et peut-être même jusqu'en Italie.

Le long de ses rives se trouvait un véritable quai d'embarquement et de débarquement. Les dalles qui le constituaient ont été en partie retrouvées de nos jours. Il est fort possible que ces petits bâtiments que nous connaissons sous le nom de « Dos-d'Anes », soient, au moins dans leur partie inférieure, les vestiges d'anciens magasins de cette lointaine ville.

Les Arènes et les Eaux

Il y avait aussi un quartier réservé aux jeux et aux plaisirs et pour que les « indigènes » en profitassent, il fut choisi entre les deux villes, à l'Ouest de la ville romaine. Les nouveaux maîtres construisirent une grande salle des fêtes, sans luxe et telle qu'on les concevait alors, même à Rome (les luxueux amphithéâtres comme celui de Nîmes vinrent plus tard). Elle servait à la fois d'arène, de cirque et de théâtre ; la scène était à mi-hauteur, tournée vers le Sud, en face de la loge réservée aux grands personnages qui, elle, était tournée vers le Nord pour ne pas être exposée au soleil. Car cette salle était en plein

air. Il semble toutefois que de grands vélums devaient protéger du soleil et peut-être aussi de la pluie les nombreux spectateurs des gradins.

Quant aux spectacles, au sujet desquels l'imagination a vite fait de songer aux combats de gladiateurs et aux sanglants repas des grands fauves, lions ou tigres, il est probable que, même pour les plus mouvementés, il ne fut guère question ici que d'animaux sauvages de nos forêts : aurochs et sangliers, loups, ours peut-être, qu'on poursuivait comme en des sortes de chasses et d'exercices semblables à ceux de nos cirques modernes. Les soldats et civils romains emplissaient les gradins qui montaient plus haut que les vestiges restés jusqu'à nous, et les Gaulois s'y rendaient près d'eux. (Plusieurs étages ont été rasés).

Les Romains nommèrent cette belle ville, qui devait vivre ainsi plus de deux cents ans, « *Augustomagus* » du nom de leur premier empereur « Auguste ».

Cette vie paisible et prospère fut interrompue par la décadence de la civilisation romaine elle-même et l'affaiblissement de son pouvoir qui rendaient les vainqueurs moins redoutables et moins respectables surtout. Des

abus s'étaient glissés dans l'administration; la fiscalité avait beaucoup augmenté; certains fonctionnaires pressuraient les populations par abus de pouvoir et manque de scrupules; de sorte que des groupes de paysans se révoltèrent, comme une antique Jacquerie ; ce fut la révolte des Bagaudes qui eut comme résultat, malheureusement, celui qui est fatal en pareil cas, des excès de part et d'autre; beaucoup de sang répandu, des pillages et des dévastations.

Ceci se produisit vers la fin du troisième siècle de notre ère, soit vers 280. Senlis fut en partie démolie et incendiée, d'autant que cette anarchie se prolongea plusieurs années. Il est probable que les Arènes servirent de forteresse et de refuge pour les défenseurs de l'ordre.

.. La ville se rétrécit et se fortifie

Ce mouvement anarchique joint à l'affaiblissement de la force militaire romaine, semblait être un encouragement aux « Invasions » des peuples d'outre Rhin que la douceur relative du climat et la fertilité de la Gaule attiraient, de ceux que l'Histoire englobe dans le nom générique de « Barbares ».

Pour se garantir contre de nouvelles révoltes, et surtout pour pouvoir résister, aux envahisseurs, les autorités qui représentaient le Senlis d'alors décidèrent de réduire considérablement l'étendue de la ville mais de fortifier, puissamment le centre qui allait renfermer tout ce que la cité avait de plus précieux pour son gouvernement et sa religion; — A des pierres de taille arrachées au sol, on joignit les matériaux récupérés dans les maisons et villas démolies par les Bagaudes et on construisit une forte muraille de 4 mètres d'épaisseur de 7 à 8 mètres de hauteur et de 840 mètres de circonférence. Circonférence n'est pas tout à fait exact, ce noyau de la nouvelle cité est plutôt elliptique. Cette enceinte était défendue par 28 tours, dont 16, au moins, sont encore debout et visibles aisément.

La muraille elle-même a survécu, malgré ses 15 siècles et plus, d'existence et les endroits où, péniblement, on put l'éventrer et l'entamer sont peu larges et peu nombreux. Elle imprime à notre ville une forme circulaire particulière et originale que les rues ont obligatoirement adoptée en ses abords.



Sculptures romaines Fragment de frise d'un temple « d'Augustomagus »
Parties du cortège des noces de Neptune et Amphitrite (réplique de la célèbre frise
du Musée de Munich)

Saint Rieul et le christianisme

La nouvelle religion, la religion du Christ, a fait son apparition à Senlis dès le premier siècle avec « Regulus » que nous connaissons sous le nom de Rieul; saint Rieul; compagnon de saint Denis qui fit partie de la première phalange des missionnaires venus au Nord de la Gaule.

Son installation se fit aussi modestement et discrètement que légalement, à condition de placer sa petite communauté hors de la ville proprement dite et de ne pas troubler l'ordre public, il put vivre avec ses disciples et bâtir sa première et humble église, à l'endroit où est aujourd'hui la salle Jeanne-d'Arc et où s'est élevée, après quelques siècles, l'église Saint-Rieul qui ne disparut qu'à la Révolution.

Cette église fragile fut rebâtie plusieurs fois. Plus tard quand le centre religieux fut plus important, que l'évêché eut plus de ressources, le siège de cette « cathédrale » fut transféré à l'endroit de notre cathédrale actuelle.

Fondateur de la religion catholique à Senlis, saint Rieul est compté comme notre premier évêque et il eut continuellement des successeurs à travers les siècles et jusqu'en 1790.

II

La monarchie française Les Mérovingiens et les Carolingiens

Tous les Germains n'étaient pas dévastateurs et incendiaires : ils convoitaient les riches territoires gaulois plus pour s'y établir que pour les ruiner. Parmi eux les Francs, qui avaient été d'ailleurs les auxiliaires des troupes romaines dans les luttes qui se déroulaient sur les bords du Rhin, étaient de mœurs relativement assez douces. Ils vinrent donc s'établir en Gaule sans rencontrer beaucoup de résistance ; les populations, qu'une administration décadente et fiscale opprimait, préféraient de nouveaux maîtres dont elles espéraient plus de tolérance en échange des bienfaits d'une civilisation assez florissante

qui séduisait les nouveaux venus. La fusion se fit et la vie gallo-romaine ne fut pas modifiée.

Mais, dans les hautes classes, ce fut un retour à la barbarie qui se produisit. Dans leur recherche du pouvoir les princes francs et leur entourage entretenirent des luttes intestines, particulièrement vives et sanglantes lors des décès des rois Francs et du morcellement de leur domaine.

Clovis et ses successeurs

Clovis, le premier roi des Francs de quelque renom et dont nous connaissons bien l'histoire, se convertit au christianisme grâce à l'influence de sa femme la reine Clotilde et il vint à Senlis en 511. Il fut l'un des hôtes illustres du palais des gouverneurs romains, devenu, avec les Francs, palais royal.

Après lui Senlis appartint simultanément à Childebert et Gontran et successivement à Clotaire et à Caribert, roi de Paris ; puis, par moitié à Chilpéric, roi de Soissons et à Sigebert, roi d'Austrasie; les époux de Frédégonde et de Brunehaut. Rappeler les noms de ces deux reines, c'est évoquer les luttes impla-

cables et sanglantes qui troublèrent ces règnes et les dévastations qui en furent la conséquence inévitable. Mais il faut remarquer que le partage de la Cité (au sens étendu du mot) de Senlis, entre deux souverains est une preuve de l'importance stratégique, politique et peut-être économique, de la ville et de son territoire à cette époque.

Childebert a laissé son nom à une partie d'enceinte ajoutée à l'ancienne pour enclore, aussi solidement que possible, l'église de Saint-Rieul et ce qui avait composé d'abord le domaine de la communauté chrétienne dans les premiers siècles.

L'unité revient avec Dagobert, mais bientôt une nouvelle autorité, celle des Maires du palais, s'élève et absorbe peu à peu le pouvoir royal qui, bientôt, passera à la deuxième dynastie les « Carolingiens » avec Charles Martel et son fils Pépin le Bref.

Monnaies

Notons au passage : de nombreuses monnaies furent frappées à Senlis sous les Mérovingiens et les Carolingiens ; c'est d'ailleurs par elles que nous voyons comment le nom de Senlis a remplacé le mot romain d'Augustomagus.

Les Carolingiens

Placée au milieu de forêts giboyeuses, cette petite ville de Senlis ne pouvait qu'être un séjour agréable pour des princes aussi épris de chasse que de guerre, surtout à cette époque ; les méthodes de l'une et de l'autre se ressemblaient ; les Carolingiens avaient les mêmes goûts que leurs prédécesseurs et Senlis eut leurs fréquentes visites. Pour Charlemagne qui eut, peut-être plus que les autres, un grand nombre de ministres, familiers et serviteurs, cette petite ville n'offrait pas assez d'espace et les commodités de ravitaillement suffisantes pour nourrir un si important personnel. C'est à Verberie qu'il eut « sa villa », ce qui veut dire pour nous son « château » et les fermes l'accompagnant pour fournir tout ce qui était nécessaire à la vie. Ses séjours dans un périmètre si rapproché nous permettent de le compter au nombre de nos hôtes. D'ailleurs il fonda dans Senlis même, l'abbaye de Saint-Rémy qui ne disparut qu'à cause du siège de 1589 dont nous parlerons en son temps.

Charles le Chauve

Quand, à la mort de Louis le Débonnaire, le partage de ce puissant empire ramena le roi des Francs à une situation plus modeste, la cité Senlisienne retrouva avec sa forte muraille son importance stratégique et militaire. Charles le Chauve fut, peut-être, dans toute son Histoire son hôte le plus assidu; ses séjours furent aussi nombreux que prolongés, particulièrement en 867. Le château abrita de nombreux services, le Trésor royal entre autres, il servit de prison d'Etat pour grands personnages : il était à la fois le « Louvre » et « la Bastille » du règne.

Pépin, duc d'Aquitaine et petit-fils de Charlemagne, fut l'un des plus illustres prisonniers de Charles le Chauve au château de Senlis.

Ce roi eut, déjà, à repousser les premières incursions des Normands. La force de ses murailles, sa situation assez éloignée des fleuves ou grosses rivières capables de porter les vaisseaux des envahisseurs, protégèrent Senlis.

Administration municipale

Nous n'avons rien dit encore de l'administration de la ville qui, bien entendu, n'était

pas assurée par le roi ni son entourage à cause de leurs déplacements trop fréquents.

Du temps des Romains, c'était leur service municipal qui édictait les règlements utiles pour la vie des cités et en assurait l'application. Après Constantin, l'évêque défenseur de la cité, qui n'était pas soumis aux changements du pouvoir civil de plus en plus indépendant et par suite de plus en plus faible, avait réuni entre ses mains toute la puissance de l'ancienne « curie » romaine. Aussi, tout naturellement, sous la monarchie franque, après la chute de l'Empire d'Occident, l'église chrétienne était le seul pouvoir demeuré intact. Son représentant, l'évêque, devenu le premier personnage de la cité, était le mandataire naturel de la population gallo-romaine. C'est ainsi que, presque partout, il détenait la « seigneurie » dans le lieu de sa résidence. Il en fut à Senlis comme ailleurs, jusque vers le neuvième siècle où elle fut cédée au roi.

Le Comté de Senlis

Charlemagne qui distribuait des titres et des honneurs à ceux qui le servaient bien et qui défendaient l'Empire, érigea Senlis en

« comté » ; il y eut donc des comtes de Senlis mais leur histoire est à peu près inconnue ; ce qui veut dire que leur rôle demeura effacé. Cependant on signale que pendant le règne des derniers Carolingiens et en raison même de leur faiblesse, les comtes se rendirent indépendants et firent du territoire confié à leur garde et qui n'était que le lieu de leur fonction, une possession héréditaire. A Senlis, c'est un trait qu'il faut noter, jamais cette indépendance n'alla jusqu'à la révolte ou à la lutte contre le pouvoir royal. Le roi ne tardera pas à reprendre toute son autorité dans ce domaine qui ne cessera à aucun moment de l'Histoire d'être « domaine royal », sauf ce que nous allons conter avec Louis d'Outremer.

Depuis longtemps aucun grand fait historique ne s'était déroulé à Senlis ; avec le règne de Louis IV dit d'Outremer apparaît le premier siège connu que cette ville soutint. Louis d'Outremer, contrairement à ses prédécesseurs et successeurs, était un prince énergique et intelligent, capable de restaurer la dynastie carolingienne ; mais il arrivait trop tard, et il se heurta à la puissance déjà considérable de Hugues le Grand, duc de France, qui se fit le protecteur du jeune Richard, duc de Normandie, dont le roi voulait s'emparer.

Le premier siège

Le Comte Bernard

Pour échapper à l'influence, redoutable pour lui, d'Hugues le Grand, le roi avait placé sa capitale à Laon et non à Paris, cela ne l'empêcha pas de devenir le prisonnier du duc de France et d'être obligé de lui abandonner Laon. Par vengeance il s'allia à Othon I^{er} de Germanie, qui était d'ailleurs son beau-père, et à Conrad de Bourgogne. Après s'être emparé de Reims il vint mettre le siège devant Senlis. Bernard comte de Senlis, était alors l'allié de Hugues le Grand. La ville assiégée résista victorieusement, le roi dut lever le siège (946). Trois ans après, le même souverain recommença sa tentative et échoua encore; mais les faubourgs, tout ce qui n'était pas protégé par la puissante muraille fut pillé et ravagé. Les chroniques racontent que les défenseurs de la ville étaient munis d'arbaleètes, arme que les romains avaient connue mais qui avait été délaissée, et qui surprit les assaillants par la précision et l'efficacité de son tir.

Le dernier des Carolingiens L'élection de Hugues Capet

Louis V, petit-fils de Louis d'Outremer, eut le trône en 986. Avant d'avoir pu faire preuve de qualités qu'il possédait, paraît-il, il mourut prématurément d'un accident de chasse arrivé précisément dans une des forêts de Senlis, le 21 ou 22 mai 987.

Adalbéron, archevêque de Reims, qui, depuis longtemps, favorisait la maison de France au détriment de la dynastie légitime, réunit les grands du royaume à Senlis en une assemblée qui, au mépris des droits de Charles, frère du défunt roi, élit à sa place Hugues Capet, fils de Hugues le Grand; proclamant en même temps la déchéance de la dynastie légitime (1^{er} juin 987). Quelques jours plus tard, le nouveau roi fut sacré à Noyon. C'est ainsi que dans la cité de saint Rieul prit naissance cette dynastie capétienne qui devait régner en France, sans interruption jusqu'à Louis XVI. Fait capital pour l'histoire senlisienne que nous écrivons ici.

En terminant ce chapitre, disons que l'atelier monétaire de Senlis continua de fonctionner sous les Carolingiens et même sous les premiers Capétiens.

Legs du passé

Quant aux Gallo-romains, ils léguèrent à Senlis leur indestructible Muraille qui enferme toujours comme dans une boîte le centre de la ville. *Les Arènes*, qui eurent leur heure de célébrité, tant pour les plaisirs que pour défendre l'Ouest de la ville, et ont ensuite été pillées pour fournir des matériaux de construction ; avaient fini par servir de lieu de déblais et de dépôt d'ordures au point d'être enfouies et ignorées pendant de longs siècles. Ce n'est qu'en 1864, grâce à la sagacité de quelques-uns des membres du Comité Archéologique fondé deux années avant, et aux sacrifices de cette Société qui acquit les terrains, qu'elles furent remises à jour après de coûteux et patients efforts. Enfin une grosse partie du *Vieux Château* qui montre encore les soubassements du prétoire des gouverneurs romains et du « fort », ainsi que les ruines du palais des rois des deux premières dynasties déjà remplacées.

III

Les premiers Capétiens

Bien avant l'avènement de Hugues Capet, la féodalité avait fait son apparition en France et c'est une sorte de courte révolution féodale qui a abouti au changement de dynastie. Nous voulons tenter de faire comprendre en quelques mots ce qu'était la Féodalité et pourquoi elle avait pris naissance. La Féodalité, c'est le morcellement de la souveraineté, la dispersion des pouvoirs publics. Justice, police, impôts, armée, tous ces droits réunis entre les mains d'un souverain puissant, se dispersent, quand il est faible, se divisent en petites parcelles qui peuvent ne pas être soudées les unes aux autres et qui, de toutes façons, resteraient-elles liées, n'ont plus leur application que sur une partie plus ou moins grande du territoire. Elles peuvent être modifiées au gré de chacun de leurs pos-

sesseurs. Les simples agents du pouvoir se sont érigés en propriétaires des droits qu'ils n'exerçaient auparavant que comme représentants du roi et comme détenteurs provisoires. Pourquoi en fut-il ainsi ? Parce que le pouvoir central se les a laissé ravir par des aristocraties locales. De biens de l'Etat, ces droits sont devenus des propriétés privées. A partir de Hugues Capet, le roi devra rassembler ces « miettes » de pouvoir, quelquefois assez aisément, par héritages, alliances ou traités, quelquefois par la force et ce seront de véritables conquêtes. Au moment de son arrivée au trône le nouveau roi est moins puissant, a moins de domaines que beaucoup de seigneurs, ses sujets.

Ceci dit revenons à ce qui concerne spécialement Senlis.

Hugues Capet, on ne sait trop comment devint possesseur du Comté de Senlis en 981 ; par son avènement au trône, ce comté fut donc réuni à la couronne.

Les Bouteiller

Toutefois, disons tout de suite qu'on rencontre, même sous son règne, une autre

famille de Senlis, possédant, sous l'autorité royale, le comté ; elle avait pour nom : de la Tour et pour armoiries un blason écartelé « d'or et de gueules », c'est-à-dire or et rouge. Ces couleurs resteront, jusqu'à nous, les couleurs de Senlis.

C'est dans cette famille que le roi choisit le titulaire de la charge de « bouteiller », l'un des quatre grands officiers du Palais et la famille prit bientôt le nom de cet emploi important et le garda même quand la charge cessa de lui appartenir. Bientôt Les Bouteiller quittèrent Senlis, se fixèrent à Chantilly et devinrent seigneurs de cette ville.

Premiers édifices du Moyen Age

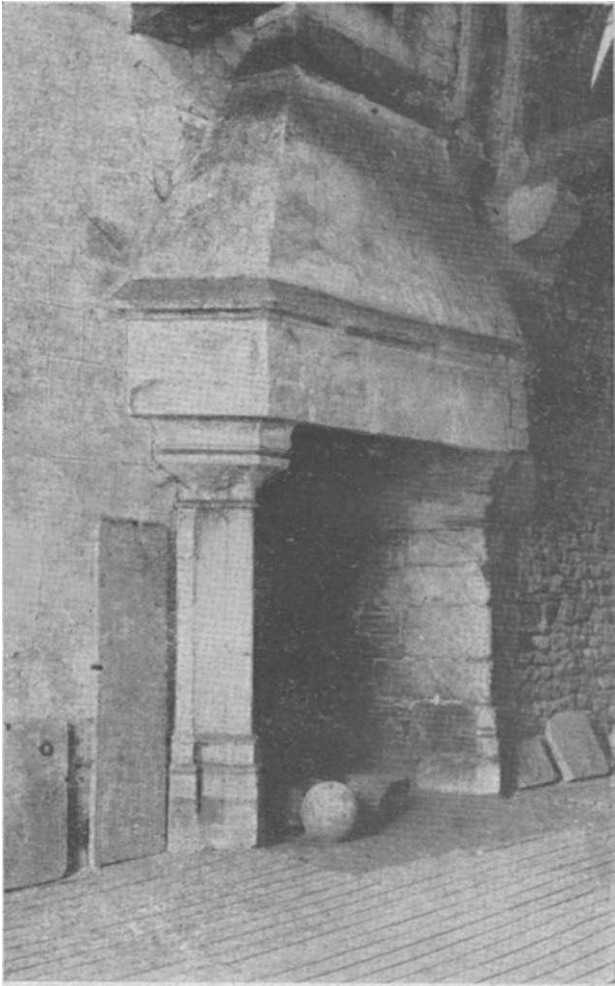
Hugues Capet aimait le séjour de Senlis. Sa femme, la reine Adélaïde y fonda dès les premières années du onzième siècle, la collégiale Saint-Frambourg. Il ne faut pas croire toutefois que l'église dont une importante partie existe encore, fut construite à cette époque. C'est plus de 150 ans plus tard que le roi Louis VII fit bâtir l'édifice actuel, le premier tombant en ruines. La belle architecture que nous admirons aujourd'hui ne remonte donc qu'à la fin du douzième siècle. Ce qui, dans notre

ville, demeure œuvre des premiers Capétiens, est dans l'ex église Saint-Aignan (aujourd'hui le théâtre).

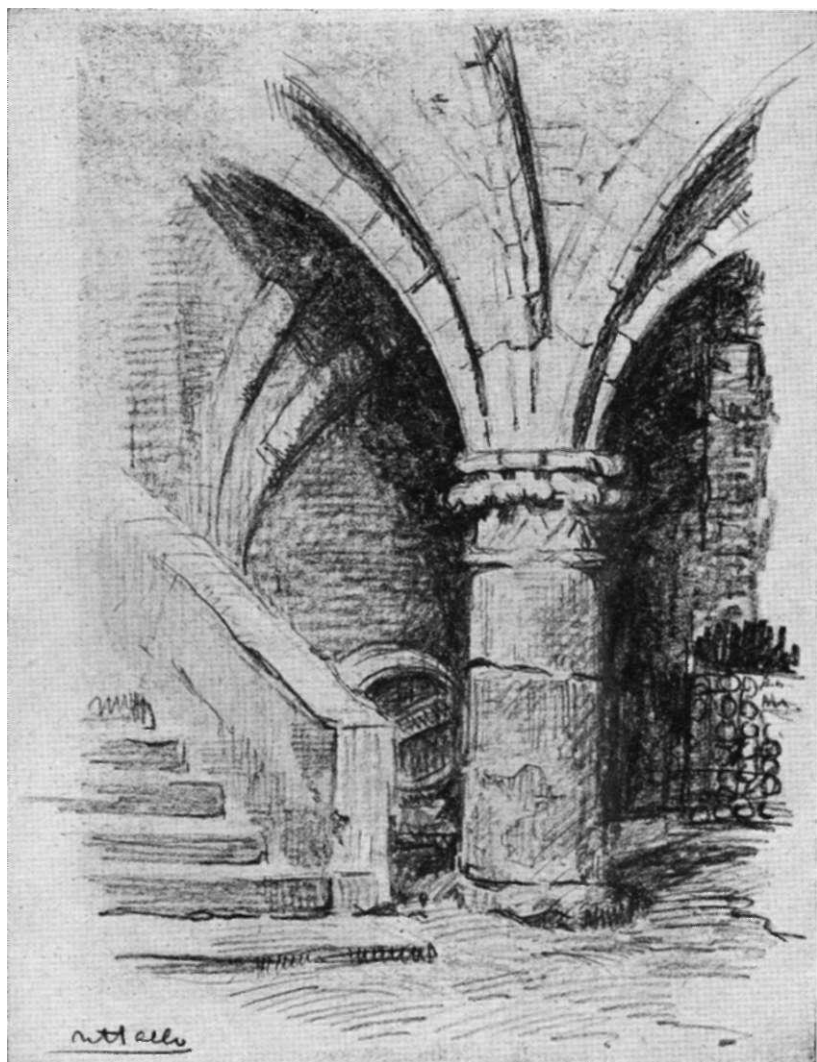
Les rois Robert, Henri I^{er}, Philippe I^{er} furent, aussi, fréquemment les hôtes de Senlis; ils y réparèrent les vieux édifices et en construisirent de nouveaux ; l'ex église Saint-Pierre fut commencée à cette époque.

Anne de Russie

Un événement assez inattendu marque, pour l'histoire de notre ville, le milieu du onzième siècle : une alliance russe, alliance de famille tout simplement, mais extrêmement rare pour l'époque en raison de la grande distance séparant les deux pays. Le roi Henri I^{er}, devenu veuf, demanda et obtint la main d'Anne, fille de Iaroslaff, grand prince des Russes, qu'un historien a appelé le Charlemagne de la Russie. Ceci prouve que les communications étaient possibles alors, même à des distances considérables. Princesse d'une rare beauté et d'une solide instruction, la nouvelle reine aima aussi le séjour de Senlis. Elle y a laissé un souvenir vivace, car elle fonda à l'Est de la ville, à la suite d'un vœu



Vieux Château
Cheminée XIII^e siècle dite de la Chambre Royale



Pilier ogival de cave et début de voûte

Dessin original de M. Ch. HALLO

pour obtenir un fils, l'abbaye de Saint-Vincent dont la chapelle et son clocher ont subsisté jusqu'à nous. Cette période où le calme régna dans notre région fut heureuse pour Senlis. Depuis longtemps déjà la population, très accrue, ne pouvait se loger dans l'enceinte de l'antique cité, de nombreuses maisons furent construites tout autour. Protégées, d'abord, par un simple fossé, elles le seront ensuite par une nouvelle muraille, décrivant autour du premier, un cercle plus vaste (début du XIII^e siècle).

Le roi Louis VI

Louis VI, imitant ses prédécesseurs, a fréquemment habité le château de Senlis et y a signé de nombreuses chartes, marquant ainsi officiellement son passage. C'est sous son règne que se place une visite unique dans l'histoire de notre ville ; celle d'un pape : Calixte II, tenu éloigné de Rome, la première année de son règne par l'antipape Maurice Bourdin, voyage en France ; il est dans notre ville le 13 octobre 1119. Louis VI laisse un souvenir au Vieux Château en y construisant une chapelle.

Louis VII
Reconstruction de Saint-Frambourg
Édification de la cathédrale

Avec Louis VII commencent les travaux d'édification d'une nouvelle cathédrale, celle dont nous sommes encore justement fiers aujourd'hui.

Nos quêtes et nos souscriptions publiques ne sont pas une invention moderne; au Moyen Age, on y avait déjà recours pour les grandes et coûteuses entreprises, comme la construction des cathédrales. Pour émouvoir la piété des donateurs et susciter leur intérêt, en même temps que pour donner aux quêteurs une grande confiance en eux-mêmes, on leur confiait les plus vénérables reliques de la ville pour laquelle ils quêtaient. Porteurs de ces reliques ils parcouraient tout le royaume, bien lentement sans doute.

C'est ainsi que Louis VII, non seulement, autorisa les chanoines de Senlis, porteurs de reliques, à quêter pour l'édification de la nouvelle cathédrale, mais il manda aux archevêques, évêques, abbés et clercs de les recevoir honorablement et de favoriser la quête générale qu'ils entreprenaient.

Ce roi fonda un hôpital pour les pauvres dans l'un des faubourgs de Senlis, au faubourg Saint-Martin non loin de la porte de Paris. Cependant alors, l'éloignement du centre convenait aux léproseries, moins aux hôpitaux hospices trop exposés en cas de guerre. Celui-ci rentra dans la ville au XIII^e siècle pour être fixé rue du Châtel.

La Charte

C'est Louis VII qui accorda à Senlis, en 1173, sa Charte de Commune, apportant quelques libertés et une relative autonomie administrative aux habitants.

Notre ville n'était pas, à beaucoup près, précurseur en cette matière; cette charte arrivait plus de 60 ans après celle de Noyon; 58 ans après celle de Soissons, etc., mais, au moins, elle fut obtenue pacifiquement sans révolte, ni effusion de sang. Cependant ce bienfait avait sa contrepartie : Une somme de 208 livres devait être payée immédiatement au Trésor et, pour l'avenir, les tailles étaient doublées, une importante redevance, payable en nature, devait être fournie en sus.

Le texte original, latin bien entendu mais

très lisible, est conservé aux archives municipales en double exemplaire sur de beaux et grands parchemins. Avec la Charte va le beffroi : celui de Senlis qui se trouvait place de la Halle, à l'angle de la rue Saint-Jean et qui ne fut démoli qu'en 1802, fut donc édifié à cette époque. Il était carré, mais son image n'a pas été conservée. Il eut plusieurs cloches : une grosse pour les heures, trois petites pour les quarts d'heure. La grosse cloche servait aussi à donner l'alarme en cas de danger.

IV

Philippe-Auguste **Le Chancelier Guérin** **Louis IX (saint Louis)** (1226-1270)

Première escarmouche avec le Comte de Flandre

Senlis joue un rôle sous le règne plus important de Philippe II dit Auguste, qui affermit la puissance de la royauté. Monté sur le trône à 15 ans, il fut de suite aux prises avec de sérieuses difficultés suscitées notamment par le Comte Philippe de Flandre. Presque aussitôt, ce prince forma contre lui une coalition, appelant aux armes tous ses vas-

saux, il marcha sur Paris. Philippe-Auguste lui barra la route avec son armée près de Senlis, à la limite de l'Ile-de-France proprement dite et du Valois. Devant cette énergique attitude, le Comte de Flandre n'engagea pas la bataille et se replia jusqu'à Amiens.

C'est à ce moment que le roi Philippe répudia sa femme, Isabelle de Hainaut, nièce du terrible comte. Elle vint se réfugier à Senlis sous la protection de l'évêque Henri. Cédant, sans doute, aux remontrances courageuses de ce prélat, le roi vint bientôt chercher sa femme et l'emmena en croupe sur son cheval (1184). Le chœur, la nef et le portail Ouest de la nouvelle cathédrale s'achèvent à cette époque et le 16 juin 1191 eut lieu la dédicace solennelle de l'édifice en présence de l'archevêque de Reims et des évêques de Soissons, Laon, Noyon, Meaux et de Geoffroy, évêque de Senlis. Les clochers restaient à élever.

Guérin

Bientôt allait apparaître Guérin, connu dans notre histoire locale, sous le nom de chancelier Guérin. C'est un enfant du pays, né à Pont-Sainte-Maxence. Après de fortes

études, ce qui n'était pas fréquent à l'époque, il embrassa l'état militaire et partit combattre en Terre sainte où il se fit remarquer par sa bravoure. Il entra dans l'ordre mi-religieux mi-militaire des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Rentré en France, il fut présenté au roi Philippe Auguste qui, bientôt le nomma vice-chancelier et, en 1214, quand le vieil évêque de Senlis Geoffroy donna sa démission à cause de ses infirmités, Guérin fut nommé à ce poste.

Bouvines

Au mois de Juillet de cette même année se produit l'un des événements les plus importants de notre histoire, la bataille de Bouvines d'où dépendit le sort du pays. Une nouvelle coalition menaçait l'indépendance de la France. L'empereur d'Allemagne Othon allié du roi d'Angleterre, était à la tête d'une formidable armée formée de ses troupes et de celles des Comtes de Flandre, de Namur et de Bourgogne. Le roi de France près duquel se trouvait l'évêque Guérin se mesura avec elle à Bouvines. Grâce aux judicieux conseils militaires de L'évêque de Senlis, grâce aux vaillants chevaliers français aidés des milices

communales, parmi lesquelles Senlis avait ses représentants, ce fut pour nous une victoire; victoire doublement nationale, parce qu'elle sauvait le pays de l'invasion et parce qu'elle avait été possible grâce au courage de tous ses représentants : nobles et vilains.

En même temps, Louis de France, fils du roi, était vainqueur du roi d'Angleterre Jean sans Terre, en Anjou, à la Roche-au-Moine. Pour mieux nous vaincre, ce redoutable adversaire nous attaquait à l'Ouest pendant que ses alliés le faisaient au Nord. Ce fut en vain, aussi, sous le règne suivant, Guérin décida le roi à fonder, près de Senlis, une abbaye qui s'appela l'abbaye de la « *Victoire* », en reconnaissance du double succès de 1214.

Le Chancelier

Louis VIII qui, comme son père, savait apprécier les mérites civils et militaires de l'évêque de Senlis, lui conféra la charge de Chancelier, qu'il exerçait déjà en fait à la fin du règne de Philippe Auguste.

Guérin accompagna le nouveau roi dans ses déplacements et assista à ses derniers

moments, il continua à remplir ses hautes fonctions pendant les premiers mois de la régence de Blanche de Castille. Il mourut en 1227.

Ces deux règnes de durée si inégale ne laissèrent pas à Senlis que des édifices religieux. On leur doit la construction de la seconde enceinte de remparts qui devaient protéger Senlis agrandie, et, la confirmation de la Charte communale.

La paix en nos régions Grande prospérité sous Louis IX

Après la chaude alerte de Bouvines, le Nord de la France continua à jouir des bienfaits de la paix. Ce calme qui permettait le développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, amena sous le règne de Louis IX, connu dans l'histoire sous le nom de Saint Louis, la prospérité de Senlis à son apogée. Elle ne sera ni dépassée, ni égalée par la suite.

C'est alors une ville industrielle où la fabrication des draps occupe plusieurs milliers d'ouvriers et où deux cents artisans travaillent chez eux avec un ou plusieurs métiers.

En dépit de l'accroissement de sa superficie,

la ville a peine à contenir ses nombreux habitants; les rues sont étroites, les maisons sont hautes et c'est dans les sous-sols que se trouvent les ateliers de tissage.

Du reste d'habiles architectes et maçons les ont appropriés à cet usage; ils sont spacieux, solidement, artistiquement même, voûtés pour que rien ne gêne le travail. Le jour et l'air y pénètrent, un puits fournit de l'eau dans chaque maison. L'industrie drapière est la principale mais n'est pas la seule : il y a des carrières de pierre aux environs et la taille de cette pierre, dont quelques bancs sont renommés pour leur dureté et leur finesse, occupe des ouvriers spécialistes qui seront les fournisseurs de pierres tombales finement gravées. La vigne couvre d'assez grands espaces tout autour de Senlis et la récolte du vin est l'aliment d'une partie du commerce senlisien. Les foires sont suivies. Comme, à cette époque, les voitures sont réservées au transport des récoltes et des marchandises elles ne circulent pas en ville. Les grands personnages ne se déplacent qu'à cheval ou à mule et les rues sont suffisantes pour l'intense circulation.

Le roi est souvent l'hôte du château de Senlis. Dans un terrain voisin, il fonde le prieuré Saint-Maurice pour la garde de

reliques qui lui ont été confiées et élève, pour ce prieuré, une chapelle qui rappelle, disent les chroniqueurs, la Sainte-Chapelle de Paris. Les hôpitaux ne sont pas oubliés. C'est de cette époque que date, pour l'Hôtel-Dieu, la grande salle des malades dont la partie centrale et le côté gauche se voient encore rue du Châtel, dans l'immeuble de la Caisse d'Epargne.

Le bon souverain rend aussi la justice, comme la tradition lui en prête l'habitude, et c'est devant l'Hôtel-Dieu qu'il se place, sur un banc de pierre, pour exercer cette fonction régaliennne.

Achèvement de la Cathédrale ogivale

La cathédrale s'achevait; ses tours s'élevaient; avant la fin de ce règne la superbe flèche du Midi, l'une des plus anciennes et des plus belles de France, portait à 78 mètres de haut le coq doré. Les Senlisiens contemplaient avec orgueil, et les étrangers avec admiration, ce chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture, restauré plus tard, mais non altéré dans son style.

Les successeurs de Saint Louis
Les Templiers
Suppression de la Commune
La Jacquerie
Le siège de 1418

Philippe III le Hardi vint aussi à Senlis mais aucun fait n'y marquant son passage, son règne ne vaut d'être rapporté ici. Le calme qui convient si bien au caractère paisible des Senlisiens fut troublé sous son fils Philippe le Bel. A ce roi, discuté sans doute, ne peut être refusé le titre de grand roi, de grand administrateur et de chef énergique.

Les Templiers

C'est l'affaire des Templiers qui agita Senlis sous son règne. En dépit de la brièveté de ce livre, il convient d'expliquer un peu ce qu'étaient les Templiers. Comme les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, auxquels nous avons fait allusion à propos du chancelier Guérin, c'était un ordre puissant militaire mi-religieux, créé en Orient. D'abord éclaireurs et troupes d'avant-garde, combattants d'élite, ils sont bientôt spécialisés à recueillir et à soigner les Croisés blessés dans leur lutte contre les Sarrasins. Ayant par eux-mêmes la force de se défendre, au cas où leurs protégés et leurs hôpitaux seraient attaqués, ils restent militaires. La plupart de leurs membres étaient Français et le grand maître était choisi presque toujours parmi les Français.

La sécurité qu'offraient leurs asiles donna l'idée à leurs hôtes de leur confier, avec leur personne, les objets précieux qu'ils possédaient, quand ils repartaient en expédition. De là le point de départ du rôle de dépositaires et de banquiers que jouèrent les Templiers et qui contribua vraisemblablement à leur perte. Quand un chevalier mourait en Palestine, les Templiers transmettaient dans son pays le

dépôt à eux confié, de là toute une organisation qui eut des succursales en France.

Alors, des princes, des souverains, des ecclésiastiques, le Pape lui-même, admirant leur sage et prudente organisation, leur confièrent des dépôts dont l'importance s'accrut au fur et à mesure. Ils leur empruntèrent aussi d'importantes sommes : les Templiers faisaient toutes les opérations bancaires actuelles. Les maisons des Templiers, pour la sécurité de leurs dépôts et des chevaliers eux-mêmes, furent transformées en forteresses et leurs adhérents, bien armés, en furent constitués les gardiens et les défenseurs. Paris avait ainsi sa maison du Temple, célèbre dans l'histoire, qui survécut bien longtemps aux Templiers et servit de prison à Louis XVI. Ces établissements étaient comme le type d'alors de nos grandes banques modernes avec leurs salles de coffres-forts solidement construites et protégées. On peut même comparer l'ensemble de leur institution à la Banque de France et à la Banque d'Angleterre, si puissante de nos jours. Ils furent les banquiers de l'Europe. Nous ne chercherons pas ici à savoir pourquoi le roi les poursuivit tout à coup. Constatons simplement le fait.

Ces Templiers donc, avaient un établisse-

ment à Senlis, dans la rue actuelle des Cordeliers dont le nom était alors (comme pour l'autre tronçon qui la continue) rue du Temple. Les vestiges en subsistent, les dépendances s'étendaient vers le sud dans la direction de la Nonette. En mai 1310, un concile tenu à Senlis condamne neuf des Templiers établis en notre ville et ils sont brûlés en la place de Creil (aujourd'hui place Lanavit), réservée aux exécutions capitales. L'importance de leur établissement, le commerce et le mouvement qu'ils procuraient à la ville durent émouvoir les Senlisiens quand ils les virent disparaître. Ils étaient ennemis des violences et du sang.

Ce furent les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, installés aussi à Senlis, mais près du beffroi (la rue est encore la rue Saint-Jean), qui recueillirent une partie des biens de leurs infortunés confrères.

Les Légistes

Le règne de Philippe le Bel fut l'époque des « Légistes » professionnels qui, plus spécialisés, plus érudits que les conseillers ordinaires qui entouraient les rois, ses prédécesseurs, étaient de précieux collaborateurs pour ceux



La Cathédrale
vue de l'Hôtel de la Chancellerie

qui, de plus en plus, se rapprochaient des dirigeants de nos Etats modernes : Saluons au passage Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir, le célèbre jurisconsulte et poète qui fut bailli de Senlis de 1293 à 1296.

Les Maires

Les charges communales

Depuis sa charte, la commune de Senlis s'administrait librement, ses représentants, maire et échevins étaient élus. Le cartulaire enchaîné, recueil manuscrit et sur parchemin des premières lois régissant la ville, mentionne, en appendice, une trentaine de noms de maires, et il y a des lacunes, entre 1184 et 1320. Ce nombre indique que ces magistratures étaient de courte durée, probablement soumises au renouvellement annuel; mais le même titulaire revenait après quelque intervalle.

La liberté municipale ne se trouvait pas seulement accompagnée de redevances assez fortes, à payer au Trésor royal, mais aussi de charges qui pesaient lourdement sur les finances municipales, l'entretien des fortifications, des rues, des édifices municipaux, les

frais de perception des tailles royales, la solde des milices communales, etc., sans oublier le mauvais vouloir de certains contribuables, grands ou petits, et les critiques plus ou moins justifiées mais qui sont de tout temps, adressées aux administrateurs et à leurs agents.

Abandon de la Charte

Aussi bourgeois et bas peuple s'accordèrent pour réclamer la suppression de la commune dont ils avaient oublié le bienfait pour ne se souvenir que de ses inconvénients. Elle fut accordée par arrêt du Parlement, le 15 février 1320, sous le règne de Philippe V. La ville allait être administrée par un prévôt nommé par le roi et placé sous l'autorité supérieure du bailli.

Ces petites misères n'étaient que fort peu de chose, en comparaison des maux qui allaient fondre sur la France en général et sur l'Ile-de-France en particulier. Nous approchons de la guerre de Cent Ans et qui dit « guerre » dit « ruine » de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

Une sorte de malédiction semblait soudain marquer la dynastie capétienne. Les fils de

Philippe le Bel s'éteignirent sans postérité mâle et la couronne revint à Philippe, fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, qui régna sous le titre de Philippe VI — 1328-1350. — Senlis connut deux pestes meurtrières en 1323 et 1334.

La Jacquerie

A ces causes de misère se joignait une crise financière qui, en 1358, amena la Jacquerie, ce soulèvement des paysans mécontents et révoltés. Senlis y fut mêlée malgré elle. En détruisant les châteaux et ce qui était à l'alentour, les Jacques sentaient confusément qu'ils se privaient de ravitaillement et que les nobles, vaincus par surprise, allaient prendre l'offensive à leur tour et se venger. Ils cherchèrent des secours en vivre et des alliés chez les commerçants et les bourgeois des villes.

Ils se présentèrent devant Compiègne qui leur ferma ses portes; ils se replièrent alors sur Senlis qui n'osa pas les renvoyer, on leur ouvrit les portes et on leur fit des distributions de vivres.

Cet accueil généreux aurait pu coûter cher aux Senlisiens en général et à la ville en

particulier. Les nobles, s'étant groupés, commencèrent à tailler en pièces les bandes de Jacques mal armés qu'ils purent rencontrer. Un fort parti de cavaliers se présenta à Senlis, à la porte de Paris, en juin 1358, pour demander raison de la conduite tenue envers les révoltés. La porte à eux aussi ne fut pas refusée : mais se croyant maîtres en la place, ils s'élancèrent dans la rue qui s'ouvrait devant eux, malgré sa pente raide. Les habitants entendaient être maîtres chez eux. Dans le haut de la rue, de lourds chariots qui se trouvaient disposés dans le sens de la pente furent violemment poussés, tels des chars d'assaut, ils culbutèrent les cavaliers qui montaient et plusieurs de ceux-ci furent tués. Les bourgeois profitant de ce désarroi, chargèrent à leur tour les assaillants battirent en retraite et quittèrent la ville.

Calme sous Charles V et au début de Charles VI

Après cette pénible crise, un peu de répit fut accordé au pays pendant le règne de Charles V qui mérita son titre de « sage ». Senlis en bénéficia. C'est en ces temps que l'on

commence à lever les arbalétriers pour le service du roi. On trouve trace de cette mesure dans les cartulaires de notre hôtel de ville, en 1383, 1388, 1400. Une visite mémorable pour la ville et son château royal marque l'année 1378. Le 3 Janvier de cette année, l'empereur d'Allemagne, Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême (oncle du roi par sa mère), couche au château ainsi que son fils Venceslas. Il y est reçu par les ducs de Berry et de Bourgogne, frères du roi, l'archevêque de Sens, l'évêque de Laon, celui de Senlis et de nombreux seigneurs. Charles V vient à Senlis en Avril de la même année.

Les premières années du règne de Charles VI furent heureuses également; le jeune roi jouissait alors de toute sa raison. Il fut de toute cette période de l'histoire et certainement de tous le Valois, l'hôte le plus fréquent de Senlis ; il y signa de nombreuses ordonnances et ses randonnées en forêt lui valurent cette rencontre poétique et gracieuse comme une légende, d'un cerf particulièrement joli qui portait au cou une chaîne de cuivre doré revêtue de cette inscription : « Hoc Caesar mihi donavit ». Ceci me fut donné par César. Il put le capturer et sa dépouille orna une des salles du château. Il provenait d'une forêt de

l'empereur d'Allemagne et s'en était échappé.

C'était le temps où Eustache Deschamps, poète connu, l'un des premiers écrivains de notre histoire littéraire, était bailli de Senlis. Il le demeura de 1389 à 1404, date à laquelle il fut nommé Trésorier du roi.

Malheureusement la démente du roi, la rivalité de ses oncles allaient être le signal de calamités comme le pays et notre ville en particulier, en ont rarement connues. Les murailles de Senlis étaient soigneusement entretenues, mais elles ne protégeaient pas les campagnes et les récoltes; la proximité du Valois, domaine du duc d'Orléans, chef des Armagnacs, n'incitait pas les troupes du duc de Bourgogne, les « Bourguignons », à respecter la contrée pendant leurs luttes fratricides.

« Armagnacs et Bourguignons »

La ville de Senlis, sincèrement dévouée au Roi, se montrait résolument « Armagnac ». Aussi excitait-elle la convoitise des « Bourguignons » en raison de sa qualité de forteresse importante, clef de Paris et de la Picardie.

Le Roi lui-même était parfois l'otage du parti bourguignon ; en 1411, le duc de Bour-

gogne conduisit le Roi à Senlis et de là à Creil. Ces villes durent s'incliner devant l'autorité royale, ouvrir leurs portes et passer ainsi dans le camp bourguignon.

Le Roi, la Reine et leur fille Catherine de France passèrent à Senlis, la semaine sainte et les fêtes de Pâques de 1414. Période de trêve qui dura trois ans. En 1417, Jean de Luxembourg, capitaine du duc de Bourgogne, se rendit maître de Senlis par ruse et envoya le bourguignon de Thian y tenir garnison à la tête de cent hommes d'armes et cent hommes de trait pour la défendre, le cas échéant. Ce qui ne tarda pas à se produire.

Le siège de 1418

Dans les premiers jours de Février de 1418, le connétable d'Armagnac vint mettre le siège devant Senlis. Malgré l'habileté et la valeur de de Thian, malgré le courage de ses soldats et celui des habitants, il était à peu près certain que la ville succomberait, si elle n'était secourue. Les ressources d'une ville assiégée sont loin d'être inépuisables et les boulets de pierre, les boulets creux remplis d'étoupe pour propager l'incendie, tombaient dru sur

la malheureuse cité. Des messagers sont envoyés au duc de Bourgogne pour réclamer d'urgence des secours, ceux-ci se font attendre.

Les otages

Au début d'Avril la situation est critique. Des pourparlers s'échangent entre les deux chefs : de Thian d'une part, le Connétable de l'autre. Ils conviennent que la ville se rendra le 18 Avril si elle n'est pas secourue ; les habitants auront la vie sauve, ce qui n'aurait pas lieu si elle était prise d'assaut; mais le Connétable exigeait en échange une garantie : c'était la livraison de six otages. Six volontaires s'offrirent pour remplir ce rôle héroïque, toujours dangereux : deux nobles, deux ecclésiastiques, deux bourgeois : Guillaume Mauchevalier et Baudart de Vingles; Guillaume le Clerc, abbé de Saint-Vincent, et Jean Durand, chanoine de Notre-Dame; Guillaume l'Escalot, quartenier (c'est-à-dire l'un des officiers de la milice urbaine) et Jean de Beaufort, avocat du Roi; ils furent conduits au camp de l'assiégeant.

Les secours arrivèrent. Celui-ci se porta à leur rencontre et une bataille indécise eut lieu

en rase campagne ; mais le Connétable d'Armagnac ne prit pas la précaution de faire garder son camp pendant son absence; ce fut une faute; de Thian en profita pour sortir et le piller. Ce fut une faute aussi, car il crut devoir faire prisonniers des malades et des inoffensifs.

A son retour, le Connétable somma la ville de se rendre; son défenseur argua qu'il avait été secouru et qu'ainsi les termes du pacte étaient changés. En effet, on avait réussi, pendant la bataille, à lui envoyer des secours et des renforts.

Comprenant qu'il ne pouvait rester plus longtemps, l'armée de secours le menaçant toujours, le chef Armagnac furieux ordonna la retraite, mais pour tirer vengeance de son adversaire et de la ville, il fit décapiter quatre des six otages qui s'étaient livrés. Sur les instances de quelques officiers de l'armée royale, plus généreux, les deux autres : Guillaume le Clerc et Jean de Beaufort furent épargnés.

Un grand tableau du peintre Mélingue, qui garnit tout le fond de la grande salle de l'hôtel de ville, représente ce dramatique épisode. En 1868, le nom de boulevard des Otages fut donné à l'emplacement où il eut lieu.

Après un aussi long siège, il fallait réparer les murailles et certaines maisons, solder les dépenses et surtout tenter de rendre confiance aux villageois qui avaient subi plus de dommages encore, du fait de la bataille et des allées et venues des deux armées.

VI

L'invasion anglaise

Jeanne d'Arc

Charles VII — Louis XI

Le siège que nous venons de raconter et ses conséquences changèrent les sentiments des Senlisiens à l'égard du parti Armagnac et ils s'accommodèrent très bien de garder de Thian qui avait défendu leur ville. Comme capitaine de Senlis, il conserva ce poste jusqu'en 1429. Tout d'abord devant le péril anglais qui était menaçant, les deux adversaires Armagnacs et Bourguignons s'étaient réconciliés. Au moment de signer un accord définitif, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, fut assassiné à Montereau.

Garnison anglaise

Le ressentiment des Bourguignons leur fit écarter toute pensée de loyalisme envers le pauvre roi dément; encouragés en cela par la reine Isabeau de Bavière, qui détestait son fils le dauphin Charles, ils se firent les alliés des Anglais.

Le honteux traité de Troyes s'ensuivit (21 Mai 1420) et la reine en aggrava encore les conséquences en accordant au roi d'Angleterre, Henri V, la main de sa fille Catherine. Celui-ci exerça en France le pouvoir royal au nom de son beau-père. C'est dans ces conditions que Senlis dut accepter une garnison anglaise et recevoir officiellement en son château Charles VI, la Reine, le roi anglais et sa jeune femme (Juin 1422). Ils y séjournèrent. La mort ne tarda pas à frapper les deux rois; Henri V mourut à Vincennes, le 31 Août de la même année, et Charles VI à Paris, le 21 Octobre suivant. Le duc de Bedford, frère de Henri V, devint régent du royaume pour son neveu Henri VI qui avait alors 8 mois.

Domination anglaise

Le dauphin Charles, fils de Charles VI, se fit cependant couronner à Poitiers, mais toute la

France située au Nord de la Loire se trouvait sous la domination anglaise. Il faut arriver à 1429, à l'intervention de Jeanne d'Arc, à l'heureuse levée du siège d'Orléans et au sacre de Reims pour voir le début de la délivrance de la patrie. En Août de cette année 1429, Senlis sollicita le pardon de Charles VII et l'obtint.

Bataille de Montépilloy

L'armée anglaise se porta alors au Nord de Paris, sous le commandement du duc de Bedford lui-même et s'avança au devant de l'armée royale qui se trouvait avec Jeanne d'Arc aux environs de Crépy. Les Anglais vinrent s'établir tout près de Senlis, dans la plaine qui environne l'abbaye de la Victoire, et s'y retranchèrent en s'adossant à la Nonette et en protégeant leur front par des pieux fichés en terre. Jeanne d'Arc et les capitaines gagnèrent la forteresse de Montépilloy et de là se portèrent à la rencontre de l'ennemi, espérant livrer une bataille décisive.

L'armée anglaise refusa d'abandonner ses abris, seuls ses alliés Bourguignons et Picards, qui en formaient l'aile droite, ne respectèrent pas cette consigne peu conforme à l'esprit

français, acceptèrent le défi de Jeanne d'Arc et de très grosses escarmouches s'ensuivirent (15 Août 1429) et durèrent jusqu'à la nuit.

Aucune décision n'était obtenue mais, au petit jour, les Anglais battaient en retraite sur Paris, ce qui constituait un aveu d'impuissance et un succès pour Jeanne d'Arc et ses compagnons. Ce succès se serait affirmé et aurait peut-être amené la reddition de Paris si les conseils de l'héroïque française avaient été suivis, mais ce fut le contraire qui arriva. Le Roi, mal conseillé par ses familiers, replia son armée sur Compiègne.

Jeanne d'Arc à Senlis

Au bout de quelques jours, n'y tenant plus, Jeanne d'Arc quitta cette dernière ville pour se rapprocher de Paris. C'est pendant cette marche en avant qu'elle passe à Senlis les 24 et 25 Août; la garnison anglaise ayant définitivement évacué la ville le 20 Août. C'est ce passage de la libératrice qui fut célébrée en notre ville cinq cents ans après, le 25 Août 1929.

Charles VII, suivant à son tour le mouvement ainsi commencé, s'arrêta quelques jours

à Senlis. Les Senlisiens dont le calme prudent est le trait dominant du caractère, ne manifestèrent pas l'enthousiasme que nous imaginons avec le recul du temps. Ils ne songeaient qu'au risque couru quand on prend trop ouvertement parti pour l'un des adversaires en des périodes incertaines où l'avenir demeure mystérieux, pour les plus perspicaces; le patriotisme national s'ébauchait seulement. Aussi, quand l'année suivante, Jeanne d'Arc étant à Lagny-sur-Marne, exprima le désir d'entrer dans Senlis avec mille chevaux, un pareil nombre effraya les Senlisiens. Les atournés et le conseil de ville répondirent par une délibération (24 Avril 1430) qui se trouve aux vieux registres municipaux et qui reproduisait l'offre faite généralement en pareil cas à des capitaines de passage : « étant donnée
« la pénurie des vivres, la ville offrait volon-
« tiers l'hospitalité réclamée mais pour elle
« et les *trente ou quarante* personnes les plus
« notables de sa compagnie et pas plus ».

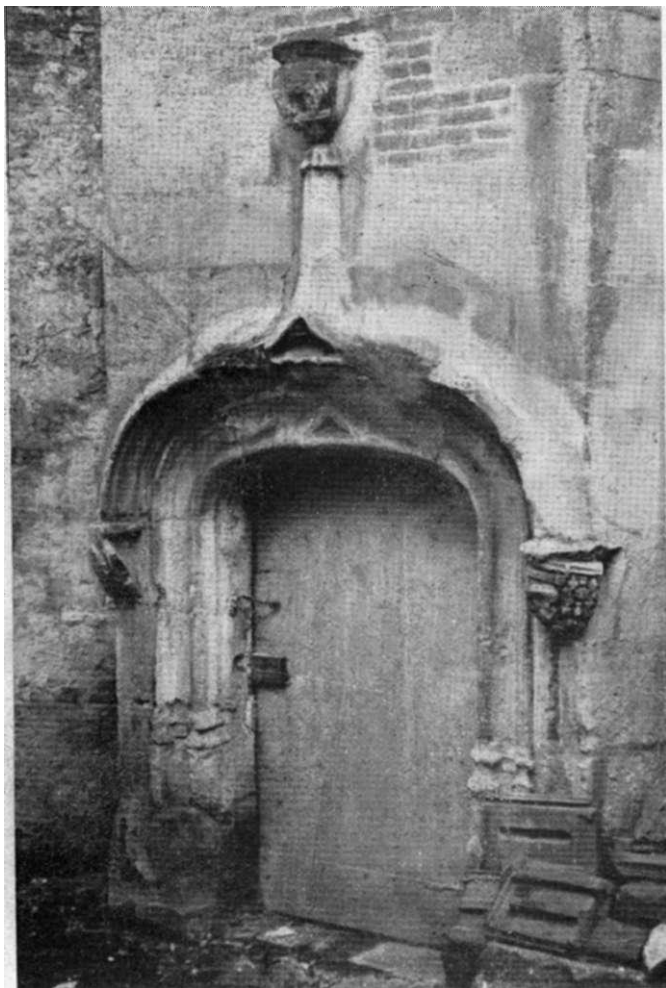
Aucun document probant, aucun indice sérieux ne permet à l'historien de préciser la durée du séjour effectif de Jeanne d'Arc en nos murs, ni la maison où elle coucha. Un mois plus tard elle devait être prise à Compiègne.

Retour offensif anglais

Sa captivité et sa mort ne mirent pas fin aux maux dont souffrait notre contrée; au contraire, les Anglais irrités se montraient beaucoup plus exigeants lors de leurs incursions et quand, en 1434, leur célèbre général Talbot vint s'emparer de Creil et de Pont-Sainte-Maxence, la ville de Senlis et ses environs tremblèrent encore. On dut aller jusqu'à verser une rançon annuelle à la garnison anglaise de Creil pour qu'elle consentit à respecter les récoltes des villages entourant Senlis.

Ceci ne contribuait pas à la prospérité financière et à la sécurité des relations commerciales mais il faut reconnaître que pendant un siècle Senlis put jouir d'une très appréciable tranquillité, permettant de retrouver un peu l'activité industrielle des premières années du quatorzième siècle.

C'est en revenant du siège de Creil, en Mai 1441, que le roi Charles VII s'arrêta de nouveau à Senlis, accompagné de son fils le dauphin Louis, le futur Louis XI. Celui-ci profita de ce séjour pour se faire aimer des habitants. Devenu roi, ces relations cordiales continuèrent.



Porte d'escalier
de la Commanderie de Saint Jean de Jérusalem

Propriété privée



Hôtel dit de Vermandois, place du Parvis Notre-Dame
montrant les médaillons « mémorial
de Jeanne d'Arc et du Maréchal Foch

Les francs archers

A cette époque Charles VII reprit en la complétant, une idée dont le mérite revenait à Charles VI son père (et même en partie à Charles V) et que seules la jalousie et l'incompréhension des chevaliers avait fait abandonner, la création de compagnies d'archers. C'est à proprement parler, plutôt même la création d'une infanterie légère destinée à tenir tête aux archers anglais. L'édit est du 28 Avril 1448; il composait cette milice à raison d'un homme par paroisse, levé dans le royaume et choisi parmi les plus adroits au tir de l'arc ou de l'arbalète. Cet homme devait s'équiper à ses frais, mais, en échange, il était déclaré « franc » et quitte de tous impôts. De là le nom de « *francs archers* ». Cette année-là Senlis en désigna six. La ville les équipa à ses frais.

Les Saint Simon

Sous ce même règne de Charles VII, ajoutons que, depuis 1439, messire Gilles de Rouvray dit de Saint Simon était grand bailli de Senlis; cette famille, qui dans ses titres avait celui de seigneurs de Rasse, joua un rôle

à Senlis pendant trois siècles. Gilles de Rouvray acheta en 1444 un hôtel rue Bellon, encore désigné et connu aujourd'hui sous le nom d'Hôtel de Rasse; un de ses descendants fut le célèbre mémorialiste le duc de Saint Simon, lui aussi bailli de Senlis.

Visite de Louis XI

Contrairement à la coutume des rois, flatteuse pour Senlis, Louis XI ne passa pas à Senlis lors de son retour du sacre à Reims (1461) ; sa première visite officielle n'eut lieu qu'en 1468, à son retour de Péronne, après l'entrevue, pénible pour lui, avec Charles le Téméraire. Il y réunit un grand conseil pour rendre compte et faire ratifier les accords qui en étaient résultés ⁽¹⁾.

Il revint en notre ville plus joyeusement le 30 Juin 1470, à l'époque de la naissance du dauphin, la reine Charlotte de Savoie l'accompagnait. Les présents habituels offerts aux souverains consistaient en des muids de vin : le Roi en reçut deux et la Reine deux égale-

(1) C'est cette journée historique qui fut reconstituée ici, avec le décor et les costumes de l'époque, dans une grande fête le 30 Mai 1937.

ment. Ceci prouve combien la vigne était encore cultivée à Senlis et aux environs.

C'est aussi à Senlis que fut signée, le 9 Octobre 1475, la paix avec le duc de Bretagne François II. Enfin, nous voyons que notre ville fut indirectement mêlée à l'une des plus despotiques vengeances de Louis XI. Après de nombreux démêlés avec les habitants d'Arras, fidèles au duc de Bourgogne et à sa fille, le roi de France, pour avoir raison des entêtés Arrageois, les expulsa purement et simplement de leur ville les envoyant en exil; notamment à Paris, Tours, Rouen, etc. Il repeupla cette cité, devenue déserte, avec des familles prélevées là où parvenaient les exilés. Senlis fut tenue de contribuer à cette colonisation forcée et dut envoyer divers ouvriers et fabricants qui partirent avec leurs femmes et enfants, leurs outillage et marchandises et leur ménage. Six familles quittèrent ainsi Senlis. Le Roi, d'ailleurs, non seulement assurait tous les frais du transport mais leur faisait remettre les fonds nécessaires à leur installation (1479). Ce fait, regrettable en lui-même, attestait l'estime en laquelle était tenue l'industrie senlisienne.

Charles VIII — Louis XII**François I^{er} — Henri II**

Avec Charles VIII 1483-1498, commence la liste des rois qui préférèrent, comme lieu de résidence et de détente, les rives de la Loire aux environs de Paris et à ses forêts. Senlis fut désormais un simple lieu de passage ou d'arrêt obligatoire et momentané. Toutefois, c'est sous Charles VIII qu'y fut signé un traité important duquel, chose curieuse, les historiens de Senlis font assez rarement mention. La raison est peut-être que ce traité n'était nullement avantageux pour la France. Cependant un historien ne doit rien omettre.

Traité avec Maximilien

A la mort de Charles le Téméraire (1477), Louis XI caressa un moment l'espoir de réunir ses nombreux domaines à ceux de la Couronne. Un seul moyen s'offrait à lui pour cela, le mariage de la fille du défunt, Marie de Bourgogne, avec le Dauphin; mais la jeune fille avait plus du double de l'âge du fils du Roi. Elle épousa le fils de l'empereur Frédéric III, Maximilien d'Autriche, qui lui-même, devait ceindre plus tard la couronne impériale. Les relations royales avec le puissant vassal bourguignon n'allaient pas, de ce chef, s'améliorer et la guerre continua entre Louis XI et Maximilien. Toutefois, Marie de Bourgogne mourut d'un accident de chasse en 1482. Le roi de France entama des négociations avec les Flamands et cela aboutit au traité d'Arras, 23 Décembre 1482. Ce que nous avons à en retenir, c'est qu'il y fut décidé que Marguerite d'Autriche, âgée de trois ans, fille de Marie de Bourgogne, était officiellement fiancée, pour l'avenir, avec Charles VIII. Le Roi passait d'une fiancée possible, trop âgée, à une fiancée officielle, trop jeune, mais c'était raison d'Etat !

Il en fut cependant autrement. A la mort du

duc de Bretagne, François II, Maximilien, resté veuf, voulut épouser l'héritière du duché. La prudente Anne de Beaujeu, encore régente, et conseillère précieuse de son frère, fit épouser à celui-ci Anne de Bretagne, pour éviter le redoutable accroissement de puissance de Maximilien vers l'Ouest, s'il épousait l'héritière de la Bretagne (13 Décembre 1491). La parade était habile mais le ressentiment de Maximilien s'augmentait de cette déconvenue et de l'humiliation de voir dédaigner sa fille. Aussi, quand Charles VIII décidant de faire valoir ses droits sur le royaume de Naples et de guerroyer en Italie, eut besoin de conclure avec lui une paix durable, il dut abandonner à son adversaire l'Artois, la Franche-Comté et le Charolais, soit une partie de l'héritage bourguignon que Louis XI avait réussi à obtenir à la mort de Charles le Téméraire. Ce traité fut signé à Senlis le 23 Mai 1493. Ce préambule était nécessaire pour en expliquer les circonstances et l'importance.

De grandes fêtes furent données en notre ville et les ambassadeurs y furent reçus avec éclat.

Quelques semaines avant, la jeune Reine de France, Anne de Bretagne, avait fait son entrée

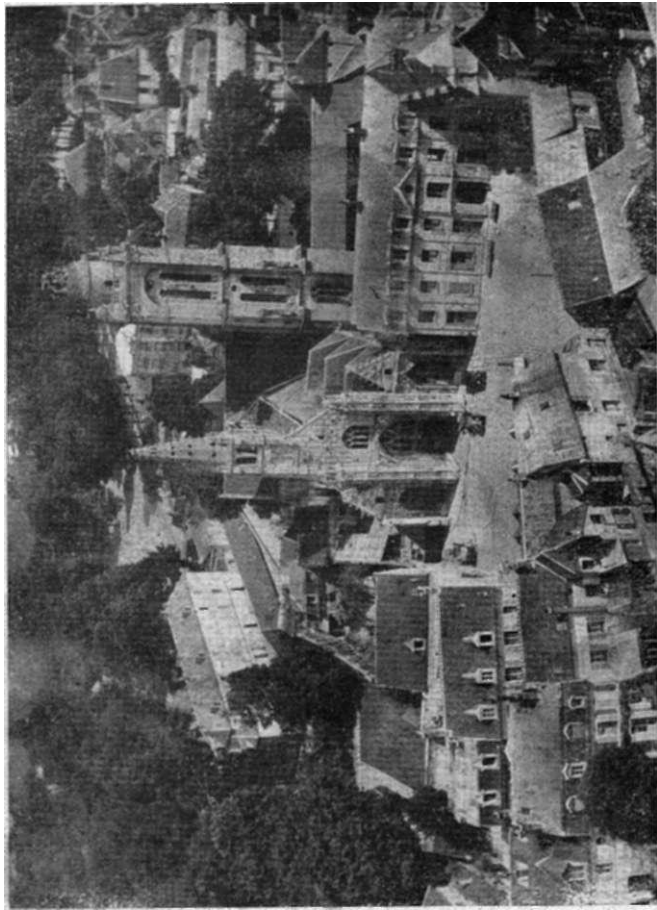
officielle à Senlis, venant de Creil. Les présents d'usage lui furent offerts (27 Avril 1493).

Reconstruction de l'Hôtel de Ville

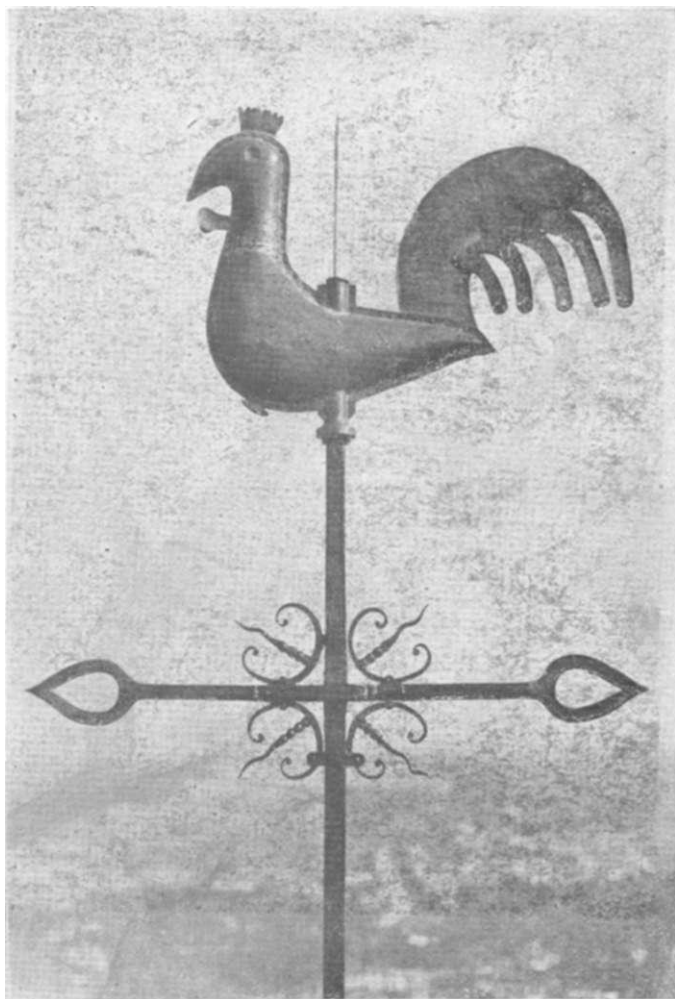
Deux ans après, eut lieu la reconstruction de notre hôtel de ville qui menaçait ruine. Il était conçu comme beaucoup de maisons communes de la région Nord de Paris; le rez-de-chaussée formait halle et magasin ouverts, il était occupé par la corporation importante des maîtres-bouchers; les salles et bureaux étaient au-dessus, au premier étage ⁽¹⁾. De là dérive cette expression dont se servent encore les Senlisiens du vingtième siècle : « Monter à la Ville ». La disparition du campanile, qui sans doute le surmontait, son remplacement par une horloge, et celle des écussons et statues de la façade sont les seules modifications extérieures que l'édifice ait subies (sauf les annexes des XVIII^e et XIX^e siècles).

Disons ici que, depuis vingt années déjà, Senlis jouissait alors d'un calme qui lui permettait de retrouver, au moins en partie, son activité industrielle, agricole et commerciale et cela durera jusqu'à la période aiguë des

(1) Il en est ainsi à Clermont de l'Oise.



**Ex-église
de Saint-Pierre
et Séminaire
vue d'ensemble**



**Photographie unique en plein ciel
que seul l'échafaudage du clocher, lors de la restauration
en 1934, a permis de saisir en son extrémité**

guerres de religion; nouveau fléau de guerres civile et étrangère combinées.

Le roi Louis XII, sacré à Reims le 20 Mai 1498, passa par Senlis à son retour. Il fut reçu sous un dais de taffetas rouge et jaune, aux couleurs de la ville; les clefs de la cité lui furent remises et les cadeaux présentés suivant l'usage.

La Cathédrale se modernise

Aucun travail important n'avait été exécuté à la cathédrale depuis la seconde moitié du XIII siècle. Un terrible incendie qui se déclara en juin 1504 amena des dégâts tels qu'il fallut entreprendre de les réparer. La violence du feu fit fondre le plomb, alors employé pour les couvertures; le clocher et les voûtes furent endommagés. Immédiatement le Chapitre fit venir architectes et maîtres-maçons réputés, notamment le grand architecte Martin Chambige, pour consolider et restaurer l'édifice. En même temps soucieux de la mode, plus que du respect des plans primitifs, l'évêque et les chanoines voulurent ajouter à la cathédrale les enjolivements, alors à la mode, ceux du style ogival flamboyant. Contraste saisissant avec la sobriété plus pure mais plus austère

des premiers constructeurs. C'est ainsi que furent ajoutés les croisillons nord et sud, monumentaux par rapport au reste. Nous appelons encore le portail sud, le plus décoré des deux, « grand portail ». Ces travaux durèrent pendant tout le règne de Louis XII et celui de François I^r qui, tous deux, accordèrent pour cela de généreuses subventions. En reconnaissance, le portail du midi fut décoré des statues très bien exécutées des deux rois, de Anne de Bretagne et Eléonore d'Autriche, les deux reines. (La Révolution détruisit ces belles œuvres). Au portail nord furent placées les armes de François I^r qu'on peut voir encore.

En 1516 fut élevé, par le même architecte très vraisemblablement, le beau portail de l'église Saint-Pierre; mais la nef de cet édifice en cours de construction alors, ne fut jamais terminée, à sa voûte, la charpente de bois est restée.

Des pestes

Des pestes, renouvelées, malheureusement de celles du Moyen-âge, causèrent des ravages à Senlis en 1509 et 1510. Pour lutter énergiquement contre toute propagation de ce fléau, la

municipalité inaugura le système de l'isolement des malades contagieux en faisant construire hors des murs, au lieu qui s'appellera désormais « la Santé », entre la porte de Creil et la rivière d'Aunette, un système de pavillons d'isolement dont quelques-uns subsistent encore.

Bayard

Plus heureux que Jeanne d'Arc, Bayard le chevalier sans peur et sans reproche, reçut, en 1514, une hospitalité moins mesurée que la sienne; sa compagnie fut abondamment pourvue de vivres. Délivrés des tracas et des pertes occasionnés par la guerre de Cent ans, les Senlisiens reprenaient leur bonne coutume d'accueillante et large hospitalité.

Visites royales

Les visites royales ou princières se succèdent ; sans les énumérer toutes, signalons que le roi François I^{er} est reçu au retour de son sacre (1515). En 1531 le Dauphin et ses deux frères; en 1532 la reine Eléonore d'Autriche, seconde femme du Roi, y séjournent également.

Deux grands Évêques

Un des évêques de Senlis du XVI^e siècle, Arthur Fillon (mort en 1526), a laissé le souvenir d'un homme très bon et très charitable. Il rétablit l'hôpital qui avait été fondé, comme on l'a vu, par Louis VII, et seul en assura la dépense. Il acheta une maison dans la rue Saint-Pierre pour y établir un collège et, par son testament, il légua deux cents livres tournois pour l'acquisition d'une autre maison qu'il destinait aux écoles de Senlis.

Son successeur, Guillaume Parvi, ou Petit, eut une grande réputation de prédicateur et de lettré; il fut précepteur des enfants du Roi.

Il a beaucoup contribué aux embellissements de sa cathédrale et fit refaire et agrandir l'évêché qui était contigu et qu'un incendie avait failli anéantir. Il construisit notamment la façade qui se voit encore rue aux Flageards, avec ses pilastres et ses chapiteaux élégants et finement sculptés.

Travaux à l'enceinte

Les travaux de réfection et d'augmentation des fortifications de la ville continuaient tou-

jours; en 1544 et 1545 c'est M. de Roberval, célèbre ingénieur, qui les dirige.

A cette époque, une invasion par les troupes de Charles-Quint était possible et même redoutée, d'autant que les guerres d'Italie avaient fait porter bien loin de nos frontières Nord et Est les meilleures de nos troupes. Le traité de Crépy-en-Laonnois (1544) mit fin à ces craintes, mais le roi d'Angleterre Henri VIII, allié de Charles-Quint, n'avait pas déposé les armes et on craignait une invasion de la Picardie ; la paix fut également signée avec lui en 1546.

La Réforme

Les théories de Luther avaient fait quelques adeptes à Senlis, dès le règne de François I^{er}, malgré la foi catholique ardente de la grosse majorité des habitants. Les ouvrages de Calvin aidant, vers le milieu du XVI^e siècle, on comptait, paraît-il, près de cinq cents Réformés parmi lesquels quelques notables et des magistrats.

Le 20 Octobre 1543 naquit même a Senlis, Simon Goulart ou Goulard, l'un des premiers et des plus grands écrivains de la nouvelle

religion. Parti pour Genève en 1566, il mourut en cette ville en 1628.

Henri II

Aucun événement important n'est à signaler sous Henri II. Le roi différa sa première visite ; elle n'eut lieu qu'en Janvier 1549 (il régnait depuis 1547). Comme ils avaient eu le temps de se préparer les Senlisiens joignirent, cette fois, aux présents traditionnels de muids de vin et d'avoine, un beau travail d'orfèvrerie : un lis d'argent surmonté de croissants de même métal enlacés dans une couronne impériale. Malgré cette courtoisie de la ville, Henri II ne revint pas à Senlis.

Les craintes qu'inspirait Charles-Quint furent aussi vives à la fin de ce règne que sous François I^{er}, surtout après la prise de Saint-Quentin (1557), la paix de Cateau-Cambrésis (3 Avril 1559) y mit fin mais, trois mois après, le roi mourait accidentellement à Paris.

VIII

Charles IX — Henri III

La Ligue et le siège de 1589

Les premières années de Henri IV

Catholiques et protestants. — Quelques poursuites anodines contre les protestants avaient été signalées à Senlis au temps de François I^{er}, il en fut de même sous Henri II. Sous Charles IX, ce fut plus sérieux et quelques Senlisiens furent exécutés à Paris, un seul le fut à Senlis, cette seule exécution attrista les Senlisiens même catholiques ; la modération continuant de régner de part et d'autre, en cette

ville, réfractaire aux manifestations bruyantes d'opinions et aux polémiques.

D'ailleurs le clergé senlisien avait encore à sa tête un évêque remarquable Pierre Le Chevallier. Ce prélat qui prit possession de son siège en 1562, se rendit célèbre par sa charité, par les efforts qu'il fit pour développer le collège de Senlis, ainsi que par sa grande modération au milieu des événements de son temps. La population se montrait en pleine communion d'idées avec lui, et lors de la Saint-Barthélemy aucun geste de persécution ne fut esquissé pas même par quelques fanatiques isolés, comme il en existe toujours en tous temps et en tout lieu. Il faut dire que le maréchal de Montmorency, en sa qualité de gouverneur de l'Ile-de-France ne transmit pas l'ordre de massacre. Les « Huguenots » furent avertis de se retirer sans bruit et sans doute pour une courte durée.

Quoi qu'il en soit, depuis lors, le groupe des habitants de religion réformée dut diminuer, car jamais plus les historiens de Senlis n'y font allusion, aucune poursuite dirigée contre eux n'est rapportée, même à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, aucun conflit, si léger soit-il, n'éclate entre catholiques et protestants.

La Ligue

L'épisode mouvementé de la Ligue auquel nous arrivons, est une lutte entre la royauté et les Ligueurs. Ceux-ci se composaient de catholiques mécontents des concessions accordées aux partisans de la nouvelle religion et qui voulaient obliger le roi et ses ministres à se montrer intransigeants et impitoyables. Les Ligueurs comprenaient des représentants de toutes les classes sociales : clergé, noblesse, bourgeois, gens du peuple même ; leur chef était le duc de Guise (1576). Comme d'usage la « ligue » n'eut pas, tout d'abord, à Senlis de chauds partisans. Le digne évêque Pierre Le Chevallier vécut jusqu'en 1583 : il s'occupait des pauvres et non des propagandes ligueuses ; dans son testament il légua à ceux-là la moitié de l'or et l'argent monnayé qu'on trouverait chez lui à son décès. Ainsi, une somme de 5882 livres 16 sols 10 deniers fut placée en rente au denier 12 et fut l'origine du « bureau des pauvres » (consacré par lettres patentes de Henri III (1585). C'est l'ancêtre de notre bureau de bienfaisance. Une plaque de marbre à sa mémoire fut placée dans la grande salle de l'Hôtel de Ville.

Guillaume Rose

Son successeur, homme de talent, Guillaume Rose, avait un caractère tout opposé ; aussi combatif et intolérant que le défunt était pacifique et tolérant, il se déclara, au bout de quelques années, le plus fougueux des militants en faveur de la Ligue et sujet indocile de Henri III.

Celui-ci n'avait pas d'enfants, et son successeur possible, comme héritier du trône le plus proche, était Henri, le roi de Navarre, son beau-frère... Mais ce prince était protestant. Autant d'arguments à la disposition d'un orateur ardent comme l'évêque Guillaume Rose, qui, à Senlis, était secondé par un nommé Pierre Séguin, tout dévoué au duc de Guise, au duc d'Aumale et à M. de Rasse de Saint-Simon, seigneur du Plessis-Chamant, enragé ligueur lui aussi.

Tous trois complotèrent de remplacer le le gouverneur de Senlis, M. d'Humerolles, trop bon royaliste pour leur plaire, par M. de Rasse et y réussirent. Ils se croyaient maîtres de Senlis et gagnèrent à leur cause divers religieux, notamment les pères Cordeliers (1589). Les Senlisiens feignirent la soumission, mais les partisans de la cause royale avaient aussi

de distingués représentants qui se mirent en rapport avec M. de Thorey (Guillaume de Montmorency, frère du futur connétable : quatrième fils du Connétable Anne de Montmorency) qui était à Chantilly. Celui-ci, accompagné de M. de Boutteville, son cousin, mi par la force mi par la ruse, entra à Senlis par la porte Saint-Rieul (26 Avril 1589) avec une cinquantaine de soldats, cavaliers et fantassins et put se saisir de M. de Rasse.

Il se fit remettre les clefs des portes et eut assez vite raison des barricades que les Ligueurs avaient élevées à la hâte dans certaines rues.

Le siège de 1589

Mais la Ligue était tenace, le duc d'Aumale, frère du duc de Mayenne ⁽¹⁾ marcha sur Senlis à la tête d'une petite armée pourvue d'artillerie qui vint investir la ville. De leur côté MM. de Thorey et Bouteville recevaient des renforts amenés par quelques seigneurs des environs, mais bien loin d'atteindre le nombre de l'armée assiégeante. Le duc d'Aumale voulait précipiter son action pour

(1) Charles de Lorraine, duc de Mayenne, le puissant chef de la Ligue. Le duc d'Aumale était également un Charles de Lorraine.

empêcher les défenseurs de Senlis de s'organiser.

Dès le 30 Avril la ville était en partie investie par M. de Mainneville, un des lieutenants du duc d'Aumale, qui s'était installé dans le faubourg Saint-Martin.

De Mainneville commença par détourner le cours de la Nonette afin d'empêcher les moulins de tourner et priver les Senlisiens de farine. Ceux-ci se servirent de moulins à bras et de tous instruments pouvant leur permettre d'écraser le blé en même temps qu'ils pourvoient aux travaux de défense.

Dès le 1^{er} Mai, le duc d'Aumale fit sommer M. de Thorey de se rendre ; celui-ci refusa, mais dépêcha un courrier à M. de Longueville, qui commandait à Compiègne, pour lui demander du secours. Les assiégeants continuaient à se renforcer chaque jour ; malgré une sortie des assiégés, ils complétèrent leur investissement le 12. Le 14 ils avaient douze mille hommes et 16 pièces de canon ; le 15 ces pièces commencèrent à ouvrir un tir convergent contre les remparts pour y ouvrir une brèche. A cette époque le peu de portée des pièces, même des pièces de siège, ne permettait que ce genre de tir pour produire un effet rapide et efficace et

procurer le passage indispensable pour un assaut. Ces tirs étaient dirigés au point faible du rempart entre les portes de Paris et de Creil. Le 16 la brèche fut obtenue non loin de la porte de Paris. L'assaut commença, mais les assiégés pouvaient aussi concentrer leurs efforts sur le point menacé; ils firent un feu soutenu et luttèrent avec une farouche énergie pendant six heures entières. Trois attaques furent successivement, lancées, arrêtées et refoulées; la nuit seule mit fin au combat (ce temps relativement heureux ne connaissait pas les combats nocturnes).

Malgré cette résistance efficace et sans défaillance, les prudents envisageaient l'éventualité d'une capitulation ; quand, le 17, on signala l'arrivée de M. de Longueville accompagné de M. de La Noue, renommé pour sa bravoure, ils n'avaient avec eux que 2500 hommes environ, mais c'étaient d'excellents soldats (800 cavaliers et 1500 arquebusiers (dont quelques-uns à cheval, etc.)), ils avaient trois couleuvrines, l'artillerie de campagne d'alors.

Le duc d'Aumale fit face aux arrivants, mais ne dissimula pas son mépris pour une aussi faible armée; le combat s'engagea entre Montépilloy et l'abbaye de la Victoire, à peu près à l'endroit où, 160 ans avant Jeanne

assaillit le duc de Bedford; il fut de suite acharné. Contrairement aux prévisions optimistes de son chef, l'armée des Ligueurs ne put résister à la fougue et surtout à la tactique supérieure de la petite armée royale; après avoir fait, ce que nous appelons aujourd'hui une préparation d'artillerie et de mousqueterie, M. de La Noue chargea avec une telle impétuosité que les plus braves qui avaient « tenu » fléchirent; la panique se mit dans leurs rangs. Les premiers qui avaient reculé accélérèrent leur retraite qui devint une débandade.

Puis vint le tour de ceux restés autour des murs de Senlis, gardant l'artillerie du duc d'Aumale et tous les bagages. Près de 400 périrent, les autres finirent par lâcher pied, abandonnant matériel et munitions ; M. de Mainneville fut tué. La victoire était complète et les pertes des assiégeants auraient été bien supérieures à ce qu'elles furent si M. de Thorey avait permis à la garnison de sortir et de prendre les Ligueurs entre deux feux. Mais en ce temps, on traitait les ennemis, surtout vaincus, d'une manière chevaleresque. Les Senlisiens imitèrent leur chef ; ils recueillirent tous les blessés dans la ville pour les panser, les soigner et les reconforter.

Quant au duc d'Aumale et à ses lieutenants ils furent reconduits l'épée dans les reins jusqu'à Saint-Denis et rentrèrent à Paris tout penauds. L'ironie parisienne s'exerça à leurs dépens et la « Satire Menippée », le pamphlet d'alors, les égratigna fort.

A part les énormes brèches faites aux remparts, Senlis avait peu souffert, ses monuments demeuraient intacts, mais l'alerte avait été

Mort de Henri III

Henri III assiégeait Pontoise (Juillet 1589), une députation de cinq habitants de Senlis alla l'y saluer ainsi que le Roi de Navarre; elle reçut de tous deux le meilleur accueil et obtint, en raison de la belle conduite de la ville et de sa fidélité, une exemption de taille. Quelques jours après, le Roi était mortellement blessé devant Saint-Cloud par le moine Jacques Clément. Dès le lendemain, 2 Août, le Roi de Navarre annonçait par lettre cette mort aux officiers et échevins de Senlis. Aussi deux échevins furent députés pour se rendre auprès de lui, l'assurer des sentiments de fidélité de la ville et en son nom, le reconnaître comme Roi de France. Le futur Henri IV sut gré à notre cité de cette nouvelle marque de confiance et d'empressement à le servir et jamais sa bienveillance ne s'est démentie.

La générosité de Henri IV

Continuant la générosité d'Henri III, en la dédommageant des pertes subies au cours du siège et des dépenses occasionnées par les garnisons, il accorda à Senlis, en Juin 1590, exemption de tailles pour neuf années. C'est dans les lettres patentes rédigées à ce sujet que se trouve la fameuse phrase gravée sur marbre à la façade de notre hôtel de ville : « Ayant
« notre heur prins son commencement en la
« ville de Senlis où il s'est depuis semé et
« augmenté partout en notre royaume ».

Les trésoriers généraux de France, pour s'éloigner du milieu si agité de Paris, vinrent exercer leur charge à Senlis dans le château royal. On vendit le 9 Novembre (1589) les biens des Ligueurs impénitents. Sur le produit de la vente il fut prélevé douze cents écus pour être employés aux réparations des fortifications de la ville.

Le duc de Mayenne, pour se venger, avait repris Pont-Sainte-Maxence et Crépy.

La Noue lui reprit ces places en Février 1590. Mais Senlis était toujours son but et il n'y renonçait pas, d'autant qu'il y était encouragé et aidé par M. de Rasse. Cet irréductible avait fait du château du Plessis-Chamant un

centre de complots. Ne pouvant y parvenir par force, les conjurés tentèrent de la ruse pour s'emparer de notre ville. Ils avaient des complices dans la place, en la personne des partisans de l'évêque Rose (qui prudemment s'était rendu à Paris au moment du siège) et quelques membres du clergé régulier notamment des pères Cordeliers.

De là est sorti l'épisode bien connu de « l'Escalade ».

L'Escalade

Pour renforcer les conspirateurs résidant dans la place ; il leur arriva des soldats déguisés en moines ou en paysans venant censément au marché : des armes étaient cachées sous leurs habits. Parmi ces faux marchands, la chronique rapporte l'histoire de ceux qui étaient arrivés avec de lourdes hottes chargées de fèves et surtout de cerises.

Dans la nuit du Mardi 6 au Mercredi 7 Juillet 1590, l'escalade et l'assaut devaient avoir lieu. Les affidés senlisiens étaient prêts. A la faveur de la nuit deux mille fantassins et huit cents cavaliers s'étaient approchés des remparts aussi silencieusement que possible. Une partie de ces forces s'était dirigée vers la porte de Paris et la fosse aux ânes, espé-

rant que la brèche du siège était insuffisamment réparée. L'autre munie de longues échelles devait pénétrer directement par le sommet des remparts, près l'ex-porte Saint-Saintin, alors supprimée sur le saillant de jonction, point faible et mal défendu.

Une indiscretion fit tout découvrir à M. de Thorey, des ordres furent secrètement donnés et tous les préposés à la défense redoublèrent de vigilance.

Dès le début de l'assaut, l'alarme fut donnée. Les défenseurs étaient à leur poste aux remparts, quand les échelles furent garnies d'assaillants ils les culbutèrent. La milice arrêta ceux qui, dans les rues, tentaient de se grouper et l'affaire, malgré sa longue et minutieuse préparation, était manquée.

Elle eut une suite judiciaire assez sévère, le présidial de Senlis prononça des condamnations capitales : une quarantaine de Senlisiens, les plus coupables : clercs et laïques furent pendus.

Henri IV à Senlis

Le duc de Mayenne, avec une ténacité digne d'une meilleure cause, toujours à la tête du parti des Ligueurs, ne s'avouait pas encore vaincu; les incursions plus ou moins audacieu-

ses de ses troupes se multipliaient encore en nos régions voisines de Paris, obligeant les villes fidèles au roi à une constante surveillance. Des troupes espagnoles commandées par un excellent général d'ailleurs, le duc de Parme, appelé par les Ligueurs à leur aide, se joignaient aux autres. Ceci n'empêcha pas Henri IV de venir plusieurs fois à Senlis en 1590 et, surtout, en Mai 1591 et d'y séjourner. Sa cassette royale était pauvre, elle ne lui permettait pas de réparer notre vieux château ; quant à la Ville, les dépenses militaires étaient encore trop importantes pour qu'elle put y faire face. Cette demeure royale ne présentait plus confort et sécurité suffisants. Aussi le roi descendait-il dans un hôtel particulier tout proche, l'hôtel « Saint-Péravi » (actuellement occupé par l'Ecole publique des garçons).

En 1592, son Quartier Général était aux portes de Senlis à Villemétrie ; alors que son artillerie cantonnait à Montlévêque et à Borest. Quand il s'éloignait, les Ligueurs recommençaient leurs audacieuses incursions. Heureusement, l'événement décisif du règne allait bientôt se produire.

Sacre du Roi

Devenu catholique, Henri IV est sacré en

la cathédrale de Chartres, le 26 Février 1594, et la Ligue perd sa raison d'être.

Au milieu d'un enthousiasme populaire encore accru, il est l'hôte de Senlis du 17 au 21 Mars et y prépare son entrée dans la capitale. En quittant Senlis le 21, il dit que cette fois Dieu seul pourrait l'en empêcher, et effectivement le lendemain 22, il fait son entrée dans Paris. La joie de Senlis redouble à cette nouvelle. Les personnages de la Cour restés à Senlis, notamment Mesdames d'Angoulême (1) et d'Estrées, entendent un *Te Deum* à la cathédrale, et le soir, elles sont reçues à l'hôtel de ville où une collation est offerte.

Cette consolidation définitive de son pouvoir n'éloigne pas Henri IV de notre ville, nous le verrons plus loin.

(1) Diane de France, veuve du duc François de Montmorency, fils aîné du Connétable Anne.

IX

Coup d'œil sur Senlis au XVI^e Siècle

La seconde partie du règne de Henri IV

Les arts. — Avant de pousser plus loin ce récit, il convient de présenter Senlis tel qu'il est devenu depuis trois siècles et ce qu'en a fait ce qu'on appelle la « Renaissance ».

La Renaissance est un mouvement, une mode presque tyrannique, s'étendant à la Littérature, aux Sciences, aux Arts. Après avoir débuté en Italie, au milieu du XIV^e siècle, elle se répandit en Europe et en France à la fin du XV^e siècle et pendant presque tout le XVI^e siècle. Les forces créatrices du Moyen Age

perdant de leur vigueur et se tarissant, lui firent place. Les Arts nouveaux étaient inspirés de l'Antiquité. Les guerres d'Italie contribuèrent à sa diffusion chez nous. Les édifices portèrent les traces du style ogival flamboyant chargé de détails décadents et du style nouveau venu d'au delà des monts. Avant que les nouvelles constructions soient tout à fait et uniquement inspirées par l'art antique renaissant. Il n'y a pas à Senlis de monument important de style Renaissance pur.

L'industrie. — La ville a encore, surtout dans la première moitié du XVI^e siècle, son importance industrielle : si la population n'est déjà plus que de 15 à 18.000 personnes, il y a encore de nombreux maîtres tisserands drapiers employant beaucoup d'ouvriers. Toutefois les règles de fabrication imposées sont trop rigoureuses ; ces manufactures minuscules ne peuvent produire à la fois bon, vite et bon marché. La corporation ne veut pas demander ou ne peut pas obtenir, des règlements plus tolérants et la concurrence de certaines villes voisines, où les fabricants se montrent moins scrupuleux, devient de plus en plus redoutable. Du nombre sont Beauvais, Mello et Chambly.

Les ouvriers, patrons en tête, travaillaient

10 et 11 heures par jour en trois fractions avec un repos de une heure entre elles.

Les guerres de religion accentuèrent la crise née de la concurrence.

Quant aux « tombiers », ils avaient gardé leur renommée et leur activité du Moyen Age.

La justice. — En même temps, Senlis était une ville judiciaire importante, chef-lieu d'un des plus grands bailliages du royaume. Au début du XVI^e siècle, sa compétence s'étendait jusqu'à Clermont, Beauvais et le Vexin français, Mantes et Meulan, Beaumont-sur-Oise, et, d'autre côté, jusqu'à Villers-Cotterêts et Compiègne. Sa juridiction était à la fois civile et criminelle. Henri II, lorsqu'il créa les « *présidiaux* », y ajouta un siège présidial, c'est-à-dire une ou plusieurs chambres qui, pour décharger les Parlements, jugeaient sans appel les causes civiles ou criminelles les moins importantes. Un tel centre judiciaire représentait un gros effectif de conseillers, juges, greffiers, procureurs et huissiers.

Senlis était encore le siège d'une « *élection* », juridiction financière ayant, elle aussi, son personnel distinct, d'une « *maîtrise des Eaux et Forêts* » avec ses magistrats et agents, d'une « *maréchaussée* », sorte de tri-

bunal pour la police des routes avec son prévôt et sa troupe à cheval.

Au-dessus de tout cela notre ville formait un gouvernement particulier dépendant de celui de l'Ile-de-France. La dignité de « Gouverneur » fut presque toujours conférée au bailli.

La vie religieuse

La Senlis religieuse n'était pas moins bien pourvue de dignitaires. Près de l'évêque et de sa suite, il y avait un « chapitre » de vingt-cinq chanoines. De plus, à l'église Saint-Rieul, il y avait aussi, à côté du clergé de la paroisse, un « chapitre » de chanoines. L'église Saint-Frambourg qui ne comptait pas comme paroisse, avait également ses chanoines.

Les paroisses étaient au nombre de *huit*, dont quatre importantes : Saint-Rieul au Nord, Saint-Pierre à l'Est, Sainte-Genève au Sud, Saint-Aignan à l'Ouest. La cathédrale et Saint-Hilaire, tout à fait au centre, n'avaient que peu de paroissiens. Les deux autres, pour les faubourgs, étaient Saint-Martin et Saint-Etienne.

Il y avait, en plus, les couvents : réunion du clergé « régulier ». L'abbaye de Saint-Vincent : le prieuré Saint-Maurice près du

château royal, la Commanderie de Malte près du Beffroi (rue Saint-Jean) ; les Cordeliers (rue du même nom) ; les moines mendiants ou Bonshommes en bas de la rue de Paris (petit quartier de cavalerie).

Comme communauté de femmes, il y avait alors les Dames de Saint-Rémy, hors les murs, au faubourg Saint-Martin. Le couvent fut occupé pendant le siège de 1589 ; les bâtiments endommagés, et on dut les démolir pour éviter de nouveaux dégâts, si la ville se trouvait encore assaillie dans l'avenir.

Trois hôpitaux principaux étaient alors à la disposition des malades et des blessés :

L'hôpital Saint-Martin au faubourg du même, près l'église. Il était distinct de la « Maladrerie » de Saint-Lazare.

L'hôpital Saint-Louis, rue de Paris, chez les Bonshommes et l'Hôtel-Dieu, rue du Châtel. Au début du XVI^e siècle, ce dernier possédait 24 lits ; ce qui ne veut pas dire qu'on ne pouvait y soigner que 24 malades, car, à cette époque, un lit en recevait plusieurs.

Dix religieuses en assuraient la direction et le service.

La vie militaire

Le Senlis militaire est surtout représenté

par ses fortifications dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises. Au milieu du XVI^e siècle, M. de Roberval les renforça et les perfectionna. Les murailles avaient six pointes ou éperons, qui renforçaient et coupaient les lignes droites : le plus important était à la porte de Meaux ; un autre à la porte Bellon ; un troisième au puits Saint-Saintin ; le quatrième à la porte Saint-Rieul (extrémité de la rue de Villevert), le cinquième à la petite porte Aiguillière ; et le dernier à la porte de Creil. Un bastion triangulaire protégeait au Sud la petite sortie de la Poterne et une autre issue voisine, à la Tournelle Saint-Vincent. N'oublions pas qu'il y avait encore l'importante porte de Paris. Et non loin une poterne, la porte « aux Anes ».

Presque chaque maison avait son puits particulier, mais il y avait aussi des puits publics — tant pour les pauvres gens, pour les marchés que pour les services d'incendie.

La ville avait des pièces de canon et ses défenseurs étaient pris chez les habitants eux-mêmes, organisés en milice urbaine.

Il y avait aussi une compagnie des « arquebusiers » recrutée principalement dans le corps des marchands, fabricants et manufacturiers. Comme on l'a vu au cours de cette

histoire, en cas de danger ou de siège des soldats de métier venaient renforcer les habitants et constituaient une garnison provisoire.

Pour récompenser les meilleurs défenseurs locaux de la ville lors du siège de 1589, M. de Thorey créa la Compagnie des Royalistes qui, au XVII^e siècle, portera le titre de « royalistes fusiliers ». Elle devait comprendre 48 hommes, chiffre qui ne fut jamais dépassé; à sa tête se trouvaient un capitaine, un lieutenant, deux dizainiers et deux sous-dizainiers.

Cette compagnie qui avait son uniforme et son drapeau, lequel était d'azur aux armes du Roi, enveloppées de lys, portant cette devise : « Ils ont soutenu la gloire du Roi, à perte de leur sang, et conservé la pureté des lys », dura jusqu'à la Révolution.

Les rues et monuments

Pour terminer cette revue, ajoutons que la disposition des rues et places était sans changement depuis le Moyen Age; quelques parties d'édifices furent remaniées ou ajoutées mais, comme il vient d'être dit ci-dessus, aucun monument important ne fut édifié en entier. L'église Saint-Pierre se voit pourvue de sa

haute et massive tour surmontée de sa cloche de pierre qui devait recevoir comme couronnement une sphère dorée revêtue elle-même d'une croix.

On compte, datant de ce siècle, une maison, rue de Paris, ancienne poste aux chevaux (31, rue Vieille-de-Paris), l'hôtel de pierre et briques rue Sainte-Geneviève, à l'angle de la rue du Haubergier, où est aujourd'hui le musée régional, l'hôtel des Trois-Pots à la porte même du château royal. Quelques hôtels particuliers; des escaliers en pierre, tournant dans des tourelles hexagones; la façade nord de l'ancien évêché et les adjonctions signalées plus haut à la cathédrale et à l'église Saint-Pierre, etc.

Les écrivains

Comme personnages qui se sont illustrés dans les lettres, nous avons nommé, chemin faisant, Simon Goulart; joignons-lui Guillaume Durand, aussi enfant de Senlis, qui devint conseiller au bailliage de sa ville natale; c'est un bon poète et un savant traducteur d'auteurs anciens, il est mort en 1585. Pendant ce temps écrivaient deux chroniqueurs : Jehan Vaultier, né à Senlis lui aussi, mais grand voyageur et courageux combattant

\

le cas échéant; il le prouva en 1589; a laissé un récit de ces événements, fort précieux pour nous; enfin son émule : Jehan Mallet qui occupa successivement des charges municipales depuis celle de « quartenier » jusqu'à échevin et même premier échevin, puis fut conseiller au présidial. Son manuscrit embrasse la chronique de Senlis et de ses environs, depuis 1400 jusqu'en 1594.

Suite du règne de Henri IV

Si les débuts mouvementés du règne d'un de nos plus grands rois, emplissent de nombreuses pages de l'histoire de Senlis, la suite ne retient pas longtemps notre attention.

Cependant le Roi n'oublia jamais ce que la vieille ville royale avait fait pour lui et quel secours il y avait trouvé pour parvenir à consolider et sa couronne et son pouvoir.

Prospérité commerciale

Il passe dans nos murs le jour de Noël 1594 — et y demeure également à la même époque de 1595, quoique le calme ne soit pas revenu définitivement au Nord de Paris. Il ne l'obtiendra qu'avec le traité de Vervins signé avec



HENRI IV. dit le Grand
Roy de France et de Navarre
né à Pau le 13. decembre lan 1563. mort
à Paris le 14. may 1610.

à Paris chez Daumont rue S^t Martin

Henry quatre par son Courage
Roy legitime et Conquerant ;
Non moins intrepide que sage.
Merita le titre de Grand.

(D'après une gravure populaire ancienne)



(D'après une gravure populaire ancienne)

l'Espagne (2 Mai 1598). Senlis put alors s'affranchir des plus lourdes charges qui pèsent sur les places fortes. Par ailleurs, son commerce en avait indirectement profité : sa belle résistance de 1589 avait donné aux populations voisines confiance en la sécurité de sa protection et, à la moindre alerte, beaucoup de personnes venaient y chercher asile, c'étaient déjà des « réfugiés ». Leur présence, jointe à la garnison, apportait un appoint considérable aux affaires. Le marché se tenait trois fois par semaine et les marchands avaient dû réclamer de nouveaux emplacements tant leur nombre s'accroissait.

Malheureusement ces rassemblements avaient la funeste conséquence d'amener des épidémies et le retour de ce qu'on nommait alors invariablement « la peste ». Une nouvelle épidémie est signalée en octobre 1590.

Le Roi catholique oublia les injures adressées au prince et au Roi protestant, il permit à l'impétueux Guillaume Rose de reprendre son siège épiscopal de Senlis (17 Septembre 1596). Après de telles secousses, le début du XVII^e siècle fut pour notre ville comme pour le reste de la France, une période de calme.

Une seule visite princière figure dans nos annales, le 25 Septembre 1606, celle de Vincent

de Gonzague, duc de Mantoue, beau-frère de la reine Marie de Médicis. Il fut reçu par M. de Boutteville, bailli et gouverneur, entouré de tous les personnages officiels.

En 1610, le cardinal François de la Rochefoucauld, l'un des prélats qui ont le plus honoré notre siège, est nommé évêque de Senlis.

Louis XIII - Louis XIV

Funérailles de Henri III. — La mort tragique de Henri IV, qui tant de fois déjà avait échappé au poignard des assassins (une tentative d'assassinat avait eu lieu à Senlis même) plongea Senlis dans un deuil aussi profond que sincère. Et, cadrant avec cette tristesse, la ville eut à rendre des honneurs funèbres à la dépouille mortelle de Henri III qui n'y était jamais venu de son vivant.

Les troubles n'ayant pas permis depuis 1589, de le placer dans un caveau de Saint-Denis, le corps était déposé à Compiègne en l'abbaye de Saint-Corneille. C'est en 1610 seulement, qu'il fut décidé de le transférer à Saint-Denis. Le 21 Juin, le cortège funèbre fit à Senlis une halte qui donna lieu à une importante et imposante cérémonie.

Marguerite de Valois et Bon-Secours

Se souvenant que, depuis 1582, par la volonté de Henri III, son frère, elle est Comtesse de Senlis, Marguerite de France, dont le mariage avec le roi de Navarre (devenu Henri IV) avait été annulé en 1599, vint résider en notre ville.

Le 28 Juillet 1610, elle posa la première pierre d'un couvent de religieux « Capucins », à une demi-lieue de Senlis, à la côte Henry, lieudit l'Aulnay, dominant les marais de l'Aunette près d'une fontaine, à l'emplacement de l'actuelle chapelle de Bon-Secours.

Ces religieux se distinguèrent particulièrement pour les soins donnés aux contagieux, lors des épidémies dont la plus terrible éclatera en 1624.

Terminée, la chapelle fut dédiée le 27 Juillet 1614 par le cardinal de la Rochefoucauld, qui n'avait pris possession de ses fonctions épiscopales que le 10 Novembre 1613.

Le Cardinal de la Rochefoucauld
et Nicolas Sanguin

C'est lui qui représenta le diocèse aux Etats Généraux de 1614 ; il fut d'ailleurs un peu

plus tard, Grand Aumônier; chef du Conseil du roi et même premier ministre jusqu'au moment où le cardinal de Richelieu prit définitivement le pouvoir (1624).

Son successeur à Senlis, Nicolas Sanguin, y a laissé également de grands souvenirs par sa charité extrême et ses fondations. A peine son entrée solennelle avait-elle eu lieu par la porte Saint-Rieul, suivant la tradition, 6 Avril 1623, que la peste était signalée. Grâce aux mesures sévères prises par les échevins, le fléau fut tenu à distance, mais en 1624, une imprudence l'introduisit et, durant six ans, il sévit à l'état endémique. L'évêque, comme les Capucins dont nous venons de signaler l'installation, se prodiguèrent.

Ceux-ci, après avoir séjourné momentanément à Saint-Lazare pour être plus près des malades, alors que leur couvent servait de lieu d'isolement pour les contagieux, s'installèrent définitivement à l'intérieur de la Ville rue Saint-Yves à l'Argent en 1642. Ils y étaient encore à la Révolution.

Le nouvel évêque fonda en 1628, tout contre l'abbaye de Saint-Vincent, pour instruire les jeunes filles, comme les garçons l'étaient en celle-ci, un couvent de religieuses, le monastère de « la Présentation », dont les vestiges

sont aujourd'hui réunis à l'Institution Saint-Vincent. C'est dans la chapelle de ce monastère que ses restes furent inhumés, suivant sa volonté. Ses obsèques, en 1653, furent très solennelles : il était mort subitement à Paris, dans la galerie du Louvre, le 15 Juillet de cette année-là.

Senlis, ville accueillante, fut choisie momentanément comme asile par un célèbre juriconsulte et diplomate hollandais Grotius, alors exilé. Il y écrivit une partie de son célèbre traité « de Jure Belli et Pacis », « du droit de la guerre et de la paix ».

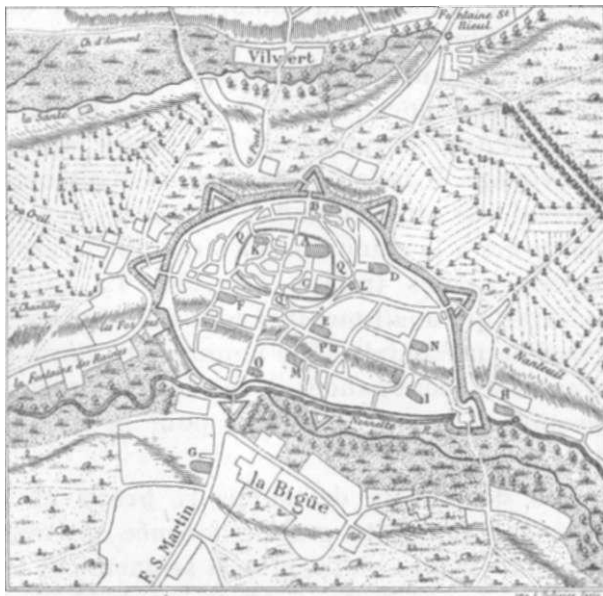
Les séjours royaux sous Louis XIII

Notre cité mérite encore pleinement sous Louis XIII son titre de ville royale; les visites et passages du roi et de la famille royale furent nombreux.

La reine-mère Marie de Médicis en inaugure la série en 1617 ; elle la continue en Avril et Juin 1624 : le 5 Juillet, la jeune reine Anne d'Autriche est reçue à son tour.

Mais la plus belle et la plus retentissante cérémonie qui se soit déroulée à Senlis, en cet ordre d'idées, fut la réception de la reine Henriette de France, sœur du roi, qui venait

PLAN DE LA VILLE DE SENLIS



A Notre Dame Egl. Cathéd. et Paroisse

B S' Rieul Paroisse

C S' Frambourg

D S' Pierre Paroisse

E S' Geneviève Paroisse

F S' Agnan Paroisse

G S' Martin Paroisse au Faubourg

H S'Etienne Paroisse

I S' Vincent Abbaye

K S' Maurice Prieuré

I S' Hilaire autrefois Paroisse

M Les Cordeliers

N les Capucins

O les Carmes

P La Charité

Q Vieille Enceinte dite la Cité

d'épouser Charles I^{er}, roi d'Angleterre et qui rejoignait son royaume (3 Juin 1625). Elle était entourée de son service d'honneur et escortée des ambassadeurs extraordinaires venus de Londres, au nombre desquels le duc de Buckingham. Cette grandiose réception était très compliquée par le fait que les deux reines de France : Marie de Médicis la reine-mère et Anne d'Autriche la jeune reine, étaient du voyage. Il fallait pour elles un cérémonial spécial car elles entendaient laisser tous les honneurs à la reine d'Angleterre. Elles furent logées, toutes trois à l'Evêché. La milice urbaine qui avait mobilisé tout son contingent possible présentait 1200 hommes de garde et d'escorte, commandés par Louis Crochet, promu au grade de colonel pour la circonstance.

Les documents du temps si précis et si détaillés sur cette grande journée ne nous apprennent pas où les grands seigneurs et les officiers furent logés ce soir-là ; probablement chez des particuliers ou dans les hostelleries, alors en renom de la rue de Paris : l'Echiquier, la Galère et le Pot d'Étain.

Le roi fut encore plus discret que sa femme, et que sa mère ; il ne se présenta que le lendemain, ayant couché à Chantilly. Il fut reçu

sans grande pompe à la porte de Creil, d'assez bonne heure le matin, puis, sans entrer en ville, il continua sa route vers Compiègne où devait se faire la concentration générale. La reine d'Angleterre partit dans l'après-midi du 4, dans son carrosse attelé de six chevaux blancs avec le même cortège d'apparat qu'à l'arrivée ; elle fut conduite à la porte Saint-Rieul pour prendre la route de Compiègne. Tous ces hôtes illustres se déclarèrent enchantés de la réception qui leur avait été offerte.

Là ne s'arrêtèrent pas les séjours royaux de Louis XIII, qui, d'ailleurs, allaient terminer cette longue suite de relations durables entre la royauté et notre petite ville. Sans entrer dans les détails qui surchargeraient cette vue d'ensemble de notre histoire ; il convient de noter les dates 1631, la reine et le cardinal de Richelieu accompagnent le souverain ; 1634, le roi, la reine et la cour passent les jours gras à Senlis ; 1635, le roi seul ou avec la reine. Notons qu'après l'exécution à Toulouse du duc Henri II de Montmorency, ses biens furent confisqués. Le roi ne garda que le domaine de Chantilly qui l'attirait particulièrement à cause de la chasse ; aussi à partir de 1633, séjournant fréquemment à Chantilly il vint

également à Senlis. Louis XIII était passionné de chasse, sans apparat et sans les spectacles des chasses à cour théâtrales (1).

En 1636, ce sont des préoccupations graves qui mettent encore nos contrées en état d'alerte. Les Espagnols et les « Impériaux », malgré les victoires de Richelieu, menacent notre frontière du Nord. Ils ne sont arrêtés que peu de temps par nos forteresses et viennent mettre le siège devant Corbie. Paris prend peur et Senlis partage cette crainte. On y prend des dispositions pour être prêts en cas de siège.

Richelieu, grâce à son calme et son énergie, ramène la confiance, suscite même un élan patriotique et des enrôlements volontaires. La région de Senlis devient un centre de concentration de troupes françaises. Le 8 Septembre, le roi rejoint le cardinal de Richelieu à l'abbaye de la Victoire et séjourne à Senlis, Monsieur vient l'y rejoindre et part le 15 Septembre de Senlis pour Roye; les préparatifs terminés, Louis XIII part à son tour pour la Picardie.

Corbie succombe, mais est vite repris par

(1) Grand sportif également il jouait fort bien à la paume.

les troupes françaises qui reconduisent les ennemis à la frontière. Le cauchemar est dissipé.

Louis XIII avait de nombreuses et excellentes qualités, mais souvent opposées à celles de son fils Louis XIV; autant il était simple, fuyant les réunions mondaines, le bruit, les salons et les caquets, aimant même à la chasse, se trouver seul ou seulement aidé de quelques familiers; autant le jeune roi qui montait sur le trône à l'âge de 5 ans allait être mondain et allait considérer qu'une cour brillante et des fêtes somptueuses étaient indispensables pour exercer dignement « son métier de roi ». Aussi, la simplicité d'un séjour comme celui de Senlis, devenu plutôt rendez-vous de chasse que villégiature royale, ne pouvait lui convenir. Son règne long, brillant, chargé de faits, de fastes et aussi, hélas, de déceptions et de revers, ne devait pas être mentionné dans l'histoire de Senlis.

Visite de Louis XIV encore enfant

Les documents du temps ne nous indiquent qu'une seule visite de celui qui sera le roi Soleil ; c'est un passage. Accompagné de la reine-mère, alors qu'il n'a que onze ans,

pendant une accalmie de la Fronde au retour de Compiègne et se rendant à Paris, il est reçu le 17 Août 1649. Comme Henriette de France reine d'Angleterre, accueillie en 1625, une autre reine est reçue à Senlis vingt années après (30 Novembre 1645) : c'est Marie de Gonzague, fille du duc de Mantoue, qu'Anne d'Autriche et Mazarin viennent de marier au roi de Pologne Ladislas IV.

L'ordonnance de la cérémonie fut renouvelée de celle de 1625 ; avec moins d'éclat sans doute. La reine eut aussi ses appartements à l'évêché.

Si l'activité politique fut nulle à Senlis durant ce grand règne, l'activité industrielle diminua énormément aussi pour les raisons déjà exposées. La ville devenait de plus en plus un centre judiciaire et bourgeois, une ville de fonctionnaires. On a accusé les établissements religieux, et les particuliers d'acaparement des maisons ouvrières et artisanales pour les démolir, agrandir les jardins et bâtir des maisons plus somptueuses ; mais il est fort vraisemblable que ces acquéreurs n'ont pas recouru à des expulsions ou expropriations, c'est parce que les maisons des artisans et celles de leurs ouvriers étaient

délaissées, que les couvents ou les riches bourgeois ont pu les acquérir.

Construction du Saint-Vincent actuel

Quoi qu'il en soit nous devons signaler la construction vers 1660 des bâtiments grandioses de l'abbaye de Saint-Vincent tels que nous les voyons encore aujourd'hui. Cloître à colonnes doriques, beaux réfectoires, escaliers larges et majestueux, haute façade décorée, etc., etc.

Fondation de la Charité

Il ne faut pas omettre, au passage, une fondation qui eut des conséquences sur la vie senlisienne à la fin du XVII^e siècle et pendant tout le XVIII^e siècle.

Messire Jacques Jolly, *enfant de Senlis*, avocat en Parlement, docteur en droit civil et canon, savant en langues grecque et hébraïque, trois fois recteur de l'Université de Paris, fit donation de ses biens en 1647 aux religieux frères de la Charité de Paris afin de fonder à *Senlis* un hôpital de charité, sous l'invocation du bienheureux Jean de Dieu.

En 1668, ils furent autorisés par l'évêque de Senlis, avec l'agrément du Gouverneur de la

Ville, à acheter plusieurs maisons rue Sainte-Geneviève (dans le prolongement appelé, aujourd'hui rue de Meaux ; la rue de la République n'existait pas alors) pour s'y installer et y ouvrir, suivant le vœu du donateur, un *hôpital* pour les pauvres malades du sexe masculin et les blessés de quelque pays et de quelque religion qu'ils fussent.

Ouvert en 1670, cet hôpital s'appela hôpital Saint-Denis et Saint-Firmin de la *Charité*. En 1675, les frères annexèrent à leur hôpital une maison « de force » pour les *fous*, les libertins et autres que le gouvernement du roi faisait enfermer. Cet établissement dut s'agrandir et c'est ainsi que beaucoup de maisons et de terrains furent acquis successivement par les frères.

Anticipant un peu sur le XVIII^e siècle et la suite, disons que leur chapelle, commencée en 1706 fut dédiée en 1715. C'est elle que nous voyons encore rue de Meaux et qui, après avoir abrité le musée municipal (ouvert en 1887) est aujourd'hui, depuis 1935, la grande et belle salle du Musée de la Vénérie.

Quant aux vastes bâtiments du Couvent de la Charité, après avoir été au XIX^e siècle, Sous-Préfecture, Tribunal Civil et son annexe la prison, ils furent en grande partie incendiés

par l'armée allemande, le 2 Septembre 1914. Ils ne sont pas encore relevés.

Cet hôpital des frères Saint-Jean de Dieu et cet asile d'aliénés furent remarquablement tenus et les aliénistes modernes constatent que les traitements appliqués aux malades au XVIII^e siècle ne différaient pas sensiblement de ceux qu'ils emploient actuellement.

Divers écrivains

Senlis ne peut se flatter d'avoir apporté sa contribution au brillant essaim d'écrivains et d'artistes qui illustrèrent le règne de Louis XIV.

Aucun écrivain de premier et même de second plan n'y est né. Pour ne pas être injuste cependant, nous devons nommer avec Messire Jacques Jolly dont nous venons de parler, François Payot, écuyer, sieur de *Lignières*, qui serait né le 2 Novembre 1626, il appartenait à une noble et ancienne famille de robe. Ami de Cyrano de Bergerac, il est d'abord fort bien avec Nicolas Boileau, mais il y eut brouille entre eux échange d'épigrammes les plus cinglantes. Commensal du prince de Condé à Chantilly, Lignières mourut

en 1704. Ses œuvres méritent mieux que l'oubli. Elles sont tout le contraire des écrits pieux de Jacques Jolly. Un chimiste célèbre : Claude *Bourdelin* pour fuir le bruit de la capitale et trouver le calme nécessaire à ses travaux, était venu se fixer à Senlis. Il eut dans notre ville deux fils qui peuvent être comptés au nombre de ceux dont elle peut s'enorgueillir. Claude Bourdelin, né le 21 Juin 1667, étudia la médecine et devint premier médecin de la duchesse de Bourgogne. Il présenta de nombreux travaux à l'Académie des Sciences. Il mourut en 1711. François Bourdelin, né le 15 Juillet 1668, que son père destinait à la chimie et à la pharmacie, étudia le droit et surtout les langues étrangères, quoique ce fut contre la volonté paternelle, il sut l'anglais, l'allemand, l'italien. Il réussit à partir comme secrétaire d'ambassade à Copenhague, le climat l'obligea à rentrer en France. Revenu à Paris, il acheta une charge de conseiller au Châtelet, mais s'occupa aussi d'antiquités, de numismatique et surtout de linguistique. Il finit par entrer au bureau du comte de Pontchartrain, ministre de la Marine, où il traduisit les dépêches étrangères et où il collabora, en fait, pendant sept ou huit ans avec le ministre (il mourut en 1717).

Quant au célèbre mémorialiste, le duc de Saint-Simon, s'il fut longtemps bailli de Senlis, il y vint rarement et n'y posséda même pas de pied à terre.

L'ancien hôtel de sa famille, rue Bellon, avait été vendu depuis longtemps.

Louis XV - Louis XVI

Les débuts de la Révolution

Moins encore que celui de Louis XIV, le règne de Louis XV ne devait apporter sa collaboration à l'histoire de Senlis. Heureusement aucune menace étrangère ne contraignit la ville à reprendre son rôle de sentinelle avancée de Paris. Aucun événement intérieur ne lui assigna un rôle politique.

Court passage du Roi. — On signale le passage du roi, trente ans après son avènement, c'est en 1745. Les esprits étaient joyeux car le roi et son fils Je dauphin, alors âgé de 16 ans, revenaient tout chargés des lauriers de la victoire de Fontenoy, à laquelle ils avaient assisté. Les maisons étaient tapissées,

les rues sablées, les pièces d'artillerie tirées de l'Arsenal pour mêler leur voix grave aux vivats de la foule et aux carillons des cloches. Mais ce ne fut, hélas, qu'un passage entre la porte Saint-Rieul et la porte de Paris ; le brillant cortège ne laissa bientôt que la vision éblouissante de sa grâce et de sa splendeur; déjà, les hôtes s'éloignaient.

La rue royale. — Pour la topographie de la cité, cette traversée fulgurante eut une conséquence importante ; c'est en descendant l'étroite et rapide rue de Paris, que le roi conçut le projet de la faire remplacer ou au moins doubler, par une voie à la fois plus large et à pente moins accentuée. De là devait sortir la rue Royale que nous nommons aujourd'hui rue de la République.

Quand la volonté royale fut connue, en principe les Senlisiens y applaudirent, mais quand il fut question de passer à l'exécution les difficultés commencèrent. L'Intendant de la généralité de Paris mettait à la charge de la ville : l'établissement de la nouvelle chaussée et son pavage, plus la construction d'une porte à chaque extrémité de la nouvelle voie. Les trottoirs étaient aux frais des riverains et les expropriations à la charge de l'Etat.

Lorsqu'il fallut répartir un impôt nouveau pour fournir au budget de la ville les ressources nécessaires, ce fut à qui ne le supporterait pas. Quant aux habitants de la rue de Paris, bénéficiaires de toute l'activité routière; ils auraient peut-être consenti à l'élargissement de celle-ci, mais l'établissement d'une voie rivale les révoltait.

Les travaux furent commencés en 1753 ; le Vendredi 7 Septembre eut lieu une cérémonie organisée par les ingénieur, entrepreneurs et ouvriers chargés de la construction de la porte royale du côté de Compiègne, cérémonie à laquelle ils avaient invité le maire et les échevins à poser les premières pierres. L'ingénieur n'était autre que Perronet, le célèbre ingénieur des Ponts et Chaussées. Cette porte devait être démolie 80 ans plus tard. La seconde ne fut jamais édifiée. La voie nouvelle perçait les remparts et éventrait en ville les rues parallèles et superposées : des Cordeliers, Sainte-Geneviève et Bellon. Les établissements importants les plus touchés par cette percée furent l'établissement des frères Saint-Jean de Dieu et la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem.

Les frères de la Charité édifièrent sur la

nouvelle rue une grandiose porte monumentale qui existe encore.

Quant à la commanderie elle eut quelques bâtiments écornés.

Pour aller à Compiègne, le roi emprunta souvent la nouvelle rue mais aucune cérémonie ne sembla avoir été organisée pour lui.

Autre travail. — De son côté, la Ville fit faire quelques réparations à la maison commune et rebâtir son annexe la maison d'angle de la rue de Paris.

Cette nouvelle maison un peu style Louis XV nous présente des balcons élégants que nous admirons (1753-1754). C'est à cette époque que fut nommé par le roi, évêque de Senlis Messire Jean-Armand de Roquelaure, qui sera le dernier des successeurs de Saint-Rieul (1754) ; il aura le plus long épiscopat de notre Histoire. Il fut successivement aumônier des rois Louis XV et Louis XVI, conseiller d'Etat, membre de l'Académie française, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, abbé de Saint-Germer et de la Victoire.

Louis XVI. — Le règne de Louis XVI qui s'annonçait comme devant être heureux en raison de ses qualités de modération, de calme et son esprit sérieux, le tout environné

du charme souriant de la reine, fut de suite marqué par de fâcheux présages.

Crise alimentaire. — Vers la fin d'Avril 1775, la nature mettait obstacle aux bonnes intentions du pouvoir : Une mauvaise récolte précédente amenait déjà une augmentation fort sensible du prix des grains. De suite des émeutes éclatèrent sur différents points du territoire français. La région Nord de Paris ne fut pas épargnée et Senlis vit avec stupeur le 2 Mai une troupe de personnes étrangères à la ville venir piller le blé exposé sur le marché et se répandant dans les rues, envahir magasins et greniers. La surprise et le nombre des pillards qui s'élevait à 1.200, empêchèrent la résistance, mais les Senlisiens et les autorités prirent d'énergiques mesures de défense. Dès le lendemain la milice bourgeoise se mobilisa, chevaliers de l'arquebuse et fusiliers s'armèrent et se groupèrent, d'anciens officiers se mirent à leur tête. Aussi la tentative de pillage, plus timide d'ailleurs, fut facilement enrayée.

C'est un prologue à la Révolution. D'ailleurs, il faut savoir que les crises économiques sont toujours la cause déterminante des Révolutions, sinon leur cause profonde.

Agonie du château. — Depuis le règne de Henri IV et même sans doute, depuis la création de cette juridiction, le château royal était devenu le lieu de réunion du Présidial. Or dans le dernier quart du XVIII^e siècle, la ville se trouvait en conflit avec l'Etat au sujet des réparations de ce château. Cependant celles-ci étaient des plus urgentes ; mais chaque administration, espérait les laisser à la charge de l'autre. Le roi Louis XV se souciait trop peu d'une modeste ville comme Senlis, pour intervenir en faveur du château de ses ancêtres, et comme il venait de consacrer de grosses sommes à la reconstruction du Palais de Compiègne, il ne pouvait être demandé de subsides en faveur du modeste édifice senlisien, devenu simple Palais de Justice. Les magistrats s'inquiétaient, non seulement pour leur confort mais même pour leur sécurité. Ils demandèrent asile au moins provisoirement, au maire et aux échevins dans une des salles de l'hôtel de ville; ce qui leur fut accordé. Il était temps; peu après la salle d'audience du château s'écroulait (1780). Indiquons à ce sujet que dans son cahier de doléances de 1789, le Tiers Etat réclama la « restauration de l'ancien château du roi ». Il n'eut pas gain de cause.

Le dernier bailli. — Un membre de la famille de Saint-Simon mourait encore avec le titre de bailli de Senlis en 1783. C'est le dernier de cette famille qui ait joué un rôle dans l'histoire de Senlis qui les comptait au nombre de ses fonctionnaires depuis plus de trois siècles. En fait, fréquemment, c'était le lieutenant général, substitut officiel du bailli, qui remplissait surtout les devoirs de la charge. C'est ainsi que sans perturbation aucune, la vacance du siège put se prolonger jusqu'en 1789. En Janvier de cette année fut nommé bailli Gaston-Pierre-Marc duc de Lévis, capitaine des gardes de Monsieur, frère du roi, un parisien.

L'actif et dévoué lieutenant général était M. Paul Deslandes qui jouera encore à Senlis un grand rôle pendant la Révolution (1).

Autant les Saint-Simon se montraient plus baillis « honoraire » que personnellement actifs, autant le duc de Lévis entendit exercer effectivement sa charge et vivre à Senlis. Il commença par recevoir à l'évêché tous les corps constitués et par faire dans la ville une entrée solennelle avec grand appareil (29 Janvier 1789).

(1) Il sera maire de Senlis de Janvier 1790 à Mars 1792.

Arquebusiers, fusiliers, archers. — Nous avons fait allusion aux arquebusiers et aux fusiliers de la milice bourgeoise senlisienne. Les premiers, comme on l'a vu, déjà constitués en groupement, avaient fait leur devoir en 1589; les seconds que M. de Thorey avait groupés pour en faire une compagnie nouvelle toujours prête, en cas de besoin, à prêter main-forte étaient des vétérans de ces combats du même siècle. Il leur avait donné un uniforme resté le même deux cents ans après : Habit bleu, parements, collet et doublure rouges, guêtres blanches et noires. La Compagnie avait été remaniée et reconstituée en 1785.

Les arquebusiers avaient l'uniforme écarlate avec parements, revers et collet de velours noir doublure jaune : il était galonné d'or. Ils étaient plus indépendants que les fusiliers, choisissaient leurs officiers, étaient propriétaires de leurs armes et ne recevaient aucune solde.

Les fusiliers avaient une solde, des armes fournies par l'arsenal de la ville et leurs officiers étaient nommés par le Gouverneur.

Il existait en même temps deux compagnies d'arc qui avaient leur « Jeu » l'une au bastion de la porte de Meaux, l'autre à la Fosse aux

Anes (1) et une compagnie d'arbalétriers, la moins nombreuse de toutes.

Les arquebusiers, archers et arbalétriers partageaient le sobriquet de « besaciers » qui était attaché aux Senlisiens comme signe distinctif général dans les concours, bouquets provinciaux ou autres grandes manifestations ou fêtes régionales.

Un bouquet provincial d'arc, important pour l'époque, fut rendu à Senlis en 1788.

Industrie et Commerce. — Si le XVIII^e siècle semble n'avoir rien fait pour ressusciter l'industrie senlisienne, le XVII^e l'avait tenté : le roi Louis XIV avait fait un pressant appel à son bon vouloir et le grand ministre Colbert avait pris des mesures judicieuses pour aider les chefs d'industrie dans leur tâche de renouvellement. Nous ne savons si le patronat senlisien fit les efforts nécessaires pour répondre à ces exhortations flatteuses ; mais le résultat fut nul. L'animation venait des transports, de l'importance de nos routes avec les commerces qui s'y rattachent : maréchalleries, charronnages, bourrelleries, et surtout les relais de postes et les hôtelleries. Il faut penser

(1) Les compagnies modernes occupent encore les mêmes emplacements.

que cela n'avait pas maintenu la population qui, d'après un recensement de 1765, n'est plus que de 4.672 personnes se répartissant en 3514 bourgeois, commerçants et gens du peuple, 371 fonctionnaires et 787 ecclésiastiques. Il est vraisemblable que 24 ans plus tard, ces chiffres avaient peu varié.

Dès la fin de ce règne les cimetières urbains, autour des églises, furent supprimés et un seul grand cimetière fut ouvert *extra-muros* (1784).

Baumé - Lefebvre de Villebrune

Afforty

Avant de quitter ce Senlis de l'ancien régime, mentionnons deux de ses enfants qui ont laissé un nom :

D'abord le physicien et chimiste *Antoine Baumé*, né le 26 Février 1728 dans la rue qui se nomme aujourd'hui rue de Villevert et qui était alors rue Saint-Antoine, sur la paroisse Saint-Rieul. Son père Guillaume Baumé était propriétaire des hôtelleries du Grand Cerf et de Saint-Antoine avec le titre de pâtissier-rôtisseur. Le jeune Antoine quitta Senlis de bonne heure; après avoir été garçon apothicaire à Compiègne, il partit pour Paris à 17 ans. A 24 ans il fut reçu maître apothicaire

avec grande distinction (1752) et l'Académie des Sciences lui ouvrit ses portes en 1773.

Il est célèbre pour le perfectionnement de *l'aréomètre* qui porte son nom, mais ses découvertes destinées au perfectionnement de l'industrie sont multiples ; et dans des domaines très variés, il passa de la teinture des draps à la dorure des pièces d'horlogerie, de la fabrication de la porcelaine au blanchiment des soies jaunes, etc..

Il indiqua des moyens pour conserver le blé, d'autres pour purifier le salpêtre et même pour éteindre les incendies. Peu d'hommes ont rédigé plus d'articles ou de savants mémoires que lui.

Ruiné par la Révolution, il rentra dans la carrière commerciale qu'il avait abandonnée en 1780 et mourut à Paris le 15 octobre 1804.

En 1732 naît un savant, non plus dans les sciences, mais dans les lettres, Jean-Baptiste *Lefebvre de Villebrune*. D'abord médecin, il abandonna la pratique de cet art pour étudier les langues, mortes et vivantes. Devint professeur d'hébreu et de syriaque au collège de France (1792), directeur de la Bibliothèque Nationale en 1793. Il dut quitter Paris après le 10 Fructidor (1797) et alla se réfugier à Angoulême où il mourut en 1809. Il connaissait

12 à 13 langues et pouvait aller, a-t-on écrit à son sujet, de Paris à Pékin sans le secours d'un interprète.

Les historiens de Senlis citent si fréquemment le chanoine *Afforty* qu'il convient de le présenter ici. Né à Montagny-Sainte-Félicité, le 5 Février 1706, il mourut à Senlis le 28 Mai 1786. Nommé chanoine de Saint-Rieul en 1734, après de brillantes études à Paris, Afforty fut choisi par dom Grenier, collaborateur du contrôleur général des finances sous Louis XV, Bertin, pour être le copiste des chartes et documents d'archives de toute espèce relatifs à notre région de l'Ile-de-France.

Non seulement ce « collecteur de documents » et copiste s'acquitta avec scrupule et exactitude de sa tâche et envoya à Paris les copies de tous les documents qu'il put obtenir dans les chapitres, les monastères, les châteaux, etc., mais il conserva avec soin une seconde copie faite pour lui de ce qui l'avait particulièrement frappé et intéressé. Cette seconde copie sert de témoignage de son patient labeur, car elle forma 26 volumes « in-quarto » en écriture fine et serrée dont 25 sont déposés à la Bibliothèque municipale de Senlis. Mine très riche de renseignements

sur notre ville et ses environs qui neutralisa, en partie, les effets destructeurs de la Révolution.

Contrairement à ce que pense quelquefois le public au sujet d'Afforty, il n'est pas historien et n'a rien laissé comme étude originale.

Préparation des Etats Généraux

Dès Février 1789, la convocation des Etats généraux va être la préoccupation dominante des Senlisiens en raison surtout de l'importance du bailliage dont leur ville est le chef-lieu.

Senlis reçoit des *délégués* électeurs qui vont avoir la double mission de rédiger les cahiers de doléances de chaque ordre et d'élire ensuite les députés chargés de les représenter et défendre dans les assemblées des Etats Généraux les doléances en question. Les réunions préparatoires se succèdent, les trois Ordres travaillant séparément. Les réunions du Tiers Etat se font à l'Hôtel de Ville, celles de la Noblesse à Saint-Vincent et celles du Clergé au palais épiscopal. Seules les réunions de la noblesse étaient calmes, ses cahiers faisaient preuve d'une grande modération. Elle proposa même aux autres ordres une rédaction des

cahiers faits en commun, appuyant cette offre d'un engagement de renoncer à tous ses *privilèges financiers*, ce qui est à retenir.

Dans le Clergé se produisent de vives et audacieuses réclamations; les curés des campagnes apportent leurs multiples doléances et, comme ils sont les plus nombreux dans leur Ordre, ils obtiendront gain de cause. Le Clergé en entier d'ailleurs accepte volontiers la rédaction en commun des fameux cahiers. Le Tiers Etat n'y consent pas à cause du nombre restreint de voix dont il dispose en comparaison de celles des deux autres ordres.

Dans ses cahiers le Tiers Etat demande quelques réformes économiques générales, quelques réformes économiques et administratives locales, et rien au point de vue politique si ce n'est la convocation régulière des États Généraux de cinq années en cinq années.

Les Elus

Les députés élus à Senlis furent : Jean-Baptiste *Massieu*, curé de Cergy, petite bourgade du diocèse de Rouen et du bailliage secondaire de Pontoise, appartenant donc au bas clergé — pour le Clergé.

Le *duc de Levis*, gouverneur et bailli de

Senlis, pour la Noblesse; pour le Tiers Etat, Charles-Christophe *Leblanc*, conseiller au bailliage et siège présidial de Senlis, maire de Senlis; et Nicolas-Pierre-Antoine *Delacour*, cultivateur à Ableiges, petit village des environs de Pontoise.

Nouvelle crise économique

La crise alimentaire de 1775 se reproduit juste au moment des premières réunions des Etats généraux (Mai 1789). Dès Juin des commissaires sont nommés à Senlis pour enquêter, tant chez les particuliers que chez les meuniers, pour connaître la quantité de blé qu'ils détiennent comme provision. Le résultat démontre une insuffisance, quantitative. Un secours est immédiatement réclamé à Paris; en attendant son arrivée, les marchés sont tumultueux. On peut juger de leur importance d'après l'envoi d'un détachement de cinquante cavaliers du régiment de Bourgogne-Cavalerie, avec mission de tenir séjour à Senlis jusqu'à nouvel ordre.

La Garde Nationale

Dès le 18 Juillet, contre-coup des événements de Paris (prise de la Bastille), un ordre du Roi

transmis par le duc de Lévis, prescrit d'organiser la milice bourgeoise pour contribuer à la police et au maintien de l'ordre. C'est l'origine de la Garde Nationale qui fonctionnera à Senlis comme partout, avec des vicissitudes diverses, jusqu'en 1871. L'obligation de ne pas charger cette histoire nous prive d'exposer l'organisation détaillée de cette institution qui, pendant toute la période révolutionnaire notamment, sera présente et agissante dans toutes les manifestations, les cérémonies et les fêtes.

D'anciens officiers se voient confier les grades et un détachement de cavalerie, constitué par les propriétaires de chevaux, est adjoint à cette garde. Ces cavaliers rendront de suite les plus grands services tant dans la ville que dans les campagnes environnantes, en assurant la protection des moissonneurs, des récoltes et approvisionnements de toutes sortes destinées, non seulement à Senlis et à sa région, mais à Paris lui-même.

La capitale a manifesté sa reconnaissance envers Senlis qui, même dans ce domaine, s'est montrée « *Sentinelle avancée de Paris* ».

Attentat de Billion

C'est le dimanche 13 Décembre 1789 que se

produisit l'attentat de Billion, ou Billon, la plus célèbre des affaires criminelles de notre ville.

Nous ne voulons pas nous y étendre, mais il n'est pas permis de n'en pas parler. Louis-Michel-Rieul *Billion*, horloger, place des Quatre-Vents (débouché de la rue de la Tonnelerie dans la rue du Châtel) avait été chassé de la compagnie de *l'Arquebuse* dont il était membre et armurier, pour accusation d'usure, et il avait juré de se venger. Il prémédita et prépara une terrible vengeance, hors de proportion avec l'offense qui pouvait lui avoir été faite. Il construisit chez lui une machine infernale, constituée par des canons de fusils réunis et tous chargés, sorte de mitrailleuse à multiples canons, et s'entoura de plusieurs fusils et pistolets avec un tonneau de poudre en réserve. Les mèches et tout ce qui était nécessaire pour actionner ces engins de mort se trouvaient réunis à portée de sa main.

On devait bénir, ce jour-là, à la cathédrale, le nouveau drapeau et le fanion, de cavalerie de la Garde Nationale. Le cortège partant de l'hôtel de ville devait monter toute la rue du Châtel. Les membres de la compagnie de *l'Arquebuse* devaient prendre place dans le cortège. Billion le savait. Quand son capitaine

et la compagnie arrivent en face de la petite place des Quatre-Vents, les décharges crépitent, les morts et les blessés s'écroulent; Billion utilise maintenant ses fusils et il continue son tir meurtrier. Les plus braves des membres du cortège, plusieurs officiers, notamment Aulas de la Bruyère, lieutenant de la maréchaussée, commandant le détachement de cavalerie de la Garde nationale, s'élancent, enfoncent la porte de la sinistre maison, ils tentent de s'emparer du criminel. Celui-ci a fermé toutes les portes, il faut les enfoncer une à une et il tire toujours; par les brèches faites dans ses portes, il braque ses pistolets. L'intrépidité des défenseurs de l'ordre a raison de sa sauvage résistance. Billion au moment d'être empoigné par Aulas de la Bruyère lui crie : « Sauvez-vous » et il met le feu au baril de poudre.

Quelques secondes après c'est l'explosion. L'effet est tel que le bruit de la détonation peut être perçu jusqu'à Creil. Les vitres des maisons voisines volent en éclats et quelques pierres se détachent de la cathédrale.

Billion a fait 25 morts et 41 blessés. Chose presque incroyable, il respire encore quand, en déblayant, on parvient jusqu'à lui : on l'achève. Aulas de la Bruyère vit encore aussi

malgré 17 blessures au moins reçues; on l'emporte chez lui rue Saint-Père-Avit (annexe actuelle de l'école des garçons). Il survivra à ses terribles blessures et aura bien mérité les honneurs dont il sera l'objet par la suite.

M. Delorme, commandant de l'Arquebuse, avait été tué.

Cette affaire, toute locale, eut un grand retentissement; des collectes furent faites jusqu'à Paris au profit des victimes; le Roi lui-même en fut informé et fit parvenir des secours.

On pouvait croire à une manœuvre politique et à un attentat commis par suite d'un complot; la municipalité de Senlis prit l'heureuse initiative d'informer de suite Bailly, le maire de Paris, l'Assemblée Nationale, le Procureur général du Parlement de Paris et le rédacteur du *Journal de Paris*. Grâce à cela, l'agitation qui avait gagné la capitale put être enrayerée pour faire place seulement à la compassion pour les victimes !

A Senlis, tous ceux qui avaient mission de soigner les blessés se prodiguèrent; les hôpitaux de la Charité et de l'Hôtel-Dieu entre autres. Les frères de la Charité firent venir auprès de Paris leur meilleur chirurgien.

1790 - Senlis chef-lieu de district

L'année 1790 qui allait s'ouvrir fut la plus révolutionnaire de toutes, en ce sens que c'est pendant son cours que furent votées les mesures qui devaient modifier si profondément toutes les institutions existantes et ainsi amener les plus grandes perturbations dans les mœurs et habitudes. Si, en fait, les modifications ne purent être réalisées qu'assez lentement et progressivement, en principe les ordres étaient donnés dès cette seconde année de la *Constituante*.

Senlis verra disparaître les organismes de son activité que nous avons présentés : juridictions, communautés, chapitres et subira, comme le reste du royaume, la nouvelle division territoriale. Une réforme en ce sens avait été esquissée en 1787 et Senlis, alors, avait été promue au grade de chef-lieu de *Département*. Donc, dès les premiers jours de 1790, les villes attendaient anxieuses, comme des fonctionnaires à l'approche d'une promotion, le sort qui allait leur être réservé. M. Deslandes alla trouver nos députés pour leur rappeler le passé et l'importance de Senlis. Le 16 Février (1790), notre ville avait le rang de chef-lieu d'un des neuf districts du

nouveau département de l'Oise, avec 71 paroisses (1). (En 1939 l'arrondissement de Senlis se compose de 9 cantons et 167 communes).

La Municipalité

Les Electeurs et les Elus

La municipalité allait comprendre un maire, huit membres de la municipalité, un procureur de la commune et dix-huit notables; tous désignés par élection. Les électeurs sont appelés citoyens « actifs », ils doivent payer au moins 3 livres d'impositions directes, ce qui représente trois journées de travail. Pour être éligible, il faut payer au moins 10 livres, l'équivalent de dix journées de travail. Les élections ont lieu du 28 Janvier au 1^r Février.

Suppression des monastères

Les ordres et congrégations réguliers sont désormais supprimés en France; néanmoins on laisse, au moins provisoirement, subsister ceux qui s'occupent d'éducation publique et de charité; mais les officiers municipaux

(1) Les 6 autres districts étaient : Beauvais, Chaumont, Grandvilliers, Breteuil, Clermont, Noyon, Compiègne et Crépy.

doivent dresser un inventaire minutieux de tout ce que renferme un couvent et en dresser des procès-verbaux. Ils doivent faire le recensement des religieux profès de chaque maison, etc. Il est ainsi fait à Senlis, chez les Carmes, les Cordeliers, les Capucins, au prieuré Saint-Maurice, à Saint-Vincent même, qui n'est plus alors maison d'enseignement.

Fête de la Fédération

Si Senlis fut priée d'envoyer les délégués de sa Garde Nationale et ceux des compagnies de son district à la grandiose fête parisienne de la Fédération, elle organisa pour elle-même une importante manifestation en l'honneur de ce 14 Juillet 1790. Toutes les autorités civiles, militaires et religieuses y prirent part.

Une messe en plein air fut célébrée dans le vaste fossé du rempart Saint-Pierre, baptisé pour la circonstance « Champ de Mars » ou « Champ de la Fédération » (sur l'emplacement du Jeu de Paume). Orné d'un arc triomphal, de statues allégoriques, de bas-reliefs, tout cela représentant : la liberté, la paix, l'abondance, la Nation, la Loi, le Roi, des vertus chrétiennes, militaires et civiles, etc., etc.. Cette cérémonie se termina par des

défilés en ville avec escortes de gardes nationaux et de militaires.

Les délégués envoyés à Paris furent fiers d'être admis à défiler aux Tuileries devant le Roi et la Cour le 13 et d'assister à la célèbre Fédération du 14. Ils en rendirent compte.

Les inventaires continuèrent par les « chapitres » de Saint-Frambourg, Saint-Rieul, la Cathédrale.

Le tribunal de District, dès Décembre 1790, remplacera toutes les anciennes juridictions supprimées.

Réduction des Paroisses

La garnison

Au début de 1791, en exécution des lois des 12 et 24 Juillet 1790, le serment constitutionnel est imposé au clergé et une seule paroisse est maintenue à Senlis parce que la population est inférieure à 6.000 âmes.

C'est l'église Notre-Dame, l'ex-cathédrale, qui est choisie pour assurer le culte : les églises Saint-Etienne et Saint-Martin provisoirement maintenues comme chapelles de secours seront bientôt supprimées, elles aussi.

L'évêché disparaît également, ainsi que la place de guerre qui est déclassée; toutefois,

pendant les premières années de la Révolution, il y eut toujours une petite garnison à Senlis. Après le détachement de Bourgogne Cavalerie, ce furent des fantassins; un bataillon de volontaires de la Corrèze, puis successivement deux compagnies des Volontaires de l'Yonne et des Volontaires des Deux-Sèvres (ce sont des volontaires de 1791) ; plus tard un détachement du 2^e hussards, etc.

Les Volontaires

Il est, alors, question de la défense de la Patrie et des engagements volontaires. Senlis, dont la population dans son calme légendaire, n'a jamais manifesté de très grandes colères ni de très fortes joies, ne fut pas le théâtre de manifestations enthousiastes dignes d'être rapportées ni dans le sens politique, ni dans le sens militaire et patriotique. Quelques cérémonies brillantes accompagnèrent encore les événements intéressant la Garde Nationale ; comme la remise d'un nouveau drapeau, 14 Juin 1792, le passage du général La Fayette (30 Juin), le renouvellement de la fête de la Fédération (14 Juillet), etc. La solennité organisée le 5 Août (1792) avec solennité pour encourager les enrôlements volontaires n'eut que ce résultat : *six* Senlisiens furent inscrits

pour servir dans les troupes de ligne qui formaient le fond même de l'armée et huit pour servir comme volontaires nationaux, c'est-à-dire appelés à marcher les premiers ; mais pour une durée limitée.

Animation militaire et civile

Démolition d'églises

La ville est animée par les allées et venues incessantes que présentent la grand'route et ses transversales, elle est, ce que nous appelons aujourd'hui, « une gare régulatrice » où se rencontrent les détachements militaires partant ou revenant des armées, ainsi que les convois accessoires, approvisionnement, malades et blessés, munitions, prisonniers de guerre, etc. Sans oublier l'activité civile : marchands et cultivateurs, voyageurs ou voitures publiques et privées — que de problèmes à résoudre ? D'autant que, souvent, il y a des stationnements à subir et à organiser. Plusieurs hôpitaux sont installés à Senlis et un détachement de 500 prisonniers de guerre autrichiens s'y trouve interné.

Tout cela ne facilite pas le ravitaillement que la pénurie des denrées et leur cherté rendent difficile. Il est fort possible qu'on ait

connu la lèpre moderne du « marché noir » et de ses trafiquants, mais il n'y a pas d'écrits officiels à ce sujet. On taxe les grains, on lève les taxes peu après, on les rétablit, etc. Une transformation matérielle de quelques rues accompagne cette vie exceptionnelle. Les ventes de biens nationaux agitent l'opinion et amènent la disparition d'églises et édifices familiers. On démolit les églises Saint-Rieul, Sainte-Geneviève et Saint-Martin, les chapelles de couvents, celle des Capucins, celle du prieuré Saint-Maurice, etc ; d'autres sont transformées en magasins ou ateliers.

Hôpitaux militaires

En 1793, Senlis a vu l'hôpital militaire installé à l'hôpital de la Charité (rue de la République) devenir insuffisant, et d'autres être créés dans l'ex-abbaye de Saint-Vincent et à la Présentation dont les religieuses, elles aussi, avaient dû partir⁽¹⁾.

(1) Les registres de l'état civil constateraient, à défaut d'autres renseignements, l'affluence des malades et blessés militaires par les nombreux actes de décès qu'ils présentent.

C'est dans ces hôpitaux qu'était affecté le chirurgien aide-major Marie-Joseph-Barthélemy Blache qui épousa pendant la Terreur, Mlle Blanche de Salvert pour la sauver de la détention à Chantilly. De ce mariage romanesque, naquit à Senlis le 18 janvier 1799 Jean-Gaston-Marie Blache, qui devint l'un des plus célèbres médecins

La Terreur

Obéissant, comme fatalement, à cette note modérée qui l'imprègne, la vie senlisienne est moins troublée et sanglante qu'ailleurs pendant la Terreur. Toutefois elle n'échappe pas aux poursuites contre « les suspects », aux suppressions d'archives, de titres, de blasons, de décorations, d'emblèmes de l'ancien régime, aux attaques contre tout ce qui se rattache à la noblesse, au clergé, à la religion. Les noms des rues ont changés surtout quand ce sont des noms de Saints. Les édifices sont dépouillés de leurs statues. En dépit de son titre de chef-lieu de district notre ville n'a pas de prison politique, seule la maison de M. Bertrand de Maison-Rouge au faubourg Saint-Martin, sert de dépôt provisoire. Les personnes arrêtées à Senlis sont gardées chez elles jusqu'au moment de leur transfert au château de Chantilly.

Les suspects

Les représentants en mission

Toutefois il faut compter avec les repré-

du XIX^e siècle; membre de l'Académie de médecine. commandeur de la Légion d'honneur, médecin de l'empereur Napoléon III, etc., ce fut donc un enfant de Senlis qui fit honneur à sa ville natale.

sentants du peuple en mission : Lequinio, Isoré, Collot d'Herbois, venus pour exciter le zèle révolutionnaire des habitants de l'Oise. Le 17 Août 1793, les deux derniers signent des arrêtés prescrivant : 1° l'arrestation des *suspects* qui sont : les prêtres insermentés, les parents d'émigrés ou leurs agents, les ci-devant nobles, non fonctionnaires publics, les citoyens non munis de certificat de civisme, ceux qui sont dénoncés comme accapareurs, etc., etc. ; 2° la réquisition de toutes les armes de guerre ou de chasse, et la fabrication de piques, lances, poignards, baïonnettes, etc.. ; 3° diverses autres réquisitions.

Les premiers convois de suspects partirent de Senlis pour Chantilly les 5, 7 et 9 Septembre. La municipalité accusée de manquer d'énergie républicaine fut destituée. Louis Crestel fils, ancien procureur de la commune, fut particulièrement signalé comme devant être poursuivi. Il fut, en effet, compris dans le convoi du 7 Septembre, incarcéré à Chantilly et guillotiné à Paris, le 14 Messidor an II (2 Juillet 1794). Un autre convoi de suspects, le plus nombreux, comprenant 94 personnes, fut dirigé sur Chantilly, le 5 Octobre. C'est à ce moment que vint en mission particulière à Senlis, le citoyen *Marchand*, délégué par les

comités de Salut Public et de Sûreté Générale
(1). Les cérémonies du culte sont supprimées, les noms des rues encore « épurés ». En dépit de leur soumission et de leur patience, le clergé de la paroisse et l'aumônier, des hôpitaux militaires donnent leur démission. La cathédrale ainsi abandonnée, va être utilisée comme lieu de réunions publiques et comme temple de « la Raison », en attendant sa transformation en magasin à fourrage.

Le citoyen Marchand organisera le 30 Décembre 1793 (10 Nivôse an II) une grande fête civique, avec un cortège et un char où seront placés des groupes allégoriques, enfin, une cérémonie au temple de la Raison.

(1) Les représentants en mission nommés : ont les titres suivants :

LEQUINIO (Joseph-Marie), ancien maire de Rennes, député du Morbihan ;

ISORE (Jacques) (1758-1839), originaire de Cauvigny (Oise), d'abord clerc de notaire, était cultivateur à La Rue Saint-Pierre, et député à la Convention (district de Clermont). Il fut le plus modéré de tous.

COLLOT D'HERBOIS (Jean-Marte), né à Paris en 1750, mort à Cayenne, de la fièvre chaude, en 1796 ; député à la Convention, fâcheusement célèbre, avec Fouché, pour les exécutions lyonnaises ;

MARCHAND ne semble pas avoir eu de mandat législatif ni de titre défini, la biographie universelle, sans donner son origine, le qualifie « d'agent subalterne de la Révolution » ;

André DUMONT (1764-1836) se signale par le style de ses rapports officiels d'une violence extrême, qui est

En 1794, c'est le 22 Janvier (3 Pluviôse an II) le tour d'André Dumont, député de la Somme, de venir en « mission » continuer l'œuvre de ses collègues. En ce début de l'année 1791, la crise de ravitaillement se révèle plus aiguë encore que pour 1793 et cela, bon gré mal gré, détourne l'attention des manifestations et mesures politiques plus ou moins urgentes. Des suppliques sont adressées à la Convention par le département et la ville de Senlis : « *point central qui conduit vers trois de nos armées* ». La municipalité prescrit « un carême civique », il est interdit de consommer de la viande plus de *trois jours par décade*; mais la ration était de 750 gr. tous les 5 jours (2) (Heureux temps en comparaison de ceux de 1943).

Comme dérivatif, on organise les fêtes décadaires. Sur le plan du citoyen *Malet*, ingénieur du département, tout en s'inspirant de celui du peintre *David*, on éleva, face à la porte de Compiègne sur la route du Nord « une Sainte Montagne » en forme de fer à

demeuré célèbre par la violence et la grossièreté de ses termes; en réalité, il « bluffait » un peu et a dit lui-même : « On me demandait du sang, j'envoyais de l'encre » ; sa répression fut relativement douce.

(2) « La vie chère et le mouvement social sous la Terreur » d'Albert Mathiez. Paris, Payot.

cheval : comprenant un souterrain funéraire; une rampe à droite, l'autre à gauche conduisant à un premier palier de 9 toises, avec un monument funèbre encore; une autre double rampe conduisant au sommet. Là se dressait une pyramide surmontée d'une figure allégorique qui montrait d'une main la voûte des cieux et de l'autre levait une trompette.

A chaque fête, des gardes nationaux, des magistrats, des fonctionnaires et des personnages costumés pour représenter les *abstractions* « morales » ou « philosophiques » se groupaient sur cette montagne suivant un programme arrêté, que la municipalité qualifie d'acte « religieux ». Ainsi fut célébrée le 20 Prairial an II (8 Juin 1794) la fête de *l'Etre Suprême*.

Malgré tout le soin apporté, ces fêtes ne pouvaient remplacer un véritable culte et dès le 1^{er} Mars 1795, la destruction de la Sainte Montagne fut décidée. Un décret du 30 Mai 1795 (1) autorisa d'ailleurs la célébration publique des cultes dans les édifices qui y étaient originairement destinés. Des pétitionnaires demandèrent aussitôt la réouverture de la cathédrale. Ce qui fut accordé et put avoir

(1) 11 Prairial an III.

lieu le 24 Juillet même année (1), mais à condition d'un partage avec le pouvoir civil pour y faire la lecture des lois et autres manifestations officielles ; cela dura jusqu'au Concordat.

(1) 6 Thermidor an III.. L'église était entièrement démeublée et dépaillée. Les fidèles durent improviser une installation sommaire.

XII

Le Directoire

Le Consulat et l'Empire

Les Invasions de 1814-1815

La Restauration

Le Directoire n'améliora pas instantanément la situation économique; la dépréciation des « assignats » (l'or valait *plus de 50* fois et l'argent *50* fois la valeur des assignats) l'aggravait encore. Les fêtes philanthropiques ne pouvaient y apporter qu'un faible remède moral; à Senlis comme ailleurs, (fêtes de la Jeunesse, des Epoux de l'Agriculture, de la Liberté, de la Vieillesse, etc., revenaient périodiquement). A cette époque, on se plaignait plus encore de cette disette que des bou-

leversements dans la politique qui, seuls, nous frappent aujourd'hui.

La Constitution du 22 Frimaire an VIII (13 Décembre 1799), qui allait laisser des traces de son organisation dans les rouages administratifs actuels, c'est les Départements, les Sous-Préfets dans les Arrondissements, substitués aux Districts.

Le premier préfet de l'Oise, le distingué *M. Cambry* et le premier sous-préfet de Senlis, *M. Guéry*, nommèrent comme premier maire du nouveau régime, devenu le Consulat, le citoyen *Aulas de la Bruyère*, le glorieux blessé de l'attentat Billion (Il le sera quatre ans jusqu'au 20 Mars 1804).

L'accession au pouvoir comme Consul à vie, puis comme Empereur de *Napoléon Bonaparte* ne suscita aucune opposition à Senlis.

Moins d'un mois après son élévation à la dignité impériale, Napoléon, se rendant à Compiègne pour y passer des troupes en revue, fut reçu à Senlis au relais de poste par *M. Boitel, adjoint* (1) en l'absence du maire,

(1) Ancien greffier de la maîtrise des Eaux et Forêts, *M. Boitel* a joué un rôle à Senlis durant toute la Révolution, l'Empire et même le début de la Restauration. Il s'est toujours dévoué à la chose publique ne se déroband jamais, à la garde nationale, à la mairie, à la sous-préfecture, quand on fit appel à lui. En plus, il s'est révélé écrivain et historien.

le sous-préfet et les principaux fonctionnaires.

Visites royales

Quelques autres visites, ou au moins passages de souverains sont à retenir : le 14 Juin 1806, le roi et la *reine de Hollande* : Louis Bonaparte et la reine Hortense ; le 18 Juin 1808 : *Charles IV* roi d'Espagne, Marie-Louise de Parme sa femme et leur ministre don Manuel Godoï surnommé le prince de la Paix. C'étaient des souverains déchus qui gagnaient leur lieu d'exil Compiègne, après abdication du roi. Le préfet était venu de Beauvais pour les saluer, entouré de toutes les autorités senlisiennes. Enfin, le 30 Mars 1810, *Napoléon* qui venait d'accueillir à Compiègne sa nouvelle et jeune épouse *Marie-Louise* et la conduisait à Saint-Cloud, recevait les hommages des Senlisiens.

L'activité sous l'Empire

Pendant près de 15 ans, Senlis connut une belle prospérité; ses marchés étaient si fréquentés qu'on fit disparaître le vieux beffroi en 1802 pour donner un peu d'espace place de la Halle : le marché aux Vins qui se tenait

place de l'Etape aux Vins, devenue place Lavarande, était aussi particulièrement important. Quelques grandes solennités célébraient les victoires et heureux événements du nouveau règne. A la foire de Saint-Rieul qui se tenait fin Avril places Notre-Dame et Saint-Frambourg, on adjoignit une fête champêtre en Juin en forêt de Chantilly à la Vieille Muette et plusieurs foires supplémentaires en Octobre et Novembre. La présence dans le voisinage de deux princes de la famille impériale contribuait à cette animation : *Lucien Bonaparte* avait acquis le château du Plessis-Chamant et *Joseph Bonaparte* celui de Mortefontaine : les réceptions et fêtes qui s'y donnaient profitaient à Senlis. A Chaînant, Lucien perdit sa première femme (1800) et épousa en Octobre 1803, la seconde veuve de l'agent de change *Jouberthon*. A Mortefontaine furent signés : un traité avec les Etats-Unis d'Amérique (en 1800) et les préliminaires de la paix d'Amiens en 1802.

Deux mariages princiers y furent célébrés, celui de *Caroline Bonaparte* avec le général *Murat* et celui de *Pauline Bonaparte* devenue veuve du général *Leclerc* avec le prince *Borghèse*.

Les Revers

Hélas, dès 1812 les bulletins de victoire s'arrêtent, la crise morale précède une nouvelle crise économique : la confiance en l'Empereur est ébranlée, les royalistes commencent à entrevoir le retour des Bourbons et les milieux populaires gémissent devant l'augmentation des impôts et les levées en masse qui atteignent même les gardes nationaux, dont les plus jeunes vont être incorporés dans les armées combattantes.

Dès les derniers mois de 1813, les registres municipaux senlisiens qui nous renseignent, depuis la Révolution, sur la vie locale deviennent muets. A la fin de Mars 1814, la campagne de France s'achève. Napoléon n'a pu briser le cercle de ses ennemis, six fois supérieurs à ses troupes par le nombre : il a pu éviter leur étreinte, mais il a livré Paris, que ni l'impératrice régente, ni le roi *Joseph*, lieutenant général, n'ont su fortifier et garnir de troupes suffisantes. La capitale est menacée. C'est seulement le 29 Mars que l'on songe à utiliser, une fois encore, la petite place-forte de Senlis pour retarder un peu la marche de l'ennemi. Un chef de bataillon nommé Mac-card, muni d'un ordre du Ministre de la

Guerre qui lui donnait le commandement de cette place dédaignée depuis longtemps, se présente à la Mairie et reconnaît la garnison qui ne comprend que 120 hommes, de 154 régiment de ligne, 40 cavaliers des 2^e hussards et 5^e chasseurs à cheval, une cinquantaine de gendarmes, des gardes nationaux du 2^e régiment de Brest et la garde urbaine. Il n'y a que deux canons. Avec cela le commandant improvise quelques travaux défensifs le 30 Mars et le lendemain, Paris a déjà capitulé. Aussi le défenseur de Senlis reçoit-il le 1^{er} Avril au matin, l'ordre de repli sur Clermont avec la garnison et les munitions dont il dispose. Le Sous-Préfet, de son côté, a reçu l'ordre de se retirer à Beauvais, il délègue ses fonctions à M. Boitel adjoint et quitte la ville.

Première Invasion

Demeuré seul avec les ressources purement locales, M. Boitel a encore l'héroïque pensée de préparer une défense ; mais des hussards français, qui viennent au galop de Crépy, le renseignent sur les forces imposantes des ennemis et sur leur foudroyante approche ; résister dans ces conditions serait pure folie. L'ordre est donné aux postes de garde de se

disperser et, presque aussitôt, les premiers cavaliers prussiens apparaissent, enjoignant aux autorités de la Ville de se rendre à la porte de Compiègne pour conférer avec le chef du corps d'armée prussien d'avant-garde. Le maire (1) accompagné de *M. Boitel*, sous-préfet, se présente à l'intersection des routes de Compiègne et de Crépy où le commandant prussien déclare prendre possession de la ville au nom des Puissances Alliées. Le maire lui demande en échange sûreté et protection pour les personnes et les propriétés ; aussitôt Senlis est occupé militairement.

Cette invasion devait être la plus courte de toutes. Dès le 2 Avril, les troupes prussiennes se dirigent vers Nanteuil et les détachements occupant Senlis l'évacuent. Le général, chef de leur armée, était le général *von Bulow*, il allait gagner Paris via Nanteuil et Dammar-tin. Notre ville n'avait subi que les réquisitions en vivres, fourrages, eau-de-vie, tabac, et couvertures auxquelles elle n'avait pu se soustraire.

Comme il fut remarqué en ces cas tragiques où Senlis, loin de Beauvais, ne pouvait recevoir que difficilement des ordres émanent de

(1) C'est alors M. Jacques-Louis-Nicolas Pommeret.

ses supérieurs naturels résidant au chef-lieu du département; c'est vers Paris que la municipalité envoie des messagers auprès du Préfet de la Seine et du Conseil municipal de la capitale. Les renseignements obtenus, les représentants des Senlisiens, administrateurs et notables qui ont assumé la charge de défendre la vieille cité, adhèrent, en son nom, au gouvernement provisoire et au retour des Bourbons.

Première Restauration

Ce nouveau changement de régime ne modifia en rien la vie de Senlis, maire et adjoints conservèrent leurs fonctions. De plus, par faveur du nouveau roi Louis XVIII, la ville allait recevoir dès Juillet 1814 une petite garnison de choix, un détachement de la compagnie *des Gardes du Corps*, commandée par le duc de Luxembourg. Ces compagnies, établies par le roi Louis XVIII le 23 Mai 1814, avaient cette particularité qu'un simple garde avait rang d'officier (sous-lieutenant). C'était flatteur pour la population et la municipalité, aussi chacun s'efforçait de satisfaire ces militaires qui ne pouvaient que constituer une fructueuse clientèle pour le commerce local. C'est à tel point que le négociant, devenu pro-

priétaire de l'ex-église Saint-Aignan, après avoir sacrifié la nef de cet édifice, fit aménager dans le chœur par un architecte de talent, un théâtre avec ses dépendances et accessoires.

Cette salle de spectacle avait pour but de procurer des distractions à la nouvelle garnison.

C'est encore, en tenant compte toutefois de quelques restaurations et agencements modernes, le théâtre que nous avons aujourd'hui.

Notons, qu'en l'absence de caserne, toute garnison, depuis l'ancien régime, avait dû être logée chez les habitants. Il en était de même alors ; d'autant que le rang de ces cavaliers n'aurait pas permis d'utiliser pour eux un casernement.

Les Cent Jours - Deuxième Invasion

Les alarmes recommencèrent avec le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et sa marche foudroyante sur Paris, suivie du départ du roi (Mars 1815). Pendant les Cent Jours, la vie de Senlis ne fut pas troublée ; naturellement les Gardes du Corps disparurent. Une élection municipale eut lieu, motivée par un décret impérial du 30 Avril. M. Elie Boitel fut élu

maire, ses adjoints furent M. Victor Turquet et Herbet (Juin 1815). La défaite de Waterloo allait bientôt exposer notre ville à une nouvelle invasion (18 Juin) Les troupes françaises reculaient en assez bon ordre, mais sans liaison suffisante entre elles et sans se soucier des mouvements de l'ennemi qui les serrait de près et parfois les devançait. Quand le maréchal Soult qui commandait et qui croyait avoir l'ennemi derrière lui (ce qui était vrai en grande partie), voulut faire occuper par ses avant-gardes Compiègne, Pont-Ste-Maxence et Creil ; ces têtes de pont étaient déjà aux mains des Alliés. *Drouet d'Erlon* fit passer ses troupes à travers la forêt de Compiègne pour atteindre la route de Paris au sud de cette ville. Pendant l'exécution de ce mouvement, il reçut l'ordre de Grouchy, d'après de nouvelles instructions du maréchal *Davoust*, ministre de la Guerre, de se replier au plus vite sur Paris, par Senlis. En réalité, c'est plus à l'Est, par la forêt de Compiègne, Crépy et Dammartin, que l'ordre put être exécuté. La division de cavalerie du général *Roussel*, qui avait suivi fidèlement la route de Senlis, devait y être devancée par l'avant-garde prussienne (27 Juin). La première brigade de cuirassiers, ignorant cette occupation enne-

mie, n'en poursuivait pas moins résolument sa route, chargeant dans Senlis même les fantasins prussiens et réussissait à passer et à poursuivre droit sur Paris.

Au bruit de la lutte, des renforts arrivèrent pour les envahisseurs, un régiment de husards et un bataillon de landwehr, qui organisèrent une embuscade.

Quand la deuxième brigade française se présenta à la porte de Compiègne, ayant à sa tête le général *Kellermann* fils, commandant le corps de cavalerie, le général *Roussel*, divisionnaire, et le général de brigade *Curély*, l'embuscade produisit ses effets et nos cavaliers comprirent qu'il ne leur était pas possible de s'ouvrir un chemin sans de lourdes pertes. L'ordre de retraite fut donné et magistralement exécuté par la route de Nanteuil, Borest et Dammartin; les trois généraux furent sauvés et gagnèrent Paris.

Le lendemain 28 Juin, le général von Bulow et son état-major étaient à nouveau à Senlis; ils y passèrent la nuit pour partir le lendemain en direction de Paris.

Dès le soir du 28 Juin apparut le célèbre maréchal Blücher qui séjourna quelque peu dans notre ville ou aux environs immédiats. (Les états de cantonnements ne précisent

pas la demeure où il descendit. Cette seconde invasion, qui ne peut en rien être comparée à la première, ne serait-ce que par sa durée, se prolongea jusqu'au début de Novembre. Sans avoir été sanglante ou marquée par des sévices graves, elle fut très pénible en raison des réquisitions très lourdes qui pesèrent sur Senlis et l'arrondissement.

Celui-ci eut à verser une contribution de guerre de 100.000 francs, argent comptant, et à fournir 4.000 aunes de drap, 5.000 aunes de toile blanche ⁽¹⁾, 4.000 paires de souliers, 1.000 paires de bottes, 50 chevaux de selle, 1.000 paires de fers de chevaux avec les clous correspondant; le tout livrable le 5 Juillet (on était le 30 Juin). Cette première réquisition ne fut pas la seule, chaque armée qui passa présenta la sienne; après les Prussiens ce furent les Anglais, les Hollandais, les Wurtembergeois, sans oublier les exigences de la garnison permanente. Le 5^e régiment de Uhlans prussiens resta au moins 4 mois dans nos murs.

Dès les premiers jours, M. Boitel, à la demande même de l'intendant prussien, reprit

(1) Les aunes étant celles de Berlin, sans doute plus grandes que les aunes françaises qui correspondaient à 1 m. 20 environ.

la fonction de sous-préfet de l'arrondissement et M. Victor Turquet, premier adjoint, fit fonction de maire. Les deux postes, en de tels moments, étaient loin d'être enviables, d'autant que chaque jour le problème se posait d'obéir aux ordres, souvent contradictoires, du roi Louis XVIII qui reprenait possession de son trône et à ceux des armées alliées, appuyés par celles-ci de sévères menaces.

Passage et séjour de Louis XVIII

On le vit dès le 4 Juillet (1815) ; le Roi rentrant par étapes fit avertir la veille (3 Juillet) de son séjour à Senlis pour le lendemain, ordonnant de Roye, où il se trouvait, des préparatifs pour sa réception alors que les occupants exigeaient qu'on exécutât leurs réquisitions et fournitures sans excuses ni atermoiements. Le Roi logea place de Creil, en l'hôtel de Mme de Rainvilliers ; l'une des plus représentatives de ces demeures de petite noblesse ou de grande bourgeoisie édifiées au XVII^e et XVIII^e siècle, avec son portail monumental et sa cour d'honneur (1).

(1) Cet hôtel est la propriété actuellement de M. Bernard Carter et servit de feldkommandantur de 1940 à 42 inclus.

Le séjour du Roi prit fin le 5 juillet, vers midi; il se rendait au château d'Arnouville-les-Gonesse avant de faire son entrée à Paris. Ce séjour à Senlis n'est généralement pas mentionné par les historiens, car le Roi n'y travailla pas, il n'y signa aucune ordonnance et rien, ainsi, ne le signala à l'attention des chroniqueurs.

Le duc de Wellington et le prince royal de Prusse passèrent à leur tour en notre ville.

Ses blessures financières pansées, ses approvisionnements reconstitués, la ville de Senlis n'eut qu'à se louer du gouvernement pacifique de la Restauration, d'autant qu'un petit foyer d'activité (à défaut de nouvelle garnison) naquit rue de Meaux. Dans l'ancien couvent de la Présentation, il y fut ouvert le collège des fils des chevaliers de l'ordre militaire de Saint Louis, ruinés par la Révolution (1816). Cette création, sous le patronage du prince de Condé, était l'imitation des maisons d'éducation de la Légion d'honneur, Saint-Denis et Ecoen, (destinées aux jeunes filles de ses membres). Parmi les anciens élèves de cette institution on compte les généraux *de Ladmirault* et *Abel Douay* et l'illustre maréchal *Canrobert*, qui fut pensionnaire à Senlis de

1818 à 1823. Cet établissement fut transféré en 1824 à Paris.

Il valut à Senlis la visite de la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, le 15 Septembre 1817. Quelques jours plus tard (19 Septembre), c'est le comte d'Artois (futur Charles X) qui vint passer en revue la Garde Nationale de l'arrondissement.

A cette époque il existe deux fabriques à Senlis, une de coton, dans l'ex-abbaye de Saint-Vincent, une de chicorée, dans l'ex-église Saint-Pierre.

Visite de Charles X

Démolition de partie des remparts

Le comte d'Artois, devenu le roi Charles X, a voulu, pour la dernière fois dans notre histoire, observer la tradition séculaire, si chère aux Senlisiens, la visite au retour du Sacre.

Il traversa Senlis le 6 Juin 1825, Le préfet, les hauts fonctionnaires, les autorités municipales, le reçurent à la sous-préfecture (alors rue des Cordeliers). Pour marquer le souvenir de cette journée, la municipalité plaça sur la façade de l'hôtel de ville, dans la niche que la Révolution avait vidée du buste de

Louis XIV, le buste de *Henri IV* que nous connaissons tous. Hommage au roi très populaire qui fut si souvent notre hôte et fit graver, sur la plaque de marbre blanc que nous voyons encore, la fameuse phrase de 1590. Depuis ce temps la place de l'Hôtel-de-Ville porte le nom de place Henri-IV.

Pendant les dernières années de la Restauration, comme si leur disparition devait suivre les derniers représentants de l'ancienne monarchie, on commença à démolir les remparts et quelques anciennes portes de ville; on les jugeait à la fois inutiles, gênants et laids par surcroît. A tort ou à raison Senlis se modernisait un peu; ce travail dura jusqu'en 1837, date à laquelle la porte la plus récente, celle de Compiègne, disparut.

Quelques Senlisiens de renom

Clôtureons ce chapitre par la revue de Senlisiens de quelque renom, nés en ce début du XIX^e siècle.

Le 27 Novembre 1806 naquit, sur la place d'Armes (place Lanavit actuelle), Charles-Jean-Marie Félix, devenu plus tard *marquis de La Valette*, plusieurs fois ambassadeur et ministre, notamment des Affaires étrangères

à la fin du Second Empire, de 1868 à 1869. Il mourut à Paris en 1881.

Dans une maison, portant aujourd'hui le numéro 32 de la place de la Halle, naquit, à son tour, le 22 Décembre 1815, *Thomas Couture*, fils de Jean Couture, bottier. Elève des grands peintres *Gros* et *Paul Delaroche*, Couture obtint le prix de Rome de peinture de 1837. Ses tableaux d'histoire le firent connaître; sa grande et célèbre composition, les « Romains de la Décadence », est au musée du Louvre. Il signa aussi d'excellents portraits et mourut à Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), en 1879.

Le 6 Avril 1818, rue Sainte-Prothaise, à l'ombre de notre cathédrale, se plaça la naissance de *Armand Durantin*, journaliste, romancier et auteur dramatique, décédé en 1892. Une de ses pièces de théâtre « *Héloïse Paranquet* », jouée en 1866 à Paris, au théâtre du Gymnase, fit quelque bruit.

XIII

La monarchie de Juillet
La deuxième République
Le Second Empire
La guerre de 1870
La fin du XIX^e siècle — 1830

Nous avons trop souvent insisté sur le calme de l'esprit senlisien qui n'est troublé que très rarement par des conflits d'idées et d'opinions, pour avoir besoin d'expliquer que la Révolution de 1830 ne modifia en rien la vie Senlisienne. Le remplacement de la dynastie légitime par les « d'Orléans », représentés par le roi Louis Philippe, qui s'intitula Roi des Français, n'amena aucune manifestation. La démission du maire et de ses deux adjoints,

motivée sans doute par des raisons personnelles et politiques, se fit sans éclats; la Garde Nationale, licenciée sous Charles X, fut rétablie, à l'instar de Paris, pour le maintien de l'ordre. Elle n'eut pendant tout le règne qu'un rôle effacé. Ses parades et ses défilés satisfaisaient, au début surtout, le goût du public et celui des gardes eux-mêmes, principalement ceux qui faisaient partie des compagnies dites d'élite, Grenadiers, Voltigeurs, Sapeurs-pompier.

Le chef du bataillon était le commandant Vatin, enfant de Senlis, ancien officier de l'Empire, qui joignait à sa grande popularité un goût prononcé du panache et un remarquable don du commandement et de l'organisation.

Intense circulation routière

La circulation routière, à laquelle la création si prochaine alors des chemins de fer allait porter un coup fatal, était à son apogée. De nombreux services publics de diligences, voitures des postes, messageries et roulages, services de voyageurs à petits parcours, cabriolets des particuliers, chevaux de selle, emplissaient la route nationale malgré sa

largeur et l'usage des bas-côtés, poussiéreux ou boueux, suivant le temps, imposé aux voitures légères et aux cavaliers. Les équipages officiels ne manquaient pas et la Cour elle-même, qui se rendait fréquemment au château de Compiègne et même à Bruxelles, traversait Senlis plusieurs fois chaque année.

Réceptions royales

Deux réceptions officielles et assez solennelles furent organisées, en 1832, en l'honneur de la famille royale : le 28 Mai pour le Roi qui passa sous un arc de triomphe élevé en son honneur et le 4 Août pour lui et toute sa famille. Il s'agit du déplacement précédant le mariage de la princesse Louise, fille des souverains, avec le roi des Belges *Léopold Ier*. Une tente fut dressée à la porte de Compiègne pour la cérémonie. Pendant que le Roi passait en revue les Gardes nationaux alignés, des jeunes Senlisiennes, vêtues de blanc, s'avancèrent pour offrir des fleurs à la Reine, à Mme Adélaïde, à la fiancée. Les présentations des autorités et fonctionnaires suivirent au milieu des vivats de la foule.

Telle fut la dernière des réceptions royales que peut compter l'histoire de Senlis. Des

princes et princesses furent reçus isolément au cours de ce règne.

Senlis garnison

Grâce aux efforts de la municipalité et aux sacrifices que la ville sut s'imposer pour acquérir et aménager un édifice pouvant servir de caserne, Senlis obtint, sous ce règne, une garnison permanente de cavalerie. Modeste garnison, tout d'abord, limitée à un ou deux escadrons dont l'ex-église Saint-Pierre et l'ancien séminaire, son voisin, devinrent le « quartier ». Il fallut attendre après 1870 pour avoir un régiment entier.

Collège Saint-Vincent

Un noyau d'activité, qui ne fera que grossir par la suite, fut créé à l'Est de Senlis, rue de Meaux, dans les bâtiments de l'ex-abbaye de Saint-Vincent. La filature de coton n'avait pas prospéré et était fermée. M. Puissant, gros entrepreneur de maçonnerie, avait acquis ces nombreux et vastes bâtiments avec l'intention probable de les démolir (1835), quand, en 1836, trois chanoines de Beauvais, parmi lesquels M. Gignoux (qui deviendra évêque de Beauvais), rachetèrent l'immeuble pour en

faire une maison d'éducation de jeunes gens. La première direction en fut confiée à un homme éminent très savant et très bon professeur, M. l'abbé *Poulet* (1). L'établissement qui commença à fonctionner le 3 octobre 1836 n'a cessé de réunir chaque année de nombreux élèves et de contribuer à la prospérité de Senlis.

Il est à noter aussi, en cette matière d'utilisation des locaux monastiques de l'ancien régime, que les vastes constructions de l'hôpital de la Charité devenaient sans utilité, à peu près à la même époque.

L'hôpital mixte, civil et militaire, qui y fonctionnait avait peu d'importance, il fut réuni à celui qui fonctionnait à Saint-Lazare et les vastes bâtiments furent acquis, partie par le département pour l'installation commode et stable de la sous-préfecture, du Tribunal civil et de ses services ainsi que de la prison et partie par la ville de Senlis pour y placer des locaux scolaires (30 Novembre 1838). Les services départementaux n'en furent chassés que par l'incendie du 2 Septembre 1914.

(1) Pierre-Antoine-Félix-Emmanuel Poulet, né à Grillon (Oise), le 10 Janvier 1810, de parents pauvres.

Le choléra

Ce règne qui, pour Senlis, se soldait par un bilan actif et bienfaisant ne fut troublé que par la terrible épidémie de choléra qui sévit pendant trois mois, d'Avril à Juillet 1832, frappant 400 personnes et faisant 188 victimes de tous âges et sexes, de toutes conditions et classes sociales. M. Jean Odent (1), premier adjoint, momentanément seul à la tête de la municipalité, se prodigua sans compter tant pour améliorer les conditions d'hygiène et assurer les secours médicaux que pour assister et réconforter les malades et leurs familles, assurer les inhumations et diriger tous les services de la ville en ce moment tragique.

La révolution de 1848

Pas plus que celle de 1830, la Révolution qui renversa le roi Louis-Philippe, ne troubla le calme senlisien. Une discrète démission du maire et des deux adjoints, c'est tout ce qu'on put remarquer en Février 1848. Il n'en fut pas tout à fait ainsi après, en présence des manifestations de Mai et de l'insurrection de Juin,

(1) Il est le premier des trois qui se dévouèrent pour Senlis.

les Senlisiens sentirent qu'on pouvait rouler facilement dans le désordre et l'anarchie. Aussi n'hésitèrent-ils pas à envoyer, comme aide à la Garde Nationale parisienne aux prises avec les insurgés, un important détachement de leur garde accompagné de petits groupes de gardes des communes voisines.

Les pusillanimes habitants de notre ville étaient anxieux sur le sort de ces volontaires; mais ceux-ci revinrent sains et saufs quatre jours après, n'ayant souffert que de fatigue. Néanmoins la Ville de Paris et le Gouvernement surent gré à la Ville de Senlis de ce geste fraternel.

Le Second Empire

Nous avons fait pressentir que le déclin de la circulation routière, conséquence obligatoire du fonctionnement des nouveaux transports par voie ferrée amènerait une période d'atonie pour Senlis. Elle se produisit brusquement et d'une manière extrêmement sensible, sous le second Empire, règne plus brillant et plus fastueux que le précédent. Pourtant, ni le développement du commerce et de l'industrie, ni les expositions universelles, ni les visites royales et princières, ni même les séjours célèbres de la cour de Napoléon III à Compiègne, n'eurent de répercussion à Senlis.

Les chemins de fer

Dédaignant l'institution nouvelle, en laquelle ils n'avaient pas confiance, comme beaucoup de leurs concitoyens d'ailleurs; les Senlisiens ne firent rien pour obtenir le passage de la voie ferrée à proximité de leur ville. Il semble même qu'ils l'ont systématiquement écartée comme une injure faite à leurs routes et une déloyauté envers les commerçants et industriels qui en vivaient. Une fois les trains des grandes lignes du Nord définitivement placés à proximité de Chantilly et aux abords immédiats de Creil, ces deux localités, si modestes dans le passé, connurent une prospérité et un accroissement insoupçonnés, pendant que Senlis reine de la région, lieu de passage obligatoire, étape longue ou brève de tout voyageur, se trouvait subitement à l'écart; bientôt son nom ne sera plus prononcé.

Une ligne transversale reliant les grandes lignes : celle de Creil à l'Ouest à celle de Soissons à l'Est, allait cependant passer à Senlis, mais c'était un palliatif minime et presque insignifiant. Quant à une autre grande ligne médiane desservant Senlis directement, le projet élaboré depuis 1860 environ est toujours à l'étude ! La ligne de Senlis fut inau-

gurée en 1862 pour le tronçon Chantilly-Senlis; et seulement en 1870 par l'armée allemande elle-même, pour le tronçon Senlis-Crépy.

Deux cérémonies

Les cérémonies qui se déroulèrent à Senlis entre 1852 et 1870 furent locales et il ne convient de mentionner rapidement que la remise solennelle, en 1857, des médailles de « *Sainte-Hélène* » aux anciens officiers et soldats du premier Empire résidant en notre ville, parmi lesquels deux généraux ; et la translation des ossements des Saints et autres reliques qui reposaient jadis dans les églises et que la Révolution avait reléguées pêle-mêle au cimetière. Ces vénérables restes allaient être portés à la cathédrale par un imposant cortège et leur réintégration dans un lieu consacré au culte allait faire l'objet d'une grandiose cérémonie avec grand déploiement de délégations de personnages officiels, de militaires et surtout d'autorités ecclésiastiques dont six évêques (10 Août 1856).

La Société d'Histoire

Signalons aussi, en fin de ce règne de Napoléon III, la fondation de la Société d'études

archéologiques et historiques locales qui, modestement, allait prendre le titre de « Comité archéologique de Senlis » avec simple rang de filiale des Antiquaires de Picardie (1862). Elle sera reconnue *d'Utilité publique* en 1877 et prendra plus tard le nom plus exact de : Société « *d'histoire et d'archéologie* ».

Dès le début, ses travaux servirent grandement la cause de Senlis, tant en contribuant à la préservation des monuments anciens qu'en amenant la découverte de vestiges tombés dans l'oubli ou en publiant" de savants et agréables travaux sur l'histoire régionale. Une des premières œuvres laissées par cette société est la découverte et la mise au jour des Arènes gallo-romaines, enfouies depuis de longs siècles sous des décombres et terres et formant un monticule anonyme et insignifiant en apparence.

La guerre de 1870

Troisième invasion

A la déclaration de guerre et pendant les premières semaines de celle-ci, l'état des esprits fut à Senlis, celui de tous les Français : d'abord l'enthousiasme fait de la confiance en

notre belle armée de troupes aguerries et en ses chefs, de la méconnaissance absolue des forces allemandes, de leur matériel et de leur préparation; puis un étonnement douloureux devant les premières défaites avec l'atténuation d'un élan patriotique et d'un rayon d'espérance ; enfin la constatation de notre impuissance, la résignation morne et digne (1).

Tout cela est marqué et comme écrit dans les gestes de la municipalité et des habitants, depuis le 20 Juillet jusqu'au 15 Septembre 1870.

On verra, ce que nous verrons en 1914 et au début de 1918, quelques débris de l'armée de *Mac-Mahon* en retraite (le 9 Septembre le 6^e hussards), puis les théories si poignantes des paysans de Champagne et du Soissonnais qui fuient avec leurs charrettes et leurs bestiaux (2) signe infailible de l'approche de l'ennemi. Alors la Garde Nationale, sur laquelle on fondait de chimériques espoirs est désarmée. On groupe les armes à la mairie, y compris celles que les particuliers peuvent détenir. MM. *Odent*, maire (3), *Chalmin* et *Minguet*, ad-

(1) Exactement les états d'âme qui ont été de nouveau les nôtres en 1939 et 1940.

(2) Il en sera de même en Mai 1940.

(3) Henri Odent, le 2^e des héros de cette famille, enfant de Senlis il y est né le 1er Août 1826.

joint, qui s'apprêtent à faire face avec sang-froid au redoutable inconnu, affichent un appel aux habitants. Il contient notamment cette phrase " la tranquillité dans les esprits est aussi nécessaire que l'ordre matériel dans la rue ".

Les administrations publiques se sont en allées successivement, ainsi que la Gendarmerie ; une seule autorité subsiste la municipalité, le conseil municipal et les employés de la mairie leurs dévoués collaborateurs. Le 15 Septembre, l'arrivée des cavaliers allemands est signalée.

M. Mahon, secrétaire général de la mairie, a laissé des notes aussi précieuses que rigoureusement exactes sur ces événements.

Les Uhlans pénètrent en ville ; un capitaine se rend à l'hôtel de ville où se tenaient le maire et les adjoints. En un excellent français, il invite le maire et lui seul, à se rendre immédiatement auprès du lieutenant général *Guillaume de Mecklembourg-Schiverin*, commandant la 6^e division.

Le duc est en voiture, il a été blessé cinq jours auparavant à Laon, lors de l'explosion de la poudrière de la citadelle, sa tête est entourée d'un bandage, une jambe blessée est étendue sur la banquette du landau. Il inter-

roge le maire sur les mesures prises. En réalité il sait déjà quelles furent-elles. Il donne à M. Odent l'ordre impératif d'accompagner sa voiture jusqu'à l'hôtel du Grand-Cerf, en lui déclarant qu'il le rend sur sa vie, responsable des attaques qui seraient dirigées contre lui ou contre ses troupes.

La ville est de suite déjà occupée par des détachements d'infanterie et des pelotons de cuirassiers blancs, revolver au poing, parcoururent les rues au galop de leurs chevaux...

Cette première occupation ne dura que 24 heures, mais, chaque jour ensuite, des détachements de troupes allemandes passeront à Senlis.

Contrairement à ce qui arrivera en 1914, aucune action militaire, aucune lutte ne se produisit à Senlis ou dans les environs.

Les passages de troupes furent suivis de séjours effectifs de longue durée quelquefois, pendant cette occupation de près de treize mois (Septembre 1870 à Octobre 1871).

En 1871, des états-majors même s'installèrent à Senlis. Le général Berger (au nom si français), le prince de Wurtemberg, le prince de Hohenloë, avec leur suite d'officiers, de postiers, secrétaires, etc.-

Parmi les officiers subalternes se trouvait

le comte Hubert de Bismarck, fils de chancelier. Le régiment « Augusta », qui faisait partie de la garnison senlisienne, avait son colonel et sa musique qui donnait des concerts.

De la préfecture de Beauvais, occupée par l'autorité allemande, partaient des ordres sévères et rigoureux s'ajoutant aux exigences des troupes stationnées. Les correspondances privées étaient presque complètement supprimées et, de toute façon, rigoureusement censurées. Les journaux ne paraissaient pas, ou très censurés et il n'en parvenait pas du dehors. Les monnaies allemandes avaient cours forcé dans le commerce, etc.. L'attitude de la population fut très digne et aucune représaille sanglante ne fut à déplorer, mais il y eut des arrestations et des détentions plus ou moins longues, plus ou moins justifiées, sans parler des réquisitions.

Par crainte d'attentat le long de la ligne, les autorités prussiennes exigèrent, sinon la garde des voies, du moins la présence de notables senlisiens sur les locomotives de chaque convoi circulant de Chantilly à Crépy. Le Conseil municipal protesta contre cette exigence d'autant qu'aucun accident ni acte de malveillance ne s'était produit; ce fut en vain; les premiers de ces otages temporaires furent

MM. Odent et Chalmin, maire et adjoint, qui donnèrent l'exemple.

Un détachement de cuirassiers blancs logea à la caserne de l'ex-église Saint-Pierre; quant à la grande salle de l'ex-évêché elle fut réquisitionnée pour la célébration du culte protestant, à l'usage des troupes en séjour.

La Troisième République

L'après-guerre

La République fut proclamée, sans soulever à Senlis une émotion capable de supplanter celle que causaient les nouvelles de la guerre : les documents locaux sont à peu près muets à ce sujet, le « Journal de Senlis » du 10 septembre 1870 énumère les faits militaires et politiques, publie les circulaires officielles sans aucun commentaire (1).

Nos régiments

C'est avec une joie qu'on peut imaginer que nos concitoyens virent arriver, le 15 Octobre

(1) La brièveté obligatoire de cette histoire de Senlis ne nous permet pas d'entrer dans plus de détails pour tout le XIX^e siècle. Nous renvoyons à notre étude, au contraire détaillée des principaux événements, parue sous le titre « Senlis au XIX^e siècle ».

1871, un détachement du 9^e régiment de Chasseurs à cheval français se présentant pour tenir garnison à Senlis.

L'ambition du Conseil municipal et de la Municipalité fut d'obtenir un régiment au moins. Leurs efforts furent couronnés de succès en 1873. La ville se rendit aussitôt acquéreur de l'ancien et important relais de poste du faubourg Saint-Martin, auquel était joint une ferme. Ce vaste immeuble fut aménagé en un quartier de cavalerie complet avec tous ses locaux et services, il n'a guère changé depuis et porte encore le nom de « Quartier de la Poste; ». Il a comme annexe le quartier plus ancien de la rue de Paris, établi dans l'ex-couvent des Carmes qui porte le titre de « Petit Quartier ». Quant à l'ex-église Saint-Pierre elle fut rendue à la ville en 1877.

En 1874, le 6^e régiment de Cuirassiers prenait possession de ces deux casernes; avec ce régiment, Senlis recevait le siège de la première brigade de cuirassiers. Pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'en 1894, il y eut toujours en notre ville l'un des régiments de Cuirassiers et le général de brigade avec son état-major. Rarement relations furent plus cordiales et courtoises entre des régiments et

une population civile. Ensuite Senlis reçut le 2^e régiment de Hussards qui fit un séjour ininterrompu de dix-huit années, mais le siège de la nouvelle brigade avait été transféré à Meaux.

Revue des Monuments

Le dix-neuvième siècle n'a pas ajouté de constructions neuves au patrimoine monumental de Senlis, si on excepte la chapelle de la Vierge qui prolonge l'abside de la cathédrale, mais il adapta encore d'anciens édifices à de nouvelles destinations. L'ex-église Saint-Pierre devint marché couvert après de nombreuses et ardentes polémiques. Quelques anciens hôtels particuliers furent transformés en écoles publiques (rue de Beauvais, rue Saint-Péravi) ; et l'église de l'ex-couvent-hospice de la Charité devint, en 1887, la belle salle du musée municipal. Le bon génie des fondateurs de ce musée qui, auparavant, était entassé sans grâce à l'Hôtel de Ville, fut un enfant de Senlis, M. Edmond-Henri Turquet, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, fils de M. Henri Turquet, l'un des anciens maires (1). C'est lui aussi qui fit exécuter par

(1) Il naquit à Senlis, le 1^{er} Juin 1836, nous dirons plus loin quelques mots de sa carrière.

le peintre d'histoire *Mélingue*, le tableau des « Otages » qui orne la grande salle de l'Hôtel de Ville. Cette grande salle qui, à la Révolution, avait été divisée en plusieurs compartiments pour répondre, faute de place, aux exigences des services puis libérée et amoindrie plusieurs fois, retrouva ses dimensions premières. Elle avait perdu ses deux cheminées monumentales aux armes de France et du Dauphin (1) qui lui donnaient un si beau cachet « Renaissance ».

Enfants de Senlis

Ne quittons pas le dix-neuvième siècle sans rendre le juste hommage à ceux qui, nés à Senlis, ont fait honneur dans différents domaines à leur petite ville natale.

Nous avons à ajouter la carrière de M. *Edmond Turquet*, d'abord avocat, puis magistrat, à la fin de l'Empire, il échoua aux élections législatives de 1869. Mais, après avoir brillamment combattu sous Paris pendant « l'année terrible » et avoir été blessé au combat de Malmaison (21 Octobre 1870), il fut élu député

(1) A l'Ouest : armes du Roi soutenues par deux anges ; à l'Est : armes du Dauphin soutenues par des licornes.

de l'Aisne, à l'Assemblée Nationale. Son mandat lui fut confirmé en 1877 et 1881. Il fut deux fois sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, notamment de 1885 à 1887. C'est alors qu'il aida puissamment nos organisateurs du musée et nous fit obtenir de généreux dons.

Voyons maintenant un autre enfant de Senlis. Fils d'un marchand de laine, né rue de Meaux, n° 6, le 16 Janvier 1853, Louis-François-Xavier *Billet* ; vrai savant, lettré et artiste, auquel le plus brillant avenir semblait réservé quand il fut tué en 1882, avec le docteur *Crevaux*, par les indiens Tobas, au Pilcomayo (Amérique du Sud). Cet explorateur célèbre qui s'était spécialisé dans cette partie du globe était prié de reconnaître cette rivière encore inexplorée pour tenter d'en faire un trait d'union entre la Bolivie et la République Argentine. Il y trouva la mort ainsi que plusieurs de ses compagnons, notamment notre compatriote *Billet*.

Enfin, un jeune héros de la grande guerre, *Robert de Beauchamp*, appartenant à la famille Turquet par sa mère, né au Vieux Château, le 4 Octobre 1887, il fut tué à l'ennemi devant Verdun, le 17 Décembre 1916, étant capitaine commandant de l'escadrille Nieuport 23. Pour ses nombreuses victoires aériennes, il

était officier de la Légion d'honneur et décoré de la Croix de guerre avec sept citations à l'ordre de l'Armée.

Il convient aussi de mentionner pour Senlis, qui en tire quelque fierté, que c'est au collège Saint-Vincent, de 1850 à 1856, que le grand poète *José-Maria de Heredia* (1842-1905), espagnol, né en l'île de Cuba, se perfectionna dans la langue française pour en devenir l'un des plus brillants écrivains. Il fit ici ses humanités, remportant tous les premiers prix de sa classe. Il fut élu membre de l'Académie française en 1894.

Questions économiques

Le développement des chemins de fer, le goût des déplacements qui gagne tout le monde entraînent producteurs et acheteurs vers les grands centres au détriment des petits; c'est ce qui arriva pour nos foires et marchés, même pour nos fêtes foraines.

Des quatre foires annuelles en usage à la fin du 18^e siècle — foires de Saint-Rieul (23 Avril) — de la Nativité de la Vierge (8 Septembre) — de Saint-Luc (18 Octobre) et de Saint-Martin (11 Novembre), il ne subsistait déjà plus, vers 1835, que la foire de Saint-Rieul qui durait huit à dix jours (il ne faut

pas la confondre avec la fête foraine qui est restée et est de pure distraction) et une foire mensuelle ou « *franc marché* », le premier mardi de chaque mois. Les francs marchés étaient consacrés au commerce des bestiaux. A cette époque (règne de Louis Philippe), nous trouvons qu'il se vendait en moyenne à chaque marché 25 à 30 vaches; 40 à 50 chevaux; 400 à 500 moutons; 50 porcs, etc. Ce qui était assez considérable.

Petit à petit ce commerce a diminué et il n'y eut plus, à la fin du siècle, qu'un franc marché par an. Le Mardi suivant la Saint-Rieul.

Les marchés ordinaires se tenaient comme actuellement, les Mardis et Vendredis, de 6 ou 7 heures à midi. La vente se faisait pour le poisson, le fromage et les légumes verts, sur la place *de la Halle*; pour la volaille, le beurre et les œufs, place *Aulas de la Bruyère*; pour les fruits, les légumes secs et la viande, rue *du Châtel*. Le marché aux Grains se tenait place *de la Halle*, le Mardi, de 2 heures à 8 heures du soir. Tous les cultivateurs du canton et des cantons voisins y venaient régulièrement. La moyenne des ventes de chaque marché était de 2.600 hectolitres de froment, 200 hectolitres

de méteil, 200 hectolitres de seigle, 1500 hectolitres d'avoine.

Longtemps encore Paris s'approvisionnait dans des marchés comme celui de Senlis.

La culture de la vigne avait déjà presque complètement disparu au début du 19^e siècle. La qualité du vin récolté faisait assez piètre figure auprès des vins généreux de Bordeaux ou de Bourgogne qui arrivaient plus facilement jusque par ici.

Par contre l'exploitation des carrières se maintenait assez florissante, tant en ce qui concernait le fameux « liais » qui servait surtout pour les usages où la pierre est exposée à des frottements répétés : dallage, escaliers, etc., que les moellons à bâtir ou la pierre à chaux.

En 1840 il y avait encore huit carrières en exploitation, principalement au Nord et à l'Ouest de la ville ; huit fours à chaux fonctionnaient au Sud et à l'Est.

A la fin du siècle, deux carrières seulement tiraient encore de la pierre et il n'était plus question de la chaux qui, cependant, était réputée dès le 14^e siècle.

Nous avons fait allusion, dans un précédent

chapitre, aux industries qu'on tenta d'introduire; les fabriques de chicorée et de fécule de pommes de terre qui employèrent jusqu'à 100 et 200 ouvriers, semblaient devoir persister; elles disparurent cependant.

L'eau de la Nonette a une vertu particulière, tant pour le blanchiment de la toile que pour le lavage des laines. Elle donna donc naissance à ces deux industries spécialement locales. La première se développa surtout à Avilly-Saint-Léonard, où elle florissait encore au début de la présente guerre; la seconde resta fidèle à Senlis, au moins jusqu'à 1914.

Les éleveurs des grosses fermes de l'Oise, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne amenaient à Senlis les laines provenant de la tonte de leurs moutons pour être lavées, afin d'en détacher le suint et d'être rendues propres. Les « Dos d'Anes » gazonnés servaient d'emplacement pour le séchage au soleil, après lavage, avant l'envoi dans les filatures.

A certaines époques, on traitait aussi les peaux des animaux abattus, tant pour la laine, si elle était assez longue, que pour le cuir dont on faisait du parchemin. Il y eut des mégissiers.

Six établissements de lavage de laine étaient

encore en pleine activité en 1900. Ils n'étaient plus que quatre en 1914.

Actuellement cette industrie, si locale, n'est déjà plus qu'un souvenir.

Le XX^e siècle
La Grande Guerre
et ses suites

Nos forêts. — En dépit de la disparition de tant de branches d'activité qui étaient jointes dans le vieux patrimoine de Senlis : culture de la vigne, exploitation des fours à chaux et des carrières, tissage des draps, mégisseries, lavage et commerce des laines, cette ville avait encore intacte, au début du XX^e siècle, sa ceinture forestière incomparable et les industries qu'elle entraîne : bûcherons, charbonniers, négociants en bois, scieries, sans oublier les chasses à courre avec tout ce qu'elles com-

portent de chenils, écuries, et le personnel nombreux des piqueurs et gardes. Il en découle un mouvement commercial que les déplacements des chasseurs, de leurs invités et des curieux rend actif dans un centre comme Senlis. Trois équipages ont longtemps entretenu, chaque hiver, une particulière et brillante animation dans les trois grandes forêts : Chantilly, Ermenonville et Halatte et, jusqu'en 1938, les habiles cavaliers civils, les gracieuses amazones rivalisaient en de furieux galops avec les officiers de la garnison, dans les allées de ces antiques forêts. Les reverrons nous dans l'avenir ? C'est peu probable; aussi convenait-il d'en noter ici l'intérêt et d'en laisser au moins un souvenir.

Les forêts constituent non seulement un nécessaire agent de conservation de l'humidité, si précieuse pour la fertilité du sol, de régulateur des eaux, de producteur de bois de chauffage et d'industrie, mais aussi un moyen de protection militaire autrement précieux de nos jours que les murailles des anciennes forteresses.

Ce rôle tout militaire — nos forêts l'ont joué en 1914 — et le joueront en 1940.

La Guerre - Septembre 1914

Nous arrivons d'ailleurs à cette nouvelle période tragique de notre histoire nationale, à laquelle, comme par une prédestination, Senlis va être douloureusement mêlée.

Il semblait que par sa situation si éloignée de la frontière allemande, avec toutes les défenses de l'Est, elle se trouvait bien à l'abri des premiers coups de l'ennemi s'ils partaient de notre voisin d'au delà du Rhin... cependant son sort allait être tout autre.

Nous avons décrit au chapitre précédent, à propos de l'invasion de 1870, les états d'esprit successifs des Français de nos régions. Il suffit de les reprendre, de la placer à la même date, sauf une avance de quinze jours environ, et l'analogie est complète.

En ajoutant que, comme en 1815, l'armée allemande qui nous menace vient de Belgique, c'est du déjà vu et vécu qui recommence.

Malgré les progrès scientifiques accomplis, les informations ne sont ni plus abondantes ni plus sûres en ces moments angoissants. Le gouvernement semble espérer un arrêt, si désiré, de l'envahisseur et retarde pour ne pas

affoler l'opinion, suppose-t-on, la divulgation de sa marche rapide.

Cela n'a d'autre résultat que d'empêcher à temps, les évacuations, de précieux approvisionnements et de fournir ainsi à l'ennemi un ravitaillement précieux et facilement accessible. Si les évacués ne sillonnaient pas nos routes en tristes et lamentables cortèges, les Senlisiens croiraient les Allemands au Nord de la Somme alors qu'ils sont à Noyon (30 Août 1914) puis, le lendemain, ils entrent à Compiègne.

Aussi le dépôt du 3^e régiment de Hussards a déjà quitté Senlis (autre indice de la situation); beaucoup d'habitants imitent ce mouvement de repli, un peu à l'aventure et sans savoir si l'abandon du foyer familial est un acte de sagesse. L'armée anglaise du maréchal French accompagne ce mouvement de retraite, lui-même et son état-major sont dans nos murs, ce dimanche 30 Août, venant de Compiègne. Le 13^e Régiment territorial d'infanterie, non outillé pour livrer combat et isolé de toute division, a eu ordre d'évacuer Compiègne; les hommes fatigués de cette longue étape arrivent à Senlis le 31, dans la soirée, ils espèrent y prendre un repos réparateur. A minuit on les dirige sur Chantilly en

vue d'un embarquement immédiat, cette étape s'ajoute à la précédente.

Il semble cependant qu'un peu de répit va être possible pour la région angoissée.

L'Oise n'est pas un obstacle négligeable; les hauteurs qui surplombent sa rive gauche et les forêts qui les couronnent semblent renforcer cette défense naturelle.

Le 31 Août le général *Maunoury*, commandant la 6^e Armée française, a installé ses forces au delà de l'Oise, à la hauteur et à l'Est de Clermont, jusqu'à Sacy-le-Grand.

Ses réserves sont entre Pont-Ste-Maxence et Rhuis, à sa droite se trouvent les Anglais, qui tiennent Verberie. L'ordre général est d'arrêter l'ennemi.

Le 1^{er} Septembre tout semble bien correspondre à cet espoir, mais une violente attaque dirigée contre la 4^e brigade de cavalerie anglaise du général *Allenby*, suivie du repli de celle-ci, découvre le flanc droit de notre armée et oblige celle-ci à un nouveau mouvement de retraite pour éviter une attaque de flanc.

La 56^e division de réserve, commandée par le général *de Dartein* (1) entame dès 11 heures

(1) Elle dépend du groupe des 55^e et 56^e divisions de réserve commandé par le général de Lamaze.

du matin le mouvement sur Senlis. La 3^e brigade en tête, passe l'Oise à Rieux sur un pont de bateaux et gagne Senlis par Verneuil; son artillerie traverse la rivière au pont de Creil. En fin de journée, la division tient la forêt *d'Halatte*, la plaine devant Senlis jusqu'à *Chamant*, ayant devant elle la brigade marocaine des tirailleurs indigènes du général *Ditte*. Les arrières-gardes anglaises sont toujours à la droite, c'est-à-dire plus à l'Est, à Montépilloy, Montlévêque, etc..

L'avant-garde allemande a franchi l'Oise elle aussi et en cette soirée du 1^{er} Septembre, par un temps idéalement beau et chaud, elle a atteint le plateau pour s'établir à *Néry*, *Villeneuve-sur-Verberie*, *Raray*, avec sa cavalerie à Verberie et en avant à Droiselles et même Montagny-Sainte-Félicité (2). Le contact avec l'ennemi a toujours été gardé par la division provisoire de cavalerie du général *de Cornulier-Lucinière* qui évolue en avant du côté de *Roberval*. Cette glorieuse division formera pendant plusieurs jours un îlot de résistance française encerclé par les régiments ennemis mais échappant toujours à leur étreinte.

(2) Un régiment de hussards de la mort cantonne même à Bray.

Le fléchissement de toute la ligne anglaise, surtout du côté de Nanteuil-le-Haudouin, fera prescrire à la 6^e Armée, par le général Joffre, commandant en chef des armées françaises, un nouvel ordre de repli plus au Sud, pour le soir du 2 Septembre, afin de couvrir *Paris*.

Nous ne voulons pas décrire par le menu ces mouvements militaires, mais nous voulons faire comprendre que s'ils sont loin d'être des titres de gloire, ils font cependant honneur à l'armée française car ils ont été exécutés non seulement avec discipline, mais avec sang-froid, avec ordre, sans précipitation et ce malgré les pertes subies et les attaques des ennemis, plus ou moins violentes, plus ou moins dangereuses; absolument comme une manœuvre exécutée en temps de paix.

Nous ne dirons plus que quelques mots de la 56^e division qui était plus directement devant Senlis et qui exécuta précisément ses consignes dans un ordre parfait.

Ces consignes étaient de se maintenir sur les positions occupées la veille, jusqu'à midi, pour se contenter, de midi à 6 heures du soir, de tenir l'ennemi au Nord de la lisière de la forêt de *Chantilly*, soit derrière Senlis, mais sans lui permettre d'aller plus loin.

En réalité, partout le mouvement est exé-

cuté avec un retard de deux heures au moins et ce n'est qu'après 2 heures de l'après-midi que les premiers éclaireurs allemands peuvent atteindre Senlis. La brigade marocaine, les chasseurs à pied sont encore au Nord de Senlis à cette heure-là.

L'artillerie ennemie avait délogé les Anglais de la position magnifique de *Montépilloy* et en avait profité pour mitrailler nos fantassins et gêner le tir de notre propre artillerie qui était obligée de profiter des moindres replis de terrain de la plaine pour se mettre en batterie. D'ailleurs elle rendait les coups avec succès; ayant pu dégager ses pièces, elle n'en laissa aucune sur le terrain malgré le feu meurtrier qu'elle essayait continuellement. Des pièces allemandes commencèrent à tirer sur Senlis même. Le clocher de la cathédrale, que l'ennemi jugeait point d'observation, était visé et fut touché par quelques obus, heureusement des 77. Il ne renfermait ni observateurs, ni combattants. Jugeant la distance trop grande pour tirer sur notre ville ouverte, quelques pièces allemandes sont amenées derrière le château de Chainant et tirent de là. On a compté que quatre-vingts obus environ sont tombés dans nos rues.

Tous nos régiments réussissent à se dégager

avant le soir et se portent vers le Sud ; ceux qui luttèrent à l'Est de Senlis ne commencent leur repli à travers bois que vers 17 heures.

Jugeant sa préparation d'artillerie suffisante, alors que la bataille continue à l'Est, nous y insistons, les Allemands font avancer des fantassins, entre autres leur 249^e régiment, un peu après 15 heures semble-t-il, pour traverser Senlis et déboucher au Sud. Mais les premiers qui sont aperçus essuient le feu des régiments d'infanterie française, notamment la 361^e et les tirailleurs marocains, qui exécutent fidèlement les consignes reçues (1).

Alors apparaissent les civils, femmes, hommes, enfants ramassés au hasard et placés en boucliers vivants devant la principale colonne allemande rue du Faubourg-Saint-Martin. A cette vue, le 361^e qui occupe de petites tranchées de chaque côté de la route de Paris, cesse son tir. Il essuie à son tour les tirs précis des fantassins ennemis qui, par des rues détournées, sont arrivés, soit sur les remparts, soit plus en avant et ont pu se déployer.

L'Hôpital général, qui se trouve en bastion avancé vers Paris, n'est pas épargné dans cette lutte; les balles frappent ses murs jusque dans

(1) Pour les détails de toutes ces actions consulter l'étude de M. Louat « Senlis pendant la Grande Guerre ».

l'intérieur des salles, où cependant sont soignés combattants allemands comme soldats français.

Senlis sentinelle de Paris

Nos unités font leur devoir comme le commandement l'a prescrit. Les colonnes allemandes s'arrêtent, le mur forestier qu'elles ont devant elles leur prouve qu'aller plus loin c'est s'exposer à bien des surprises et des dangers.

Senlis, grâce à la discipline et à la valeur de nos soldats, grâce à la nature qui lui a donné son vert bouclier de forêts, *a protégé Paris*; elle a mérité, à nouveau, malgré le progrès des armements et l'absence de tout travail technique militaire : le titre glorieux pour elle de « *sentinelle avancée* ».

Laisant seulement dans Senlis quelques patrouilles et hommes d'avant-postes, les unités allemandes passeront la nuit au Nord de Senlis, à Chamant et au delà.

Quant aux troupes françaises elles gagneront pour la nuit et pour prendre, si possible, quelque repos, les lisières Sud des forêts de Chantilly et d'Ermenonville.

Malheureusement notre ville allait payer assez cher cet honneur d'avoir joué un nou-

veau rôle dans la grande Histoire, et dans la destinée de la Patrie. M. Odent, maire de Senlis (1) était à son poste, à l'Hôtel de Ville, quand les premiers détachements allemands pénétrèrent en ville.

Mort de M. Odent Les Otages - L'incendie

Dans ce vieil hôtel de ville se trouvent, en même temps que lui, fidèles à leur poste également, M. Calais, secrétaire général; M. Cochet, secrétaire; M. Boulet, concierge. Un officier supérieur ennemi se présente et demande au maire de l'accompagner à l'hôtel du Grand-Cerf pour y commander un repas pour l'Etat-Major et faire en sorte que cet ordre soit bien et dûment exécuté. M. Calais les suit. En cours de route l'officier demande si la ville est calme et si toutes les unités françaises l'ont quittée. M. Odent répond affirmativement à ces deux questions, mais son interlocuteur est mécontent de voir trop de fenêtres fermées et de volets clos. « C'est suite

(1) Le troisième et le plus infortuné des membres de cette belle famille si dévouée à sa ville.

Enfant de Senlis lui-même, il y était né le 25 Août 1855, fils de Jean-Henri Odent (maire en 1870).

du départ de nombreux habitants qu'on ne pouvait retenir malgré eux », répond M.Odent, L'officier semble préoccupé de la crainte de pièges, d'embuscades et de perfidies, tant de franchise et de calme ne lui semblent pas naturels. Puis il apprend, un peu après, les difficultés rencontrées par sa troupe pour déboucher vers le Sud et, sans doute, les quelques tués que causèrent les tirs français, il déclare (il le croit peut-être) que des isolés, des civils ont tiré sur ses troupes et qu'il met le *maire en état d'arrestation*.

Toutes les armes appartenant à des civils avaient été centralisées à la mairie, l'ordre en avait été donné par M. Odent et exécuté fidèlement par les habitants, mais il était difficile de le prouver sur-le-champ, aucune affiche le prescrivant n'était sur les murs. Un instant avant, à la demande de l'officier qui voulait voir la ville éclairée, M. Calais avait été envoyé à l'usine à gaz.

Chose curieuse à remarquer, l'armée envahissante redoutait les maisons à porte et volets clos mais ne cherchait pas à y pénétrer pour trouver les prétendus coupables, elle s'en prenait au contraire à ceux qui ne craignaient pas de sortir devant leur maison, de circuler en ville, pour rentrer chez eux ou porter

secours à des blessés soit du bombardement, soit de la fusillade entre troupes. Presque tous étaient arrêtés et groupés pour être conduits vers les officiers supérieurs à Chamant. Quelques-uns furent tués séance tenante, devant leur porte. Les personnes qui étaient membres de la « *Croix-Rouge* » et en portaient l'insigne n'étaient pas exemptes de suspicion et ne pouvaient pas toujours accomplir leur mission. Quant à ceux dont les demeures se trouvaient éloignées du centre, notamment de l'autre côté de la voie ferrée, elles ne pouvaient sortir pour s'y rendre; des sentinelles empêchaient de pénétrer dans la partie en deçà des boulevards. C'est ce qui explique l'impossibilité où se sont trouvés, ce 2 Septembre, les deux adjoints, MM. de Parseval et Michel Robert, de gagner la mairie. Ils avaient quitté la mairie vers midi pour rentrer chez eux prendre leurs repas. Auparavant même, M. Robert avait présidé, à la gare, à l'expédition du dernier train avec le reste du matériel, vers 13 heures.

M. l'abbé Dourlent, archiprêtre, avait dû, sous menace, escalader, malgré son âge, les plus hauts paliers du clocher et faire faire à ses peu amènes compagnons le tour des combles de la cathédrale pour prouver à ceux-

ci qu'il n'y avait et qu'il n'y avait jamais eu là d'observateurs ou de mitrailleuses, comme ils le prétendaient.

Cette démonstration n'empêcha pas son arrestation et sa conduite à l'hôtel du Grand-Cerf où il fut aussi déclaré responsable des agressions dont les officiers ennemis se plaignaient. Le digne et énergique prêtre qui parlait d'ailleurs un peu l'allemand, protesta, à son tour, de la parfaite correction du maire et des habitants, demandant à s'entretenir avec le général en chef. Cela ne lui fut pas accordé. Il offrit alors sa liberté et sa vie, si c'était nécessaire, comme garantie de ses affirmations (1).

Son attitude finit par en imposer et on le laissa rentrer chez lui, mais il demeurait surveillé.

A l'hôpital, la Supérieure des religieuses de *Saint-Vincent-de-Paul* et l'aumônier, M. l'abbé *Cavillon* surent tenir tête énergiquement devant des scènes de violence provoquées par des majors allemands et obtenir que les blessés et malades français ne soient ni dérangés

(1) M. l'abbé Dourlent a été fait chevalier de la Légion d'honneur après la guerre et le Pape lui a conféré le titre de prélat de sa maison, ce qui lui a valu l'appellation de « Monseigneur ».

ni privés des moindres soins que leur état réclamait.

Deux groupes d'« otages », sinon trois, ont été emmenés à Chamant. Dans l'un se trouvait le maire. Dès l'arrivée sur le territoire de cette commune, peu après le lieu-dit le « Poteau », il fut outragé et bousculé par les soldats qui l'escortaient; il était 21 heures environ. Il semblait n'être plus un simple prisonnier mais un condamné qui marche au supplice. Les autres otages de son groupe qui échappèrent à la mort ont fait le récit de ses derniers moments, à peu près ainsi : « Des officiers sont dans un chaume de blé, à droite de la petite route dite « chemin Vert ». M. Odent est conduit devant eux; après quelques secondes d'un interrogatoire, que ses compagnons, restés à l'écart, ne peuvent entendre, il fait quelques pas vers eux pour leur faire ses adieux et leur confier son argent et quelques objets qui doivent être remis à sa famille. Il s'éloigne. Les témoins entendent deux coups de fusil suivis d'un coup de revolver... Ce fut tout ». M. Odent avait payé de sa vie l'honneur, qu'il n'avait pas sollicité, de présider aux destinées de Senlis.

Six otages, emmenés à l'écart, ont été passés par les armes, le long d'un petit bois qui couronne la vallée de l'Aunette, c'étaient tous

des manouvriers. Ils se nommaient : Rigault, Aubert, Pommier, Barbier, Cottrau, Dewert. Les autres furent renvoyés à Senlis le lendemain.

Un autre groupe comprenait notamment : MM. *Cochet*, secrétaire à la mairie; *Toupet*, tailleurs d'habits, place Henri-IV, et son coupeur, M. *Mader*.

Grâce à sa connaissance de la langue allemande, M. Mader put parlementer et, en dépit des menaces et des injures dont ses compagnons et lui furent l'objet, ils furent renvoyés également le lendemain. M. Mader seul fut gardé, mais à titre d'interprète pendant deux jours encore. Il est mort il y a peu d'années sans avoir reçu la récompense qu'il méritait.

Après les personnes, ce furent les maisons et les édifices que les envahisseurs entendirent châtier. Ils incendièrent méthodiquement les bâtiments de la gare et les principaux immeubles de la rue de la République et de la rue du Faubourg-Saint-Martin, avec quelques extensions à droite ou à gauche. Les beaux bâtiments de l'ancien *hôpital de la Charité*, où le tribunal civil et la sous-préfecture étaient si confortablement installés, le grand quartier de cavalerie furent

la proie des flammes. Il ne resta des premiers que leur magnifique porte monumentale et des pans de murs; du second que des façades où les fenêtres semblaient les orbites vides d'un hideux squelette.

Ce gigantesque brasier qui, de loin, semblait englober toute la ville, formait, pour les observateurs de Montmélian ou de quelques hauteurs plus ou moins lointaines, un spectacle à la fois grandiose et terrifiant sous un ciel pur brodé d'étoiles. Le feu brûla plusieurs jours.

Vers la Marne

Dès cette tragique nuit du 2 au 3 Septembre, les ordres de marche vers l'Est étaient donnés à la première Armée allemande, commandée par le général *von Kluck* et, par toutes les routes conduisant dans cette direction, notamment la route de *Nanteuil*, les régiments allemands, dès le matin du 3, s'écoulèrent, par Senlis en partie, pendant de longues heures, dans cette direction. Il ne restait à Senlis, et aux environs immédiats Nord et Est, que des troupes d'étapes qui disparurent le 8.

Pendant ce temps les tribulations continuèrent dans notre ville. Ce fut pendant ces

journées que les deux adjoints, MM. Gaston de Parseval et Michel Robert (1) furent aux prises avec les autorités occupantes et eurent beaucoup de peine, au péril de leur liberté, de leur vie peut-être, à faire respecter les personnes et les biens de leurs administrés, présents ou absents. Ils furent aidés par plusieurs conseillers municipaux, les plus âgés (beaucoup étaient mobilisés)

Sous la crainte d'omissions, il nous est difficile d'énumérer les Senlisiens qui furent à la peine et à l'honneur en ces douloureuses journées. Ajoutons à la liste de ceux qui se distinguèrent le premier jour (des dames aussi mériteraient une mention particulière) : MM. Henri et André de Maricourt (2), le docteur Ader, le supérieur et le préfet des classes de l'institution Saint-Vincent, M. Beaufort, directeur des travaux de la ville, etc., etc. Nombreux déjà sont ceux de ces courageux citoyens qui sont décédés aujourd'hui !

Le 9 septembre les premières troupes françaises apparaissaient. Senlis était délivrée des

(1) M. Michel Robert reçut la croix de la Légion d'honneur en 1935.

(2) M. le baron André de Maricourt écrivit un ouvrage particulièrement émouvant « Le Drame de Senlis ».

envahisseurs. Jusqu'en 1918, elle ne sera plus qu'une ville de la zone des armées avec les suites que cette situation comporte n'ayant, de la lutte qui se poursuit pendant ces longues années, que le témoignage du canon dont le son, plus ou moins lointain, sera entendu chaque jour.

De 1914 à 1918

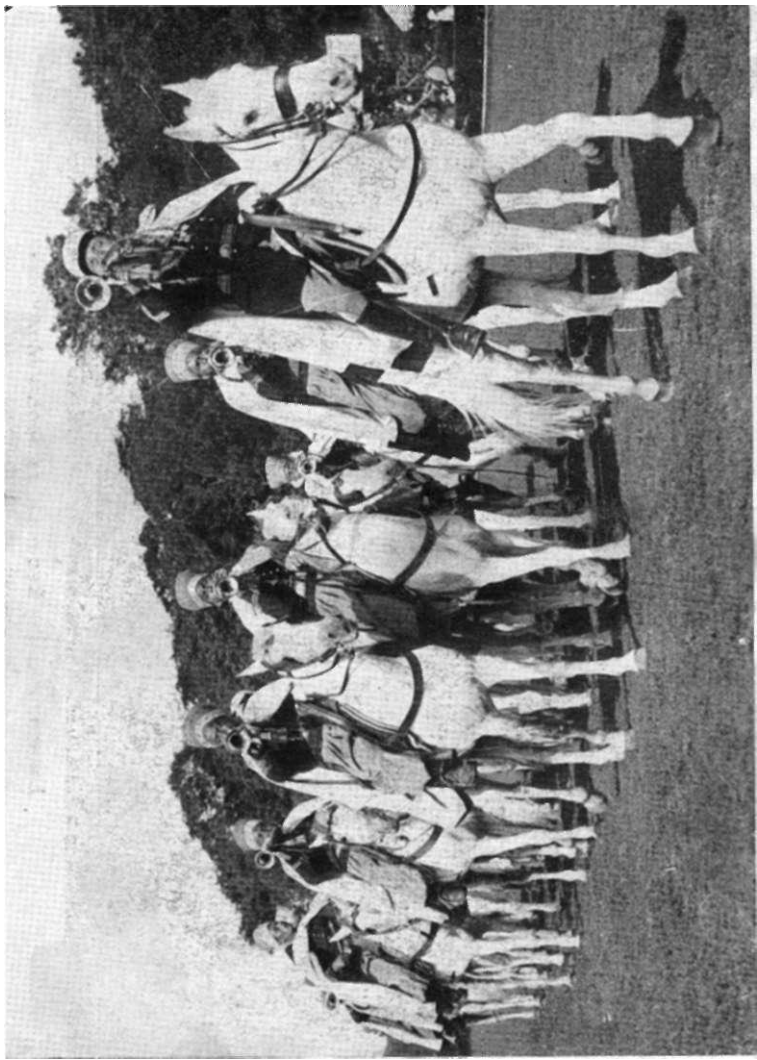
Nous écrivons ceci pour les opérations sanglantes de la guerre, mais, surtout dans nos guerres modernes, l'activité de l'arrière est intense et les allées et venues considérables. Une ville « routière » comme Senlis, voisine du Grand Quartier Général de Chantilly et sur le chemin de Noyon, où les Allemands se sont accrochés si longtemps, ne pouvait être à l'écart de cette activité fiévreuse et continue. Le développement de la traction automobile, qui redonnait aux routes la position de concurrentes redoutables des voies ferrées ou d'auxiliaires de premier ordre pour les transports d'hommes et de matériel léger, ne pouvait qu'accentuer la renaissance de la Senlis de 1792 et 1793. Elle ne se démentit pas, même quand le « repli Hindenbourg » entraîna le « front » plus au

Nord; que dire quand le danger se rapprocha terriblement, en Mars et en Juin 1918 ?

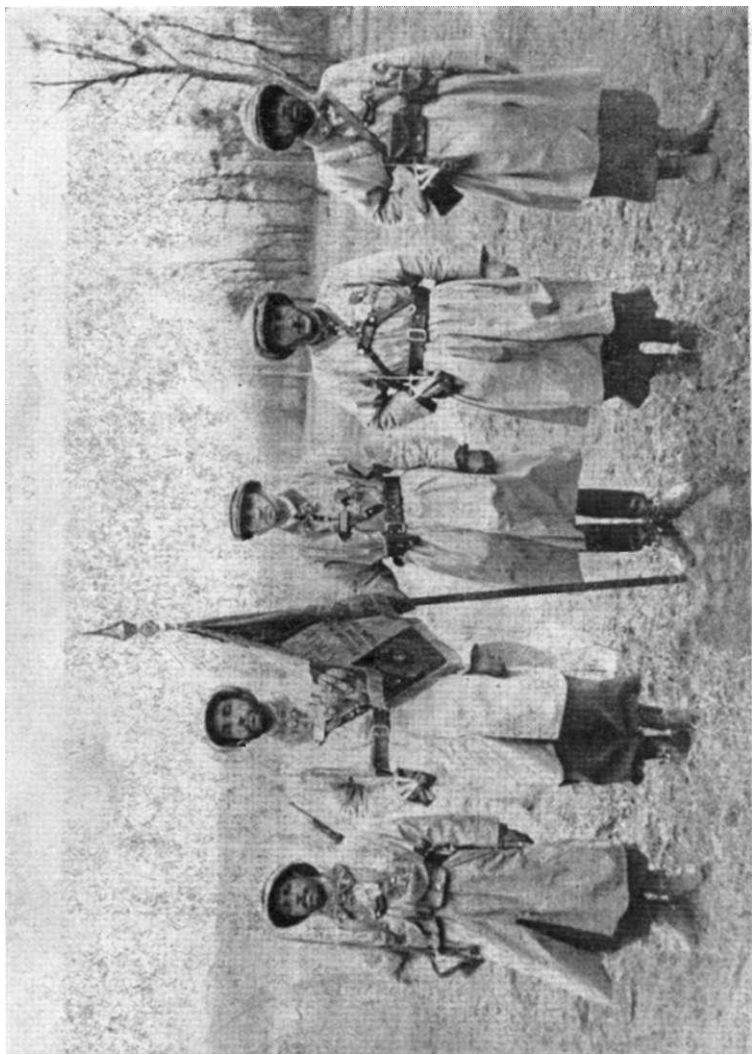
Ce tableau général esquissé, contentons-nous d'énumérer quelques faits qui doivent rester dans les mémoires :

Le général *Foch*, qui se logea à Villemétrie, apparut pour la première fois à Senlis, en 1916, pour y prendre la direction d'un bureau d'études interalliées et, cette même année, un Centre d'instruction d'Etat Major fut organisé le 10 Novembre, sous la direction du commandant Issaly. Il devint, en Août 1917, « l'Ecole d'Etat major », sous les ordres du général Joba. En Janvier 1918 il s'appelle le « Centre d'Etat major ». Cet organisme savant était installé dans l'immeuble portant les numéros 19 et 21 de la rue de la République. L'approche de l'ennemi, en Mars 1918, en rendit nécessaire le transfert à Melun.

Au « repli Hindenbourg », le Grand Quartier Général s'était avancé jusqu'à Compiègne ; la menaçante offensive de Mars 1918 l'obligea à se transporter à Provins. De grands établissements compiégnais, militaires et civils, la Banque de France, notamment, se replièrent sur Senlis qui fut, alors, dans la zone *réservée* des armées. Après un peu d'ac-



La Fanfare du 4^e Régiment de Spahis Marocains © 1914-1915 BARBIER
(Tenue de parade)



L'étendard du 4^e Régiment de Spahis Marocains
(Tenue de campagne)

Cliché BARBIER

calmie, les mêmes inquiétudes réapparurent en Mai, l'attaque du *Chemin des Dames* déclencha les mêmes cortèges de populations qui évacuaient leurs villages ou leurs villes.

La population de Senlis fut alertée chaque jour et surtout chaque nuit par les passages d'avions ennemis. Ce danger avait considérablement grandi depuis 1914. Les objectifs d'intérêt stratégique qui existaient autour de nous étaient fréquemment bombardés.

Le repli des hôpitaux de Compiègne donna à Senlis l'aspect d'un important « centre sanitaire ». Tous les grands établissements furent convertis en hôpitaux français, anglais ou américains, sans préjudice des baraques auxiliaires qui furent montées. Un cimetière militaire, créé à la hâte, renferme 1200 tombes au bout de trois mois. Senlis vit encore dans le deuil, la tristesse et la crainte.

L'espoir renaît le 15 Juillet avec la victorieuse offensive du général *Gouraud* et pendant le reste de l'été et l'automne, les bonnes nouvelles parviennent presque chaque jour. La lutte est encore acharnée et dure mais les Français avancent, c'est leur meilleur réconfort, c'est le plus puissant ressort d'énergie, de courage et de sacrifices.

Le Vendredi 18 Octobre, après des prépara-

tifs qui n'ont été remarqués que par quelques initiés, le *Grand Quartier Général des Armées alliées*, que les conventions téléphoniques et télégraphiques désignaient sous le pseudonyme de « *Bacon* », fut discrètement installé à Senlis. Ses bureaux furent placés dans le grand immeuble qui, « *Au Point du Jour* », fait face au Grand Quartier. Le maréchal *Foch* était dans nos murs, il logeait 14, rue Bellon (1). Son train spécial qui deviendra mondialement célèbre était en gare. Bientôt les Allemands demandèrent un armistice. Le 7 Novembre, ce train emportant le général en chef et son Etat-major partit pour une destination inconnue; le 11 Novembre cet armistice fut signé par les plénipotentiaires allemands en forêt de Compiègne.

Le Dimanche 17 un *Te Deum* solennel fut chanté dans notre cathédrale de Senlis en présence du maréchal Foch qui déclina une invitation pour Paris.

Le 11 Décembre le maréchal quitta notre ville pour Luxembourg; il n'y reviendra plus officiellement, seule une fraction de son Etat-major y resta jusqu'en Avril 1919.

(1) Actuellement c'est l'une des Ecoles des Filles, l'immeuble ayant été acquis par la ville.

Le 12 Novembre 1918, M. de Parseval, premier magistrat municipal depuis la mort de M. Odent, envoya au maréchal, au nom de la ville, une adresse exprimant à celui-ci sa fierté de l'avoir eu pour hôte, sa reconnaissance émue et son désir de donner son nom à l'une des places de la ville. Le 13 Décembre, le Conseil décida que la place de la Halle serait désormais la place du maréchal Foch, mais l'autorité supérieure ne ratifia pas cette décision.

Le 12 Novembre 1920, le nouveau Conseil municipal reprit la question et vota que le glorieux nom serait donné à la première moitié de l'avenue *de Compiègne*, ce qui se réalisa. Cette partie de Senlis groupe d'ailleurs les noms du maréchal Joffre et du président Georges Clemenceau.

M. Odent ne fut pas oublié, tant comme nom de rue que comme pieuse commémoration de sa mort. Dès 1915, le 2 Septembre, une tradition s'établit à Senlis en son honneur et en celui de ses compagnons, morts en ville ou à Chamant ce jour-là, en la mémoire encore des militaires qui tombèrent à Senlis et aux environs pendant le combat que nous avons décrit. Chaque année, une messe est dite à la cathédrale et, en présence des autorités civiles et

militaires, des visites sont faites aux tombes de ces victimes (1). Cette tradition fut observée jusque et y compris le 2 Septembre 1939, où Mgr Røeder, évêque de Beauvais, l'honorait de sa présence.

(1) Exhumé de Chamant, dès Avril 1919, le corps de M. Odent repose dans le cimetière de Senlis dans un caveau de famille.

L'Après - Guerre

Croix de guerre et devise

Le gouvernement, en la personne du président du Conseil, ministre de la Guerre, *Georges Clemenceau*, accordait, le 3 Novembre 1919, à la ville de Senlis la citation suivante à l'ordre de l'Armée, ce qui comportait attribution de la Croix de guerre avec palme :

« Le Président du Conseil, Ministre de la Guerre, cite à l'ordre de l'Armée la ville de Senlis, « *sentinelle avancée de Paris* », a supporté avec un mâle courage la violence des hordes ennemies qui, en 1914, se ruaient vers la capitale.

« De Mars à Juillet 1918, sous la menace d'une nouvelle avance, a gardé tout son calme, malgré des attaques aériennes quo-

« tidiennes, a toujours maintenu inébranlable
« sa foi en la victoire ».

La remise solennelle de cette Croix de guerre à la ville, que les journaux de l'époque qualifiaient de *Ville « martyre »*, eut lieu le 11 Juillet 1920, au cœur de la cité, sur cette place Henri-IV, forum millénaire, M. *André Lefèvre*, alors ministre de la Guerre, y présidait avec l'assistance du maréchal *Joffre*, le vainqueur de la Marne, et du général Pénelon, chef de la Maison militaire, de M. *Paul Deschanel*, président de la République, représentant celui-ci.

Quelques instants après, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville où il était reçu par la municipalité et le Conseil municipal, ainsi que ses illustres compagnons, le Ministre de la Guerre dit au colonel commandant le 5^e Chasseurs qui lui était présenté : « Tenez toujours
« votre épée prête à sortir du fourreau, car
« nos ennemis ne songent qu'à la revanche la
« plus prompte possible ».

Sans renier le passé de la ville royale qui resta fidèle à son souverain, quelques membres de la Société d'Histoire de Senlis demandèrent au Conseil municipal de voter l'attribution d'une devise nouvelle ayant un rapport plus direct avec la ville elle-même

que l'ancienne (1), surtout au moment où une décoration était jointe à son blason. Cette nouvelle devise rédigée par M. *Paul Gosselin*, conservateur du musée de la Société d'histoire, est la suivante : « *Igne et sanguine meo victoriam genui* ». *Par le feu et par mon sang j'ai engendré la victoire.*

Le Conseil vota cette motion à une voix seulement de majorité et la municipalité négligea de la faire sanctionner par les autorités supérieures. Par une dépêche ministérielle du Garde des Sceaux, datée du 12 Janvier 1936, les devises votées par les Conseils municipaux devenaient valables par ce seul vote. La devise nouvelle devint donc ainsi *officielle*.

Un honneur officiel posthume fut accordé au maire glorieux M. *Eugène Odent*. Le 2 Octobre 1919, M. Raymond Poincaré, *président de la République*, vint au cimetière de Senlis s'incliner sur la tombe de ce maire victime du devoir et remit à sa veuve la croix de la Légion d'honneur décernée à titre posthume à son mari.

(1) Cette ancienne, qui fut d'ailleurs précédée d'une autre, était « *Lilioti Gallicæ regum flores, cœlitus demissi* » (Les fleurs de lys des rois de France sont tombées du ciel).

Le Monument du Souvenir

La ville de Senlis n'oubliait pas ses enfants tombés au champ d'honneur « *morts pour la France* »; une souscription pour l'érection d'un monument digne d'eux ; rappelant en même temps l'arrêt des forces allemandes en marche sur Paris, reçut les offrandes de ses habitants, de nombreux Français et même d'étrangers émus aussi par les malheurs de notre cité. Ce monument ayant la forme symbolique d'une borne, avec l'image de Senlis fière et digne, œuvre du sculpteur Dintrat, fut inauguré solennellement le 15 Juillet 1923 par M. *Raymond Poincaré*, redevenu président du Conseil des Ministres.

Garnison

La garnison reprenait l'importance et l'activité d'avant guerre. Au 3^e Hussards succédait le 5^e Chasseurs à cheval qui séjourna huit années et fut remplacé par un régiment colonial africain, nouveauté pour cette ville de cavaliers, le 21^e régiment de Spahis marocains, qui sera bientôt le 4^e régiment de Spahis marocains.

Quelle note pittoresque et d'un coloris

intense dans nos rues de Senlis, ces escadrons de cavaliers indigènes du Maroc sur leurs fiers et vigoureux petits chevaux arabes, avec ces pantalons bleus bouffants, ces vestes rouges et ces burnous bleus doublés de blanc qui constituaient de mobiles et chatoyants drapeaux. Dans les revues ou les « fantasias », au champ de manœuvres, sur le sable qui le recouvre comme un épais tapis, c'étaient des visions d'Afrique les jours de soleil.

Comme le 3^e Hussards, qui avait convié toute la ville à sa grande fête régimentaire en Juillet 1914, le colonel du 4^e Spahis donna celle de son régiment, devant plusieurs milliers de personnes, le 30 juillet 1939, à la veille, hélas, d'une nouvelle mobilisation. Son Excellence le pacha *Si Kaddourt ben Ghabrit*, l'un des conseillers les plus écoutés du Sultan du Maroc, parlant admirablement le français, et plusieurs généraux, honoraient de leur présence cette fête militaire et patriotique.

Le Musée de la Vénèrie

Un legs assez important permit à la ville de Senlis de remplacer son musée municipal, dont les collections, honorables pour une petite ville, n'avaient ni assez d'ampleur, ni

assez de richesse, ni surtout assez d'originalité pour attirer les touristes et les amateurs d'art, par un musée unique en France, particulièrement bien placé en ce centre forestier, le *Musée de la Vénerie*. M. Charles Hallo, l'artiste local si connu, en fut l'animateur. Il en est le conservateur infatigable qui, par quelques achats mais, surtout, par des dons, l'augmente sans cesse. Le 12 Octobre 1935, ce nouveau musée fut inauguré par M. Pierre Cathala, alors ministre de l'Agriculture. Une chasse à courre fut organisée en son honneur, avec curée aux flambeaux, place de la Cathédrale. Réception unique dans les annales des déplacements ministériels de la troisième République.

Le sort d'une ville comme Senlis, si proche de Paris, avait ému la capitale, dont nombre d'habitants n'avaient pas soupçonné qu'une armée ennemie fut arrivée aussi près de ses portes et son nom s'était trouvé tiré de l'oubli. Cette réclame douloureuse jointe aux efforts de son Syndicat d'initiative, fondé en 1919, attira les visites des touristes et des sociétés en groupe qui, les dimanches d'été, amenèrent une grande animation dans nos rues parées de leur charme ancien.

Travaux

La cathédrale, nous l'avons dit, fut touchée par des obus de 77 et même des 88 autrichiens, fort heureusement, des parties décoratives furent seules endommagées, le gros œuvre ne souffrit pas. Le lendemain 3 Septembre, la place du Parvis semblait couverte d'une neige de pierres tombées de l'édifice. Il fallut plusieurs tombereaux pour les enlever.

Le ministre des Beaux-Arts était venu, peu après, se rendre compte sur place de l'importance de ces dégâts et avait déclaré que la réparation s'en avérait urgente. Senlis dut cependant attendre vingt ans avant de voir exécuter les travaux. Ce n'est qu'en 1934 qu'ils furent commencés et menés à bien. Fort bien faits d'ailleurs, ils ont fait oublier les mutilations et ont restauré les parties dégradées par le temps. Un savant échafaudage permettait d'atteindre extérieurement le sommet du clocher, dont de nombreux crochets usés et tombés furent remplacés.

La ville de Senlis aussi était une blessée de guerre. Dans cette soirée tragique du 2 Septembre 1914, cent-dix maisons et des édifices avaient été atteints par l'incendie. Ces blessures furent pansées et quelques constructions

neuves furent élevées. La nouvelle municipalité provoqua la fondation d'une Société « d'Habitations à Bon Marché », des maisons ouvrières pimpantes et accueillantes s'offrirent aux familles nombreuses dans plusieurs faubourgs. Le bureau de poste fut agrandi, amélioré et embelli. Le plus gros travail de cette période fut l'édification de toute une partie centrale neuve, et pourvue des perfectionnements les plus complets, de l'Hôpital Général. Ces nouveaux bâtiments et leurs services furent inaugurés sous la présidence de M. Camille Blaisot, ministre de la Santé publique, le 15 Avril 1931. Des locaux scolaires, annexes des anciens, les améliorèrent et l'école des filles de la rue de Meaux prit possession du bel immeuble de la rue Bellon, l'un des plus somptueux hôtels particuliers de Senlis. Le Senlis aristocratique du XVIII^e siècle apportait son passé et son élégance à la jeunesse du XX^e siècle.

L'impulsion des nécessités militaires et économiques qui avait redonné une vie si intense aux routes, continua ses heureux effets : deux sociétés de transports automobiles Renault et Citroën firent profiter les voyageurs de communications directes avec Paris et les localités échelonnées sur la route

Nationale de Compiègne jusqu'à Paris. La force et l'éclairage électriques, qui n'étaient que le privilège de quelques industriels, furent mis à la disposition de tous; les réseaux du gaz et du service des eaux furent augmentés.

Les Sports

On a dit, écrit, publié même que Senlis, étant une ville d'autrefois, ses habitants subissaient l'influence de la ville et ne connaissaient rien des agréments de la ville moderne, rien du progrès, rien du sport. C'est une grosse inexactitude et une profonde injustice. Si notre ville est fière de son passé et a le devoir de garder précieusement ses antiques monuments, ses archives, ses musées, sa vaste et riche bibliothèque municipale : ce qui est aussi utile commercialement qu'intellectuellement; elle n'a pas à rougir quand il s'agit de sports ou d'institutions modernes. Tous les sports en général y sont pratiqués et ont donné naissance à des sociétés particulières dont plusieurs sont dotées de leurs locaux techniques. Passons-les en revue hâtivement. Deux compagnies représentent l'ancien « jeu » de l'arc, sport excellent, qui déroule dans le calme ses exercices de développement du

« thorax et des biceps », son entraînement à la marche et au visé précis, ce sont les Compagnies du Montauban et du Bastion de la porte de Meaux.

Avec une arme plus lourde et plus perfectionnée aussi, les arbalétriers procurent dans une semblable cordialité, les mêmes avantages physiques à leurs chevaliers. Ces trois sociétés, suivant une habitude plusieurs fois centenaire, utilisent les fossés des remparts ou partie de leurs défenses pour y jouer leurs parties.

La société de gymnastique « Le Réveil de Senlis » (fondée en 1898) s'est révélée très prospère pendant les vingt-cinq années d'entre-guerres, elle s'est même adjoint une section féminine. Le Club Sportif Senlisien s'est spécialisé dans le jeu de « football ». Grâce aux efforts de la municipalité, au bon vouloir du Conseil municipal et aux sacrifices de la ville, un vaste terrain, placé dans un site merveilleux, dit « terrain des sports », est à sa disposition.

Depuis 1890, les fervents de la bicyclette se sont groupés sous le titre de « Sport Vélocipédique Senlisien » ; en 1896, un vélodrome (peut-être le premier de l'Oise) a été construit grâce à M. Henri Turquet de la Boiserie et mis à leur disposition. Cette société, à ses

débuts comptait plus de quadragénaires que de jeunes gens, et les officiers ministériels, comme les industriels, les commerçants, les rentiers venaient y disputer entre eux des tournois aussi brillants que pouvaient le permettre les machines d'alors.

La natation, moins bien partagée, avait un bain dans le cours de la Nonette, avec quai, bancs et cabines entretenus par la ville de Senlis.

Grâce à un généreux Mécène, cette installation rudimentaire est doublée d'une luxueuse et confortable *piscine* avec tous les perfectionnements désirables. Elle fut inaugurée le 24 juillet 1938.

Le tir au fusil de guerre et à la carabine est pratiqué aussi; un concours annuel excite l'émulation et l'application des fervents de cet exercice. Le scoutisme est florissant pour la jeunesse pendant que les aînés ont à leur disposition une société d'escrime ou même une association d'amateurs du jeu de billard.

Enfin les automobilistes avaient également leur groupement rattaché à l'Automobile Club de l'Ile-de-France ! (1)

(1) En 1900, Senlis comptait 22 sociétés intellectuelles, artistiques, sportives ou charitables. En 1935, on en comptait 37 y compris celles qui traitaient les questions immobilières et économiques.

Pierres « mémorial »

Jeanne d'Arc et Foch

En 1929, l'Association Nationale pour la commémoration du cinquième centenaire de la chevauchée de Jeanne d'Arc marqua Senlis comme ville « Jehannique ».

Un comité local fit l'acquisition d'une pierre « mémorial » du modèle choisi par l'Association en question pour former les jalons du parcours de l'héroïne. Cette pierre fut placée sur la place du Parvis de la Cathédrale, au mur du vieil hôtel de Vermandois et inaugurée le 25 Août 1929. Le second passage de la Sainte de la Patrie fut commémoré le 4 Mai 1930, en une fête religieuse et militaire, en présence de Mgr *Maglione*, nonce apostholique à Paris, assisté de Mgr *Le Senne*, évêque de Beauvais, et de Mgr *Gaillard*, évêque de Meaux (1).

Enfin, le maire de Senlis eut la pensée d'unir le maréchal Foch à Jeanne d'Arc. Une pierre en tous points semblable fut commandée avec médaillon en bronze du sculpteur Roger de

(1) Depuis archevêque de Tours.

Villiers, représentant le profil de l'illustre soldat et, le 11 Novembre 1930, en présence de Madame la maréchale Foch et de ses deux filles, Mesdames Bécourt et Fournier, ce modeste monument, « pendant » du premier, fut inauguré solennellement.

Les habitants de Senlis n'ont pas oublié leur réputation d'organiseurs de belles fêtes, en harmonie avec leur antique cité.

Deux manifestations originales eurent lieu ainsi, le 2 Juin 1935 et le 30 Mai 1937, avec des défilés constituant des reconstitutions historiques exactes, où les anachronismes étaient soigneusement évités. La première avait pour thème *l'époque romantique* : réception de l'écrivain et poète, qui a si bien connu et chanté notre région, *Gérard de Nerval*, et de son héroïne Sylvie; la seconde reportait la ville à la fin du Moyen-âge et reconstituait l'entrée de Louis XI de 1468.

Pour que le cadre fut approprié aux costumes du cortège, les rues, les maisons, les édifices même avaient revêtu des décorations de jadis : Des enseignes, inspirées par celles du XV^e siècle, brossées par M. Charles Hallo, avaient repris leur place et Senlis justifiait ainsi, devant ses nombreux visiteurs enthous-

**siasmés, les mots qu'un cachet postal imprima
sur les correspondances pendant quelques
années de cet après guerre : « *Senlis cité d'Art
et de Souvenirs !* »**

FÉLIX LOUAT,

*ancien maire de Senlis,
vice-président de la Société
d'Histoire et d'Archéologie
de Senlis.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — La Gaule	7
Rotomagus, son emplacement, ses communications.	8
La Gaule romaine	9
La nouvelle ville Augustomagus	10
Les différents quartiers	11
Les Arènes et les Jeux	13
La ville se rétrécit et se fortifie	15
Saint Rieul et le christianisme	17
II. — La Monarchie française. Les Mérovingiens et les Carolingiens	19
Clovis et ses successeurs	20
Monnaies	21
Les Carolingiens	22
Charles le Chauve	23
Administration municipale	23
Le Comté de Senlis	24
Le premier siège. — Le comte Bernard	26
Le dernier des Carolingiens. L'élection de Hugues Capet	27
Legs du passé	28
III. — Les premiers Capétiens	29
Les Boutellier	30
Premiers édifices du Moyen-âge	31
Anne de Russie	32

	Pages
Le roi Louis VI	33
Louis VII. Reconstruction de Saint-Frambourg. Edification de la cathédrale	34
La Charte	35
IV. — Philippe-Auguste. Le chancelier Guérin. Louis IX (Saint Louis), 1236-1270. Première escarmouche avec le Comte de Flandre	37
Guérin	38
Bouvines	39
Le Chancelier	40
La paix en nos régions. Grande prospérité sous Louis IX	41
Achèvement de la cathédrale ogivale	43
V. — Los successeurs de Saint Louis. Les Templiers. Suppres- sion de la Commune. La Jacquerie. Le siège de 1418 . . .	45
Les Templiers	46
Les Légistes	48
Les Maires. Les charges communales	49
Abandon de la Charte.	50
La Jacquerie	51
Calme sous Charles V et au début de Charles VI. .	52
Armagnacs et Bourguignons	54
Le siège de 1418	55
Les otages.	56
VI. — L'invasion anglaise. Jeanne d'Arc. Charles VII. Louis XI.	59
Garnison anglaise	60
Domination anglaise	60
Bataille de Montépilloy	61
Jeanne d'Arc à Senlis	62
Retour offensif anglais	64
Lds francs archers	65
Les Saint-Simon	65
Visite de Louis XI	66
VII. — Charles VIII. Louis XII. François I ^{er} . Henri II. . .	69
Traité avec Maximilien	70
Reconstruction de l'Hôtel de Ville	72

	Pages
La cathédrale se modernise	73
Des pestes	74
Bayard. Visites royales	75
Deux grandes époques	76
Travaux à l'enceinte	76
La Réforme	77
Henri II	78
VIII. — Charges IX. Henri III. La Ligue et le siège de 1589. Les premières années de Henri IV	79
La Ligue	81
Guillaume Rose	82
Le siège de 1589	83
Mort de Henri III	87
La générosité de Henri IV	88
L'Escalade	89
Henri IV à Senlis	90
Sacre du Roi	91
IX. — Coup d'œil sur Senlis au XVI ^e siècle. La seconde partie du règne de Henri IV	93
La vie religieuse	96
La vie militaire	97
Les rues et monuments	99
Les écrivains	100
Suite du règne de Henri IV	101
Prosperité commerciale	101
X. — Louis XIII. Louis XIV	107
Marguerite de Valois et Bon-Secours	105
Le Cardinal de La Rochefoucauld et Nicolas Sanguin	108
Les séjours royaux sous Louis XIII	110
Visite de Louis XIV encore enfant	115
Construction du Saint-Vincent actuel	117
Fondation de la Charité	117
Divers écrivains	119
XI. — Louis XV. Louis XVI. Les débuts de la Révolution.	123
Baumé. Lefebvre de Villebrune. Afforty	132
Préparation des Etats Généraux	135
Les élus	136

	Pages
Nouvelle crise économique	137
La Garde Nationale	137
Attentat de Billion	138
1790. Senlis chef-lieu de district	143
La Municipalité. Les Electeurs et les Elus.	143
Suppression des monastères	143
Fête de la Fédération	144
Réduction des paroisses. La garnison	145
Les volontaires	146
Animation militaire et civile. Démolition d'églises.	147
Hôpitaux militaires	148
La Terreur	149
Les suspects. Les représentants en mission.	149
XII. - Le Directoire. IIe Consulat et l'Empire. Les invasions de 1814-1815. La Restauration	155
Visites royales. L'activité sous l'Empire	157
Les revers	159
Première invasion	160
Première Restauration	162
Les Cent Jours. Deuxième invasion	163
Passage et séjour de Louis XVIII	167
Visite de Charles X. Démolition de partie des remparts	169
Quelques Senlisiens de renom	170
XIII. - La Monarchie de Juillet. La deuxième République. Le Second Empire. La guerre de 1870. La fin du XIXe siècle. 1830	173
Intense circulation routière	174
Réceptions royales	175
Senlis garnison	176
Collège Saint-Vincent	176
Le choléra. La Révolution de 1848	178
Le Second Empire	179
Les chemins de fer	180
Deux cérémonies La Société d'Histoire	181
La guerre de 1870. Troisième invasion	182
La troisième République. L'après-guerre	187
Nos régiments	187
Revue des monuments	189
Enfants de Senlis	190
Questions économiques	192

	Pages
XIV. — Le XX^e siècle. La Grande Guerre et ses suites.	197
La guerre. Septembre 1914	199
Senlis sentinelle de Paris	206
Mort de M Odent. Les otages. L'Incendie	207
Vers la Marne	213
De 1914 à 1918	215
L'après-guerre. Croix de guerre et devise	221
Le monument du Souvenir	224
Garnison	224
Le musée de la Vénérie	225
Travaux	227
Les Sports	229
Pierres « mémorial » Jeanne d'Arc et Foch.	232

IMPRIMERIES RÉUNIES

- - DE SENLIS - -

Autorisation n° 19.622

Dépôt légal (série n° 5)

- Janvier 1944 - -